Bulletin des Amis d'André Gide

N° 158

AVRIL 2008

Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin, dirigée par Claude Martin (1968-1985),
Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)
et
Pierre Masson (1992 →).

publiée avec l'aide du CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES de l'Université de Nantes et le concours du CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet octobre, est principalement diffusé par abonnement annuel ou compris dans les publications servies aux membres de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE, Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Claude MARTIN, Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité de lecture. Les textes non acceptés ne sont pas renvoyés.

*

Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,

92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (Tél. & Fax 02.41.66.72.51)

< pige.masson@free.fr >

. pige.iiiassoii@fiee.fi

relative à l'AAAG, à
Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,
374, rue de Vaugirard, Bât. B1, 75015 Paris

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE VOLUME XXXVI, N° 158 — AVRIL 2008

Jean CLAUDE: Gide et les artistes. <i>Antoine et Cléopâtre</i> , 1917-1920
Claude FOUCART : L'hebdomadaire <i>Die Zeit</i> , ou La réception de l'œuvre d'André Gide en Allemagne au début de la République de Bonn.
Madeleine EPRON-DENEGRI: André Gide dans la vie de tous les jours. Alain GOULET: In memoriam Yvonne Davet.
*
Un nouveau site consacré à André Gide.
*
Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXXIX (15 février — 26 mai 1947).
*
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : <i>Journal</i> , XI (Paul Archambault, Auguste Anglès).
Chronique bibliographique.
Les Comptes 2007 / 2008 de l'AAAG
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AAAG.
Cotisations et abonnements 2008.



(Gravure de Gustave Doré pour les Contes de Perrault)

Si vous ne désirez pas voir le loup, réglez au plus vite cotre cotisation 2008!!!

Gide et les artistes

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE 1917-1920

NECDOTIQUE? Ce qui suit pourrait à première vue le paraître : une importante suite de lettres sur le même sujet entre ▲1917 et 1920 pour un spectacle qui ne connaîtra que cinq représentation et qui sera accueilli avec tiédeur. Et pourtant cette correspondance nous permet de revenir sur la complexité de la personnalité de Gide, sur sa faculté à s'enthousiasmer pour de nouvelles aventures, quitte à n'en retirer au bout du compte que déception, sur sa manière d'évoluer dans un monde dont on est parfois persuadé qu'il lui est étranger et qu'il tient à distance. Plus qu'une curiosité, cette correspondance se tient éloignée des interlocuteurs habituels de Gide et représente, directement ou indirectement, une incursion en marge du monde des artistes. Accessoirement, elle vient aussi nous rappeler les contingences matérielles ou pécuniaires que peut connaître un écrivain dans certaines circonstances. L'aventure qui aboutit à la représentation de la traduction d'Antoine et Cléopâtre de Shakespeare à l'Opéra de Paris le 14 juin 1920 ne manque pas d'étonner par la succession de rebondissements qu'elle a connue, par les diverses interventions de Gide, par ses curieux liens avec Ida Rubinstein, par ses rencontres avec les musiciens, peintres ou décorateurs qui ont été de près ou de loin, à un moment donné, concernés par le spectacle 1

^{1.} Ce dossier est pourtant très incomplet. Bon nombre de lettres n'ont pas été conservées, plus particulièrement les lettres de Gide à Ida Rubinstein, car les archives de cette dernière, à ce jour, n'ont jamais été retrouvées. Les lettres publiées ici appartiennent aux archives de Mme Catherine Gide, à la Fondation Paul

À l'origine, le projet de traduire Antoine et Cléopâtre est une commande en 1917 d'Ida Rubinstein à Gide. La notice de Gide accompagnant l'édition originale procurée par l'éditeur Lucien Vogel en 1921 donne pour date de la commande 1915, date reprise par Richard Heyd au tome II du Théâtre complet paru en 1947 chez Ides et Calendes. Elle nous semble erronée, à moins qu'une conversation ait eu lieu avant 1917 entre Gide et Ida Rubinstein, dans des circonstances que nous ignorons, peut-être lors des représentations données par les Ballets Russes. Car c'est avec les Ballets Russes qu'Ida Rubinstein s'est fait connaître en France et c'est sans doute dans ce cadre que Gide a fait sa connaissance. Elle était arrivée en 1909 avec la troupe de Diaghilev pour aussitôt connaître le succès, précisément avec Cléopâtre 2. Abandonnant rapidement la troupe de Diaghilev et grâce à la fortune de son protecteur, l'Anglais Walter Guinness, elle va progressivement exploiter ses talents de danseuse et de tragédienne, proposer au public parisien de somptueux spectacles dont elle couvrira tous les frais, à la seule condition qu'elle en soit la vedette. Opiniâtre, travailleuse, douée d'un réel sens artistique, elle va s'imposer comme une mécène généreuse mais exigeante à l'égard des nombreux artistes auxquels elle fait appel.

L'aventure d'Antoine et Cléopâtre commence avec une lettre d'Ida Rubinstein à Gide et la réponse de celui-ci, d'une surprenante promptitude. Les billets se succèdent, trahissant l'impatience de la commanditaire; elle ne semble pas mesurer l'ampleur du travail qui attend le traducteur.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

82, rue Vaneau Paris Monsieur.

Ce 5 février 1917 ³.

Sacher à Bâle, à plusieurs départements de la Bibliothèque nationale de France et à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Nos remerciements vont à ceux qui nous ont permis de reproduire ces lettres, notamment à Mme Catherine Gide, à la Fondation Paul Sacher et à MM. Pierre et Nicolas Constantinowitz.

- 2. Ballet en un acte d'après Pouchkine, chorégraphie de Fokine, sur des musiques empruntées à plusieurs compositeurs russes. Sur le succès éblouissant d'Ida Rubinstein pour son premier spectacle en France le 2 juin 1919, voir Jacques Depaulis, *Ida Rubinstein. Une inconnue jadis célèbre*, Champion, 1995, pp. 15-24.
- 3. Archives Catherine Gide.

Ayant le très vif désir de jouer Antoine et Cléopâtre aussitôt après la guerre, je serais heureuse que vous puissiez m'en faire une traduction, si cela peut vous intéresser et si vous en avez le loisir en ce moment.

Je puis vous dire aussi combien j'admire profondément votre noble talent.

Veuillez croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Ida Rubinstein.

ANDRÉ GIDE à IDA RUBINSTEIN

7 février 1917 ⁴.

Oui, Madame, avec ravissement, et je vous sais le plus grand gré de me choisir pour ce travail admirable, que j'ai conscience en effet de pouvoir accomplir pour votre plus grand contentement.

Veuillez accepter mes souriants hommages.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Dimanche [11 février 1917 ⁵].

Monsieur,

Je suis joyeuse que vous vouliez bien faire cette traduction à laquelle je pense depuis si longtemps. Je vous en remercie de tout cœur. Si vous venez de temps en temps à Paris, vous serait-il possible de me voir? Dans ce cas, je préviendrai le peintre Léon Bakst ⁶ qui doit faire nos décors et nos costumes. C'est un de vos grands admirateurs.

Croyez, Monsieur, à l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Ida Rubinstein.

^{4.} Brouillon de la main de Gide sur un feuillet de carnet. Archives Catherine Gide.

^{5.} Archives Catherine Gide. La date est ajoutée de la main de Gide.

^{6.} Pseudonyme de Lev Samoïlevitch Rosenberg (1866-1924). Ida Rubinstein avait déjà fait appel à lui à Saint-Pétersbourg, en 1904 pour une *Antigone*, en 1908 pour une *Salomé*. Peintre et décorateur, son nom est attaché aux Ballets Russes qu'il avait suivis en France dès 1909. Il avait conçu les décors et les costumes de plusieurs spectacles dansés à Paris par Ida Rubinstein: *Cléopâtre*, *Schéhérazade* que Gide a vu en juin 1910, *Salomé* et *Le Martyre de saint Sébastien*. Il avait décoré son hôtel particulier place des États-Unis.



IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

82, rue Vaneau

Jeudi [15 février 1917 ⁷].

Monsieur,

Je pense que vous n'avez pas reçu ma lettre vous disant combien j'étais heureuse de vous voir prêt à traduire Antoine et Cléopâtre pour moi.

Je vous redis donc ma joie de votre bonne réponse et aussi combien je suis impatiente de commencer à travailler mon rôle.

Mon intention étant de donner cette chose immédiatement après la guerre comme je crois vous l'avoir déjà dit, puis-je tout simplement vous demander vers quelle époque je puis espérer avoir votre pièce, ou même une première partie, ce qui déjà me permettrait de travailler.

Je vous prie de croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Ida Rubinstein.

Ida Rubinstein prévoit également la participation d'un compositeur puisqu'elle a dû contacter dans cette même période Paul Dukas, comme en témoigne ce billet qu'elle adresse à Gide :

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce lundi [16 avril 1917 8].

Je vous envoie la lettre de Dukas, mais je vois que malheureusement il ne vous y donne pas son adresse à Paris.

Mon meilleur souvenir.

Ida Rubinstein.

On ignore le contenu de l'échange entre Ida Rubinstein et le compositeur. En revanche, ce que l'on sait, c'est le rôle de Gide: prendre contact avec Paul Dukas pour lui donner plus de détails sur le projet. Paul Dukas est loin d'être un inconnu pour l'écrivain qui avait en 1912 songé à collaborer avec lui pour sa *Proserpine*. De plus, il joue au piano sa musique et le post-scriptum de la lettre qui suit n'est pas une coquetterie, puisque le *Journal* signale à trois reprises qu'il s'exerce alors à jouer les *Variations sur un thème de Rameau* 9.

^{7.} Archives Catherine Gide.

^{8.} Archives Catherine Gide.

^{9.} *Journal 1887-1925*, éd. Éric Marty, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 550, 555 et 872.

ANDRÉ GIDE à PAUL DUKAS

21 avril 1917 10

Monsieur.

J'ai passé tant de temps au piano avec votre musique que j'ai quelque mal à me persuader que sans doute je ne suis encore pour vous qu'un inconnu. Peut-être pourtant vous souviendriez-vous que je dînai avec vous il y a plus d'un an chez Mme Chausson 11, avec Lalo et d'Indy...

Voici pourquoi je vous écris aujourd'hui: Ida Rubinstein m'a demandé de traduire Antoine et Cléopâtre, qu'elle a l'intention de jouer aussitôt après la guerre, c'est-à-dire... très prochainement, prétend-elle. [J'ai accepté et déjà me suis mis au travail, m'étant persuadé que ma traduction ne serait pas mauvaise.]

Je crois volontiers qu'aucun rôle [d'aucun chef-d'œuvre] ne saurait lui convenir davantage que celui de la reine d'Égypte – et me laissant persuader par quelques amis, et par moi-même, que ma traduction pourrait n'être point mauvaise, j'ai accepté et me suis déjà mis au travail.

Je suis entré en relation avec Ida Rubinstein à mon dernier passage à Paris, c'est-à-dire il y a quelques jours ¹². Nous avons convenu que de la musique – sinon précisément de la « musique de scène », du moins de la musique d'entracte – était indispensable. Nous avons convenu que vous, et que vous seul, étiez désigné pour l'écrire; aussi bien il me paraît qu'aucune pièce ne saurait davantage vous convenir.

Ne dites pas non par pitié. Je me persuade que si vous refusiez, ma traduction en deviendrait moins belle... Mais vous acceptez et joyeusement, n'est-ce pas. Qu'un mot de vous me rassure.

Ida Rubinstein habite 82, rue Vaneau, ou du moins c'est là qu'il faut lui écrire ¹³. Elle aussi attend impatiemment votre réponse – et tous ceux

^{10.} Brouillon de la lettre de Gide à Dukas, Archives Catherine Gide. Les passages entre crochets sont biffés. L'original appartenait à la collection Pierre Pruvost mise en vente le 13 décembre 2001 à l'Hôtel Drouot : voir *BAAG* n° 133, janvier 2002, p. 113.

^{11.} Jeanne Escudier (1862-1936), veuve du compositeur Ernest Chausson. À plusieurs reprises, on la voit servir d'intermédiaire entre Gide qui fréquentait à l'occasion son salon et les compositeurs, ainsi Raymond Bonheur ou Florent Schmitt.

^{12.} Gide est à Paris entre le 16 et le 18 avril.

^{13.} En réalité, Ida Rubinstein habite un hôtel particulier place des États-Unis mais occupe au dernier étage du 82, rue Vaneau un studio pour son entraînement de danseuse.

qui vous admirent et vous aiment déjà.

Bien cordialement et très attentivement votre

André Gide.

Et je retourne au final admirable des Variations sur un thème de Rameau 14.

La démarche de Gide, malgré son insistance presque obséquieuse, reçoit assez rapidement une réponse négative de la part de Paul Dukas.

PAUL DUKAS à ANDRÉ GIDE

38, rue Singer Monsieur. 3 mai 1917 ¹⁵.

Vous m'excuserez de vous répondre peut-être un peu tardivement, mais je viens seulement de recevoir, en rentrant à Paris, votre lettre du 21 avril qui m'a été renvoyée par un homonyme à moi, M. P. Ducas, banquier, demeurant 2, avenue de Camoëns! Et, sans doute, s'est-elle attardée quelque peu à son domicile...

Vous avez raison de penser que je n'ai point oublié notre rencontre chez Madame Chausson, non plus que la visite que je vous fis, avec Piot ¹⁶, il y a plus de temps encore. Et je songe, au surplus, que vous ne pouvez être inconnu d'aucun de ceux qui ne sont absolument pas des sauvages en matière de belle littérature. Je crois, ainsi, que nous nous connaissons beaucoup mieux que tant d'autres dont l'intimité repose sur le bridge ou les dominos et cela me met à l'aise pour répondre très franchement à votre demande.

Bien que depuis quelques années je me sois imposé la règle de ne plus accepter aucune collaboration, ce principe n'est pas absolu au point que je ne l'eusse avec joie laissé fléchir en faveur d'une collaboration telle que la vôtre, vous le pensez bien!

Mais il s'agit ici de Shakespeare et voici que votre proposition se heurte à Shakespeare lui-même!

^{14.} Variations, interlude et final sur un thème de Rameau pour piano, œuvre composée en 1903.

^{15.} Archives Catherine Gide.

^{16.} René Piot (1866-1934), peintre, auteur notamment de fresques, et décorateur de théâtre. On sait qu'en 1908 il avait réalisé pour la Villa Montmorency une fresque intitulée *Le Parfum des nymphes*.

J'ai entrepris, en effet, toute une musique pour La Tempête ¹⁷, et même une traduction nouvelle dont je n'ai fait, il est vrai, qu'un acte et demi encore. J'abandonnerais peut-être ma traduction mais pas ma musique et je ne puis vraiment entreprendre d'en écrire d'autre pour Antoine et Cléopâtre avant qu'elle soit achevée.

C'est pourquoi je vous demande de m'excuser. Les talents abondent et je suis certain que vous trouverez pour Cléopâtre un musicien digne de cet extraordinaire poème et d'une traduction révélatrice que j'attends impatiemment.

Tout cordialement votre dévoué.

Paul Dukas.

Gide n'a pas attendu la réponse de Dukas pour s'attaquer à sa traduction. Ce qui frappe, c'est son enthousiasme. Le 21 avril 1917, il note dans son Journal qu'il y plonge « avec ravissement » et le 29 avril qu'il y prend « l'intérêt le plus vif 18 ». Sa correspondance ne manque pas de se faire l'écho de sa satisfaction, malgré un certain détachement, feint ou non. Ainsi, le 28 avril, il écrit à Jean Schlumberger: « De la façon la plus inattendue, Ida Rubinstein m'a demandé de lui traduire Antoine et Cléopâtre qu'elle prétend monter pour la saison prochaine. [...] Je plonge avec ravissement dans ce travail, qui me distrait un peu du reste ¹⁹ ». À Jacques Copeau, il écrit le 30 avril : « Je traduis Antoine et Cléopâtre; ce qui me passionne. » Connaissant les goûts de son ami en matière théâtrale et sa théorie du tréteau nu, il s'empresse d'ajouter : « Mais je vais vous offusquer en vous révélant que cette traduction m'est demandée par Ida Rubinstein qui prétend la monter après la guerre », et encore, comme pour s'excuser : « Amusé, peut-être bien un peu trop, par le surprenant de l'aventure, j'ai accepté avec ravissement, et peut-être avec étourderie 20. »

Cependant, Gide délaisse un temps sa traduction et ce n'est qu'à l'automne qu'il la reprendra. Il reste pourtant en relation avec sa com-

19. André Gide–Jean Schlumberger, *Correspondance 1901-1950*, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett, p. 622.

^{17.} Paul Dukas se lancera effectivement dans une partition destinée à accompagner une traduction du drame de Shakespeare. Mais, compositeur exigeant et sévère avec lui-même, il y renoncera et brûlera les fragments qu'il avait composés.

^{18.} Journal 1887-1925, p. 1031.

^{20.} Correspondance André Gide-Jacques Copeau, éd. Jean Claude, t. II, p. 173.

manditaire pendant tout l'été, ainsi qu'en témoigne une succession de billets d'Ida Rubinstein qui laissent entendre que Gide lui a lu les scènes qu'il avait traduites.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

[C. p.: Paris, 21 mai 1917 21.]

Entendu pour Vendredi. Suis impatiente vous entendre. Espère allez mieux.

Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce mercredi [23 mai 1917 22].

Monsieur.

Je viens vous demander de bien vouloir remettre à Dimanche – ou si ce jour ne vous allait pas à Lundi la lecture projetée.

Il m'est malheureusement indispensable de m'absenter pour un jour demain. Dans le cas où un de ces deux jours vous allait, ma voiture irait vous prendre à 4 h 15, comme il avait été convenu.

Je dois voir Bakst et le préviendrai. J'espère d'ici là pouvoir reparler à de Max de notre projet.

Croyez, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Mercredi [30 mai 1917 23].

Cher Monsieur.

Je veux vous redire combien je suis enthousiasmée des belles scènes d'Antoine et Cléopâtre que vous avez lues dimanche. Encore merci!

J'ai vu Monsieur de Max ²⁴ aujourd'hui et j'ai sa parole.

^{21.} Télégramme adressé 18 bis, avenue des Sycomores, c'est-à-dire à la Villa Montmorency. Archives Catherine Gide.

^{22.} Archives Catherine Gide. Gide a inscrit de sa main « mai 1917 ».

^{23.} Archives Catherine Gide. Gide a inscrit de sa main : « fin mai 1917 ».

^{24.} Édouard Alexandre Max, dit de Max (1869-1924), acteur d'origine roumaine. Ce choix ne pouvait que satisfaire Gide qui connaissait le célèbre tragédien, si l'on se réfère à son *Journal*, au moins depuis 1897. Il avait souhaité lui confier le rôle de Saül et écrit *Bethsabé* en pensant à lui. De Max avait créé le rôle de Gygès dans *Le Roi Candaule* en 1901. Il est alors attaché depuis 1915 à la Comédie-Française.

J'attends avec une bien grande impatience la suite de votre belle œuvre et vous prie de croire, cher Monsieur, à tous mes meilleurs sentiments.

Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Mardi [12 juin 1917 ²⁵].

Cher Monsieur,

Je retourne d'Angleterre et trouve votre si aimable lettre qui me touche et me fait si grand plaisir.

Il y a bien longtemps déjà que je rêve à ce rôle de Juliette ²⁶. J'y avais même travaillé avant de venir à Paris, mais en russe naturellement.

Cela m'est une joie de penser qu'un jour peut-être je pourrai le jouer dans votre traduction, la seule qui pourrait me satisfaire.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de sympathie.

Ida Rubinstein.

P. S. J'aimerais bien penser un peu à cette question de musique avant de vous répondre, surtout comme j'aurai l'occasion d'entendre du Ravel dans quelques jours. Je vous écrirai aussitôt. Mais je crois, comme vos amis ²⁷, que nous le trouverions mieux que Darius Milhaud ²⁸ pour ce qu'il nous faut.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce 15 juin [1917 29].

Cher Monsieur.

J'ai réfléchi et je ne vois pas d'objection à ce que vous vouliez bien pressentir Ravel au sujet de la musique.

^{25.} Archives Catherine Gide.

^{26.} S'agit-il d'un lapsus pour Cléopâtre de la part d'Ida Rubinstein? Ou auraitelle souhaité que Gide traduisît également *Roméo et Juliette* pour qu'elle pût y tenir le rôle de Juliette?

^{27.} Il pourrait s'agir des Van Rysselberghe et notamment de la Petite Dame.

^{28.} Gide a pu suggérer le nom de Darius Milhaud avec qui il est en relation épistolaire : voir *BAAG* n° 16, juillet 1972, pp. 12-4. Le compositeur séjourne alors à Rio de Janeiro comme secrétaire de Paul Claudel. C'est au cours de cette période qu'il compose *Le Retour de l'Enfant prodigue*, cantate pour 5 voix et 21 instruments sur le texte de Gide. Elle sera créée le 23 novembre 1918 au théâtre des Champs-Élysées par les Concerts Wiener.

^{29.} Archives Catherine Gide.

Vous serait-il agréable d'entendre la scène que j'avais commencé à travailler? Votre opinion me serait précieuse. Si cela vous est commode, nous pourrions fixer Mercredi à 6 hrs rue Vaneau.

Je vous envoie, cher Monsieur, mon meilleur souvenir.

Ida Rubinstein.

P. S. Voulez-vous encore que nous parlions du musicien Mercredi si j'ai le plaisir de vous voir.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce lundi [18 juin 1917 30].

Cher Monsieur,

Entendu pour demain mardi 6 hrs. C'est avec plaisir que je recevrai vos amis mais n'oubliez pas que j'ai encore à peine travaillé la scène et qu'il faudra être indulgent.

Avec mes meilleurs sentiments.

Ida Rubinstein.

Le billet suivant, anodin en apparence, a toute son importance. La Matinée dont il est question est un spectacle de bienfaisance ³¹ au profit de la Croix-Rouge roumaine qui sera donné le 27 juin et au cours duquel Ida Rubinstein doit réciter le quatrième acte de *Phèdre* de Racine, en compagnie de de Max et de Maurice Escande. Gide est alors frappé par l'étrange diction de l'artiste, au point d'en avoir encore le souvenir plus de trente ans plus tard, puisque dans *Ainsi soit-il* il évoque ce moment en ces termes : « Je ne pense pas avoir jamais entendu les alexandrins [de *Phèdre*] dits aussi bien que par elle. Jamais les vers de Racine ne m'avaient paru plus beaux, plus pantelants, plus riches d'une ressource cachée ³². » Si nous n'avons pas la lettre de Gide faisant part à l'artiste de sa satisfaction, nous savons pourtant par une lettre d'Ida Rubinstein qu'il n'a pas manqué de le faire.

^{30.} Archives Catherine Gide.

^{31.} Sur le programme assez hétéroclite de cette matinée, voir Jacques Depaulis, *op. cit.*, pp. 203-4.

^{32.} Ainsi soit-il, in Souvenirs et Voyages, éd. Martine Sagaert, Bibliothèque de la Pléiade, p. 998. Le gala de bienfaisance a eu lieu à l'Opéra, et non au théâtre Sarah-Bernhardt, comme Gide croit se le rappeler. Il avait déjà exprimé le même enthousiasme dans un article donné au Gaulois le 12 juin 1920 et intitulé « Pourquoi j'ai traduit Antoine et Cléopâtre » : voir BAAG n° 70, avril 1986, pp. 4-5.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce dimanche [24 juin 1917 33].

Monsieur.

C'est avec le plus grand plaisir que je vous envoie ces billets pour la Matinée du Mercredi 27. Je serai très heureuse de vous savoir dans la salle.

Veuillez croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Jeudi [5 juillet 1917 34].

Votre lettre m'a beaucoup touchée. Je suis heureuse que cela vous ait plu.

Stravinsky a télégraphié qu'il nous ferait la musique.

Voulez-vous me faire le plaisir de venir déjeuner Jeudi 12 à Versailles (à 1 hre). Je prierai Bakst de venir aussi et nous causerons de tout cela.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments très sympathiques.

Ida Rubinstein.

P. S. Je suis pour quelques jours à Paris. Voulez-vous m'envoyer rue Vaneau votre mot de réponse.

Cette dernière lettre fait aussi apparaître que des contacts sont pris avec un autre compositeur : Igor Stravinsky. Il s'en suit une correspondance très serrée entre Bakst et le compositeur ³⁵, Ida Rubinstein ayant toujours besoin d'un intermédiaire et intervenant peu elle-même. Contrairement à sa certitude, la participation de Stravinsky est d'ailleurs loin d'être acquise.

^{33.} Archives Catherine Gide.

^{34.} Archives Catherine Gide.

^{35.} Leurs lettres ou télégrammes sont, pour une partie, conservés à la Fondation Paul Sacher. Les télégrammes sont en français et les lettres en russe. Les uns et les autres sont publiés en anglais dans Igor Stravinsky, *Selected Correspondence*, edited and with Commentaries by Robert Craft, Londres: Faber and Faber, t. II, pp. 89-97. Nous ne donnons en traduction à partir de l'anglais (avec la complicité de Peter Fawcett) que les passages des lettres qui concernent *Antoine et Cléopâtre*.

Jean Claude: Gide et les artistes

LÉON BAKST à IGOR STRAVINSKY

112, bvd Malesherbes

10 juin 1917.

Cher Igor,

Je ne sais pas si vous savez qu'Ida Rubinstein et moi nous préparons une mise en scène d'Antoine et Cléopâtre de Shakespeare, ce qui veut dire que je réalise les costumes et les décors. Elle a demandé à André Gide de lui procurer une traduction littérale du texte (la première en français ³⁶), et maintenant elle veut vous demander d'écrire la musique, c'est-à-dire l'ouverture et des pièces d'accompagnement, telles que vous les concevrez et que vous vous sentirez l'inspiration de les faire, de la même manière que Debussy a composé pour elle la musique du Saint-Sébastien ³⁷. Vous seriez totalement libre en ce qui concerne la musique mais, si possible, pas de voix. Elle m'a demandé d'obtenir une réponse de votre part dans un sens ou dans l'autre, et de vous dire qu'il lui faudrait la musique dans six mois, si possible. Ainsi, cher Igor, écrivezmoi votre décision et votre intention en même temps que vos conditions financières. Personnellement, je crois que la représentation sera extraordinaire ; elle pense engager Gémier ³⁸ comme metteur en scène. J'ai commencé à travailler pour elle il y a longtemps, mais les plans sont restés en suspens. Gardez ceci pour vous, bien que ce soit son secret à elle, non pas le mien. J'attends votre prompte réponse et vous embrasse affectueusement.

Lev Bakst.

Mes hommages à votre épouse.

Stravinsky donne dans un télégramme à Bakst en date du 18 juin 1917 un accord de principe mais se refuse à régler les questions par écrit et ne veut rien décider sans en parler de vive voix avec les intéressés. Bakst tente bien de se faire l'interprète d'Ida Rubinstein, en expliquant dans une lettre du 21 juin les désirs très précis de la commanditaire en matière de musique.

^{36.} Erreur de la part de Bakst. On connaît notamment les traductions de François-Victor Hugo et de Lucien Népoty.

^{37.} Le Martyre de saint Sébastien, « mystère en cinq mansions composé en rythme français » par Gabriele d'Annunzio, a été créé le 22 mai 1911, musique de Debussy, décors et costumes de Bakst.

^{38.} Firmin Gémier (1869-1933) a lancé pendant la guerre la Société Shakespeare. Mais la représentation contestée qu'il donnera d'*Antoine et Cléopâtre* ne pourra que dissuader Ida Rubinstein de faire appel à lui : voir note 89.

LÉON BAKST à IGOR STRAVINSKY

112, bvd Malesherbes

21 juin 1917.

Cher Igor,

J'ai votre télégramme et suis très content que vous donniez un accord de principe. Malheureusement, je ne puis quitter Paris maintenant, pas avant que je n'aie terminé la centaine de choses que j'ai à faire... en d'autres termes pas avant un mois. Quand j'ai lu votre télégramme à Ida Rubinstein, elle m'a dit au'elle a toujours communiqué par courrier. même pour les détails les plus subtils. Sur la base de son expérience avec les représentations de Sébastien et de Salomé 39 (pour lesquels elle avait chargé Glazounov de composer la musique), elle pense que vous devriez prendre en compte le manque de résonance hors-scène. Debussy avait mal calculé cela et la partie donnée hors-scène était confuse et inefficace. Il a finalement été obligé de déplacer l'orchestre dans la fosse. Tout ceci présuppose évidemment que vous décidiez de mettre en musique n'importe quelle partie des différentes scènes. Elle aimerait beaucoup avoir de la musique en parallèle pendant la scène de la mort de Cléopâtre. Vous connaissez la scène, qui est l'une des plus grandes œuvres de l'inspiration humaine. Mais elle vous confie tout : la longueur de la musique, son importance et sa distribution. [...]

Envoyez-moi vos estimations concernant le temps et l'argent et votre choix du chef d'orchestre. Je pense que la représentation sera d'abord donnée à l'Opéra de Paris, mais c'est un secret. Faites-moi savoir aussi les dates pour les acomptes et les autres conditions en rapport. Le plus loquace que vous serez, ce sera le mieux. Je vous embrasse affectueusement.

Léon Bakst.

Cependant, Stravinsky reste sur sa position: un télégramme en date du 5 juillet répète qu'il ne veut pas discuter par lettres. Bakst, dans un télégramme en date du 7 juillet, fait part à Stravinsky de l'arrivée de Gide en Suisse, « muni des pleins pouvoirs artistiques et financiers », et annonce une lettre d'Ida Rubinstein.

^{39.} *Salomé*, d'après Oscar Wilde, décors et costumes de Bakst, mise en scène d'Alexandre Sanine, musique d'Alexandre Glazounov entremêlée en un curieux mélange avec d'autres musiques : voir Jacques Depaulis, *op. cit.*, p. 153. La première avait eu lieu le 12 juin 1912 au théâtre du Châtelet.

IDA RUBINSTEIN à IGOR STRAVINSKY

10 juillet 1917 40.

163

Bakst m'annonce que vous voulez bien vous charger d'écrire la musique pour Antoine et Cléopâtre dont Monsieur André Gide me fait en ce moment une fort belle traduction.

Bakst a dû vous dire combien ardemment je désirais votre collaboration pour cette œuvre. Je crois donc inutile de vous dire ma joie et vous remercie d'avance de tout mon cœur.

Je suis certaine qu'avec votre précieuse collaboration et tous les autres éléments collaborant à ce spectacle, il sera un des plus beaux qu'on aura vu.

Veuillez croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Ida Rubinstein.

Mais la mécène ignore encore l'agacement du compositeur et ses exigences telles qu'il les explique à Bakst.

IGOR STRAVINSKY à LÉON BAKST

Morges

11 juillet 1917.

Cher Lyovushka,

Je viens de recevoir votre télégramme du 7 juillet au sujet de l'arrivée d'André Gide dans trois semaines pour s'entretenir avec moi. Je trouve que vous perdez terriblement de temps. Votre premier télégramme dit que la musique doit être prête dans six mois. Un mois entier déjà a passé en discussions, mais je dois encore attendre Gide qui, d'après votre télégramme, n'arrive qu'en août.

Une question encore plus importante. Comme je ne suis définitivement pas dans la situation de prendre une part directe à votre Antoine et Cléopâtre, mon rôle consistera à composer un certain nombre de pièces de musique. Là, je dois sérieusement parler à vous et à Gide, car je voudrais savoir comment vous entendez présenter Shakespeare. Si vous allez le représenter dans un sens léger avec de somptueux décors, tels ceux de Saint-Sébastien et d'Hélène de Sparte ⁴¹, je ne saurai imaginer

^{40.} Fondation Paul Sacher.

^{41.} Hélène de Sparte, tragédie en quatre actes de Verhaeren, musique de Déodat de Séverac, a été créée le 4 mai 1912 au théâtre du Châtelet. Gide a vu ce spectacle dans le courant du mois de mai.

un lien entre un tel traitement de Shakespeare et la musique qu'il m'intéresserait d'écrire. Je ne me sens pas capable d'écrire une musique d'ambiance (comme celle du Saint-Sébastien de Debussy) et c'est là que réside la question le plus importante.

[...]

Ce samedi 14 juillet, nous allons tous à la montagne et nous y resterons jusqu'au début du mois de septembre. Mon adresse sera

Les Fougères Les Diablerets Canton de Vaud Suisse

Dites-le à Gide. Je vous embrasse chaleureusement.

Igor Stravinsky.

Par télégramme en date du 30 juillet 1917, Bakst précise que la mise en scène sera à la fois « réaliste et synthétique », à quoi Stravinsky répond le même jour, toujours par télégramme, que les notions de réalisme et de synthèse sont trop vagues, qu'il attend Gide pour avoir des réponses claires à ses questions. Dans une lettre du 3 août, Bakst essaie pourtant de le convaincre.

LÉON BAKST à IGOR STRAVINSKY

112, Boulevard Malesherbes

3 août 1917.

Cher Igor,

J'ai reçu votre lettre dans laquelle vous exprimez vos craintes que ma production d'Antoine et Cléopâtre serait semblable à Saint-Sébastien et Hélène de Sparte. Mais ces deux représentations n'ont rien en commun. Bien loin d'être léger, Saint-Sébastien au contraire est profond et mystique et c'est une de mes meilleures productions. Je reste toujours fidèle à l'auteur, de sorte que, naturellement, le côté ostentatoire de d'Annunzio devait être reflété dans la représentation. Prenez comme exemple le récent et amer échec des Contes russes de Seriozha dans les décors de Larionov ⁴². À cause de Larionov, l'échec fut total et jusqu'à aujour-d'hui Seriozha se plaint que « même Picasso refuse d'écouter Lario-

^{42.} Les Contes russes, suite de danses composée de quatre « miniatures » chorégraphiques, d'un épilogue et d'un intermède, ont été présentés cette même année 1917 par Serge Diaghilev (Seriozha pour Bakst et Stravinsky) et les Ballets Russes, musique d'Anatoli Liadov, décors et costumes de Michel Larionov, chorégraphie de Léonide Massine. À la reprise de ce spectacle en 1921, Gide notera : « Les Contes russes m'ont ravi » (Journal 1887-1925, p. 1116).

nov ». À en juger par vos réflexions après coup, je pense pourtant que vous aimeriez ces Contes russes, car vous les jugeriez du « dernier cri ». L'exemple illustre bien ma pensée : la représentation des Contes russes était « le dernier cri » des jeux et des couleurs propres à Martin ⁴³, avec quelques touches du dernier modernisme. Toute la presse l'a observé et fait remarquer, comme tous les artistes, même les plus progressistes, et, si dédaigneux qu'il soit, Larionov lui-même s'est donné le but de livrer cette œuvre progressiste et il a réussi, comme Massine avec sa splendide chorégraphie. Si le chef-d'œuvre de Shakespeare devait être représenté dans les mêmes termes progressistes, je devrais évidemment me passer de l'honneur et du plaisir de votre collaboration.

Permettez-moi de donner un autre exemple assez désarmant : Ida Rubinstein et moi avions monté un acte de Phèdre à l'Opéra 44 et avons été récompensés par un succès étonnamment positif. Seriozha s'attendait à un four, mais la représentation a eu son succès le plus éclatant auprès des Cubistes, comme auprès des figures les plus progressistes de la littérature et de la musique. Seriozha ne pouvait pas croire ses oreilles quand Misia 45 a passionnément affirmé devant lui, comme Ida aurait pu le faire, qu'il n'y avait au monde rien de plus artistique ou nouveau que l'interprétation d'Ida et la mise en scène de Phèdre. J'ai à dessein conservé les lettres enthousiastes des Cubistes (que vous affectionnez tellement). Que devriez-vous faire dans ce cas-ci?... Je sais que vous êtes plein de préjugés, que souvent vous formulez des idées sur les gens et leurs œuvres avec désinvolture. Si j'ai refusé d'accepter la participation de Satie pour Antoine et Cléopâtre et si j'ai des réserves secrètes au sujet de sa participation dans l'un de mes ballets que Seriozha envisage de produire, c'est parce que je ne suis pas quelqu'un à être pris avec la racaille, quel que soit son progressisme, et parce que j'apprécie pardessus tout la véritable inspiration et le talent authentique. Pour la production, je crois qu'il faut établir un lien entre l'essence de la pièce et la création de l'auteur en gardant intacte son époque, même à contrecœur.

Permettez-moi de dire quelques mots en général sur ma représentation d'Antoine. Elle consiste environ en 25 scènes. J'ai trouvé que le

^{43.} Probablement le peintre néo-impressionniste Henri-Jean-Guillaume Martin, dit Henri Martin (1860-1943), célèbre pour ses grandes compositions murales.

^{44.} Voir note 32.

^{45.} Misia Godebska (1872-1950), célèbre pour son salon et son rôle de mécène. Elle est alors l'épouse d'Alfred Edwards.

drame se divise en deux mondes qui sont juxtaposés: Rome, un monde dur et militaire, et l'Égypte, un monde doux et sensible. C'est mon point de départ. A. Gide vous en dira davantage. L'antithèse sortira très clairement dans la représentation, car j'envisage de dégainer le glaive terrifiant propre à Shakespeare.

[...] *Ton*

Léon Rakst

La rencontre entre Gide et Stravinsky annoncée par Bakst a lieu lors de l'escapade de l'écrivain en Suisse avec Marc et André Allégret. Ils se rencontrent à plusieurs reprises entre le 11 et le 17 août 1917, aux Diablerets. Deux courts billets de Stravinsky à Gide ont trait à ces rencontres.

IGOR STRAVINSKY à ANDRÉ GIDE

Les Fougères

11 août 1917 ⁴⁶.

Cher Ami,

Impossible de venir vous voir ce soir. Je me sens mal à l'aise – un petit rhume qui commence accompagné d'une grande fatigue due probablement au changement d'altitude. Je vous souhaite bon repos. Je viendrai vous voir demain matin.

Bien cordialement à vous.

Igor Stravinsky.

IGOR STRAVINSKY à ANDRÉ GIDE

13 août 1917 ⁴⁷.

Cher Gide,

Nous vous invitons avec vos neuveux ⁴⁸ [sic] à soupper [sic] ensemble au col du Pillon. On mange très bien – en plus c'est une jolie promenade. Êtes-vous d'accord?

Dites à mon fils qui vous remettera [sic] ce petit mot si vous viendrez me lire la lettre ou si vous préférez que je vienne vous voir.

Igor Stravinsky.

Il est possible de deviner le contenu de leurs discussions concernant Antoine et Cléopâtre à travers le compte rendu que Gide fait immédiate-

^{46.} Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

^{47.} Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

^{48.} Marc et André Allégret.

ment à Ida Rubinstein dans la mesure où sa lettre laisse entendre les idées du compositeur sur la mise en scène qu'il conviendrait selon lui d'adopter. Si Gide paraît estimer les idées de Stravinsky légitimes, influencé sans doute par le climat cordial de leurs rencontres, en réalité il n'est pas convaincu et se refuse à avoir « une opinion propre ». En réalité, il se rangera rapidement du côté de Bakst et d'Ida Rubinstein, foncièrement hostiles à la transposition que propose le compositeur ⁴⁹.

ANDRÉ GIDE à IDA RUBINSTEIN

Grand Hôtel des Diablerets Les Diablerets

le 14 août 1917 50.

Madame.

Me voici aux Diablerets et j'ai vu Stravinsky ce matin. Je vous fais part aussitôt de notre premier entretien.

Stravinsky a des idées extrêmement nettes sur ce que peut être, et doit être de nos jours, la représentation des pièces de Shakespeare – et je ne crois pas qu'il y ait à espérer de l'en faire changer. Je puis d'autant moins l'essayer que je reconnais ce que ces idées ont de légitime.

Stravinsky veut une mise en scène qui soit à notre époque ce que la mise en scène de Shakespeare était, dit-il, au temps de Shakespeare – c'est-à-dire recentissima.

Le coutumier recours à l'archéologie lui paraît inutile et propre à disloquer l'intérêt de la pièce. Il répugne à toute recherche d'exotisme aussi bien dans le temps que dans l'espace; il soutient que le moindre indice suffit à évoquer soit Rome, soit l'Égypte – et que ce qu'on y ajoute est de trop. Il ne doute pas, du reste, que Bakst ne puisse, s'il accepte ce point de vue, tirer un parti merveilleux du costume moderne, et par exemple de tels uniformes militaires récents pour les armées d'Antoine et de Pompée. De même pour les costumes de Cléopâtre et de sa suite. Il

^{49.} Il en gardera un certain agacement qui s'exprime dans son *Journal* en 1923 (*Journal 1887-1925*, p. 1205). Alors qu'il vient de condamner « la sauce ultramoderne » à laquelle Cocteau a accommodé l'*Antigone* de Sophocle, il ajoute qu'« elle répond à ce sentiment qui faisait dire à Stravinsky qu'il collaborerait volontiers à *Antoine et Cléopâtre*, mais seulement si l'on donnait à Antoine l'uniforme d'un "bersaglier" italien ». Stravinsky, *a posteriori*, sera plus caustique sur l'attitude de Gide : « Quand je proposai une représentation en costumes modernes, il était scandalisé, et restait sourd à mes arguments », écrira-t-il dans ses *Mémoires* (cité par Eric Walter White, *Stravinsky*, Flammarion, 1983, p. 116).

ne doute pas non plus que vous ne puissiez y être également admirable.

Quant à la musique que vous lui commanderez, il n'acceptera de la faire qu'après être certain qu'il puisse s'entendre avec Bakst; il estime qu'un échange de lettres ne suffit pas et qu'il est indispensable que Bakst en vienne conférer avec lui. Il verrait dans le cas d'une entente et qu'il souhaite possible – une ouverture et une musique d'entractes – plus autant de marches ou sonneries militaires qu'il faudrait.

Sur tout ce que j'ai dit plus haut, je sens qu'il est irréductible et qu'il n'y a pas lieu de l'amener à quelque compromis. « Quel intérêt peut trouver Bakst, ajoute-t-il, à refaire ce qu'il a déjà admirablement réussi dans ses manifestations précédentes. Il s'agit pour lui de montrer, et dans cette représentation, qu'il est capable, comme nous le croyons, d'un renouvellement total – ou s'il accepte d'être débordé par l'exigence de notre goût. »

Pour être plus certain de réfléchir exactement la pensée de Stravinsky, je lui ai d'abord donné lecture de votre lettre et l'ai laissé y apporter les retouches qu'il a voulu.

Quant à moi, je n'ai pas, je ne veux pas avoir d'opinion propre. Mon rôle se borne à vous apporter un texte que je ne doute pas que vous interprétiez excellemment, quels que puissent être les costumes et les décors que vous adopterez. Je continue donc mon travail, quel que doive être le résultat des pourparlers avec Stravinsky.

J'estime trop Stravinsky et j'aime trop sa musique pour ne pas souhaiter vivement néanmoins que l'entente se fasse mais il me paraît nettement après conversation avec lui, que cette entente ne saurait être un accommodement.

Veuillez croire, Madame, à mon admiration fervente et à mon bien cordial dévouement.

André Gide.

Est-ce pour forcer la main au compositeur qu'Ida Rubinstein lui fait écrire par son homme d'affaires une proposition de contrat ou les discussions entre Gide et Stravinsky ont-elles aussi porté sur ce point ? Toujours est-il que Charles Péquin s'exécute le 26 août.

CHARLES PÉQUIN à IGOR STRAVINSKY

65, boulevard Arago Paris XIII

26 août 1917 ⁵¹.

Monsieur,

Vous savez que Monsieur André Gide a fait une adaptation d'Antoine et Cléopâtre que Madame Ida Rubinstein se propose de mettre sur la scène le plus tôt possible qu'elle pourra. Vous savez aussi le vif désir qu'elle aurait de voir apporter votre grand talent à cette œuvre pour la musique de scène et les préludes qu'elle comporterait. Pour la question matérielle, Madame Ida Rubinstein me prie amicalement de vous proposer comme base d'une entente si l'œuvre vous intéressait : que vous ayez 10 % des recettes brutes des représentations, un minimum de 75 000 frs (quinze mille frs [suisses]) des droits d'auteur vous étant assurés.

Vous seriez très aimable, Monsieur, de me répondre dès que vous le pourrez s'il vous plairait de faire cette œuvre – et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Charles Péquin.

Cependant, l'éventuelle entente qu'envisageait encore Gide se heurte à la fermeté avec laquelle Bakst défend ses convictions face à celles de Stravinsky. Ses arguments, qu'il développe dans une très longue lettre au compositeur, rejoignent ceux de Gide et d'Ida Rubinstein et sont pour une bonne part le fruit de leurs communes discussions.

LÉON BAKST à IGOR STRAVINSKY

112, Boulevard Malesherbes

25 octobre 1917.

Cher Igor,

J'ai vu Mme Rubinstein et A. Gide et je leur ai parlé sans fin au sujet de la représentation: maintenant je vous écris pour vous dire leur consentement et leur approbation, et mes propres pensées concernant vos plans. [...] Comme il nous est impossible physiquement de discuter en personne des détails de la représentation, la seule alternative est d'en arriver à un accord mutuel à travers la correspondance. Nous devons le faire ainsi ou abandonner l'affaire. C'est dommage que vous ayez parlé si peu à Gide, car c'est un homme plein de vie et de force. Mais on ne peut rien y faire.

Votre idée d'une interprétation moderniste de la mise en scène

^{51.} Fondation Paul Sacher.

d'Antoine et Cléopâtre a été rejetée unanimement et pour les raisons suivantes qui ont été soigneusement réfléchies. D'abord il y a, et c'est d'une importance capitale, l'effet sur le public de décors modernes, modernes au moins en relation avec les personnages réels de l'histoire de Rome et de l'Égypte : le résultat serait que la salle résonnerait d'un rire homérique continu. Même si moi j'étais d'avis qu'une telle interprétation de la tragédie de Shakespeare serait bonne et valable, je n'essaierais pas de défendre votre point de vue, car je suis moralement responsable de faire du spectacle une opportunité pour Rubinstein de montrer son rare talent dramatique; mes décors et mes costumes seraient complètement en contradiction avec son travail, comme avec celui de Gide et de Shakespeare. Nous serions seuls, vous et moi. Mais je ne veux pas de cela. Pensez-y pendant une minute. Il y a clairement deux mondes antithétiques dans cette brillante tragédie de Shakespeare, le monde égyptien et le monde romain, et pour vous et pour moi ceci devrait être le point de départ de notre travail. Mais imaginez de Max habillé en général italien moderne, dans un uniforme très coloré (avec des décorations!...). Comment alors habiller Cléopâtre? Si vous vouliez être un moderniste et préserver la couleur locale (et vous auriez à le faire), alors vous seriez obligé de l'habiller en femme de cheik égyptien, et sa cour devrait être mi-anglaise, mi-turque. Et son palais? Égyptien contemporain, vous dites, mais cela signifie en faux style mauresque, avec un mobilier de chez Maple and Co, c'est à cela que ressemble l'ameublement d'un palais égyptien moderne. La suite de Cléopâtre ressemblera à des danseuses du ventre du Caire. Et comment cela s'accordera-t-il avec des phrases sur des trirèmes et des galères? Pouvez-vous imaginer cela? Gide à juste titre objecterait que le texte de Shakespeare, dit par un soldat italien et une fille de l'Égypte moderne, sonnerait horriblement théâtral et purement rhétorique. Au mieux, cela aurait l'air d'une répétition, les acteurs n'ayant pas encore reçu leurs costumes.

Le plus dur à avaler pour moi et le plus décevant serait que je travaille contre mes propres souhaits, sans aucune intuition ni excitation. Je ne suis pas partisan de cela, ni d'une telle représentation qui ne serait par conséquent rien d'autre pour moi que l'accomplissement froid et fastidieux d'une commande.

Vous êtes dans la meilleure position, car écrire une musique moderne vous est assez simple, et parce que vous avez décidé et établi comme condition que vous ne seriez pas obligé d'assister ni aux répétitions ni aux représentations. Vous avez aussi le meilleur rôle, parce que votre musique (qui, j'en suis certain, est excellente) restera pour être goûtée par tout le monde longtemps après la représentation. Mais que reste-t-il d'un spectacle quand le fracas d'un scandale – et j'en ai assez de ce genre de notoriété – s'est tu? Le dommage est fait! Je ne peux y consentir car par-dessus tout, j'aime la tragédie de Shakespeare et ferai tout ce que je peux pour assurer son succès en tant que tragédie. Je pense aussi que le talent dramatique extraordinaire de Rubinstein, si nouveau et frais, réjouira tous les amateurs de la littérature et de l'art, même les Cubistes *. La pièce doit être bien mise en scène; c'est précisément là la raison pour laquelle j'ai tellement insisté pour que vous y participiez.

Ainsi je vous dis franchement: il vaut mieux renoncer à la représentation si vous adoptez envers elle une attitude égoïste et si vous attendez d'elle qu'elle ne serve que les intérêts d'un ou deux des nombreux participants. Après tout, le public de Paris n'est pas celui du temps de Shakespeare, quand il suffisait de sortir un écriteau disant « Forêt » pour que les spectateurs imaginent une forêt. Non, le public parisien se compose d'esthètes complètement pourris, et ils verront dans vos idées non pas partie d'une représentation sérieuse, mais extrêmement amusante et caustique. Les 3/4 du public vont rire, créer un scandale et réclamer leur argent. Pour rien au monde, je ne voudrais ainsi voir ruiné le spectacle.

Mais si vous essayez de suivre mon point de vue qui s'efforce de n'être pas historiquement ou archéologiquement exact, en tout cas pas avec obsession, mais qui est l'expression de ma compréhension de cette tragédie de Shakespeare, alors la question posée trouve facilement réponse: chacun de nous doit essayer de s'exprimer à travers la pièce. Les critères essentiels pour une telle expression, c'est d'être authentique, unique et vivant (le plus haut de mes idéaux). Telle que je la vois, nous avons deux mondes, l'Égyptien et le Romain. L'un est sournois, voluptueux, pimenté, tendre et arrogant; l'autre est carrément militaire... Rome über alles. L'ascension et la chute d'Antoine, c'est aussi celles de Rome. L'Égypte représente tout pour lui, l'amour de sa vie, le pays de Cythère, et c'est dans ce sens qu'il dit au moment de partir: « Adieu l'Égypte ». Au moment de mourir, pourtant, lui et Cléopâtre découvrent l'amour humain, plus fort que l'Égypte et Rome, et resteront pour toujours des amants mystiques. C'est tout.

Pour tous ceux qui ne sont pas myopes, il sera évident que j'ai utilisé du matériau historique pour la création des décors. Je ne m'intéresse

que très peu à l'archéologie, même si je joue avec, mélangeant les styles à dessein, mais créant en fin de compte une impression authentique, un portrait sincère. Jamais il ne me viendrait à l'idée de créer une scène de mort moderne, qui inciterait un comparse à se précipiter sur scène avec une pompe à estomac ou un appareil à lavements. Je peux déjà entendre le rire hystérique qui résulterait d'une telle farce dans la scène de la mort de Cléopâtre.

Je pourrais écrire pendant des années, en indiquant des moyens de saboter ce bel ouvrage, dans chaque scène et dans chaque acte, avec des interprétations modernistes. Mais au lieu de cela, je vous demande simplement de vous mettre à ma place et d'essayer d'imaginer comment un moderniste aurait mis en scène chacune des scènes. Vous arriverez aux mêmes conclusions que moi; c'est simplement que vous n'aviez pas encore imaginé de manière plastique une telle interprétation de la pièce.

Mais si vous pouvez accepter mon point de vue, le problème est encore maintenant aisément résolu en trois ou quatre lettres. Madame Rubinstein vous a confié la composition et la distribution de la musique. Elle pense (et je le pense aussi) qu'il serait bon d'avoir une ouverture pour chaque acte (4 ouvertures car nous avons mis ensemble les actes IV et V), puis de la musique pour l'apparition du camp romain, sur les remparts et dans la chambre privée, finalement pour la mort de Cléopâtre. Tout cela serait évoqué dans la fosse, non sur scène, pour des raisons au sujet desquelles je vous ai déjà écrit – complication de représentation, amortissement du son, etc...

Décidez combien de musique vous voulez écrire et pour quelles scènes – la durée est importante pour moi – et vos besoins approximatifs en termes d'orchestre, le nombre et le genre d'instruments. Alors, quand vous vous aurez fait une idée, faites-nous savoir immédiatement combien de temps il vous faudra, donnez-nous le détail de vos honoraires et dites-nous comment et quand nous pourrons avoir la musique, et ainsi de suite.

Il vaudrait mieux que vous établissiez vous-même une ébauche de contrat. Sous réserve d'y apporter des changements, Madame Rubinstein signera à travers ses hommes d'affaires. Si vous commencez tout de suite, le contrat pourra être signé dans trois ou quatre semaines. Vous pourrez alors vous lancer dans votre travail. Il est concevable que vous attendiez pour m'écrire au sujet de vos idées et leur lien avec mon travail que vous ayez commencé à composer. Il y aura beaucoup de temps pour tenir compte de tout. Gide de son côté n'aura pas fini avant cinq ou six mois.

Voilà tout ce que je peux vous dire maintenant. C'est mon grand désir sincère de voir nos plans conjointement réalisés.

Je vous embrasse affectueusement. Sincèrement et affectueusement vôtre.

Léon Bakst.

* Rappelez-vous combien furieusement j'ai argumenté avec Debussy et Seriozha pour un aéroplane dans la musique et la mise en scène de Jeux ⁵²? Seriozha et Debussy ont ri, mais alors Cocteau a piqué mon idée pour Parade ⁵³. Cependant Jeux était moderniste.

Pendant tout ce temps, Gide a interrompu son travail de traduction. Conscient peut-être de la difficulté d'Ida Rubinstein à réunir des collaborateurs, il exige d'elle un contrat en bonne et due forme. On le sait par une série de lettres échangées avec la commanditaire ou avec son homme d'affaires Charles Péquin. Même si l'on ne connaît qu'en partie les missives de Gide à ce sujet, on se rend compte que c'est une question qui lui tient à cœur et qu'il doit s'agacer que les tractations traînent en longueur, toutes triviales qu'elles peuvent éventuellement apparaître. C'est ce dont témoignent les lettres suivantes.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce 10 août 1917 54.

Cher Monsieur.

J'ai communiqué à M. Péquin votre désir d'établir un traité entre nous. Il ne va pas tarder à vous écrire à ce sujet. Ce serait déjà fait s'il ne s'était marié hier, ce qui le force naturellement à remettre toute affaire pour quelques jours.

Je viens de lire vos pages sur Dostoïevski 55 et tiens à vous dire com-

^{52.} *Jeux* est le premier ballet composé par Debussy à la demande de Diaghilev. Il avait été créé au théâtre du Châtelet le 15 mai 1913, décors et costumes de Bakst, chorégraphie de Nijinski.

^{53.} *Parade*, ballet en un acte sur un poème de Jean Cocteau, musique d'Éric Satie, décors et costumes de Picasso, chorégraphie de Léonide Massine. Le spectacle avait été créé le 18 mai 1917. On sait le jugement sévère de Gide lors de la reprise en 1921: voir *Journal 1887-1925*, p. 1116; mais déjà en 1918, son *Journal*, p. 1063, portait la condamnation d'un tel spectacle sans le nommer.

^{54.} Archives Catherine Gide.

^{55.} À cette date, Gide n'a publié qu'un article sur Dostoïevski : « Dostoïevski d'après sa correspondance » paru dans *La Grande Revue* le 25 mai 1908 puis en

bien je les trouve profondément émouvantes. Quelle extraordinaire intuition d'avoir pu, sans l'avoir lu en russe, sentir ce génie dans toute sa complexité!

Veuillez croire, cher Monsieur, à tous mes meilleurs souvenirs.

Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce jeudi [16 août 1917 ⁵⁶].

Monsieur.

Monsieur Péquin vous écrit pour vous demander un rendez-vous afin de vous soumettre le traité. J'espère bien avoir le plaisir de vous voir avant votre départ et vous attendrai rue Vaneau lundi à 6 hrs, si le jour et l'heure vous agréent.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Ida Rubinstein.

CHARLES PÉQUIN à ANDRÉ GIDE

La Grenotière par Cugaud Vendée

20 août 1917 ⁵⁷.

Monsieur,

Sur la demande amicale de Madame Rubinstein, je me mets à votre disposition pour examiner avec vous la convention à intervenir entre Madame Rubinstein et vous au sujet des spectacles de votre adaptation d'Antoine et Cléopâtre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Charles Péquin.

Cependant, aucune suite ne paraît avoir été donnée dans l'immédiat, puisque, d'après son *Journal*, Gide écrit à Ida Rubinstein le 21 septembre « au sujet du traité à conclure pour la traduction d'*Antoine* » et le 23, il note : « Droits pour ma traduction d'*Antoine et Cléopâtre* à débattre ⁵⁸ ». Mais, dans sa lettre du 21 septembre, il n'est curieusement pas question du traité mais d'un envoi de ses œuvres.

volume la même année, et repris en 1911 par les éditions Figuière. Voir *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, pp. 450-74.

^{56.} Archives Catherine Gide.

^{57.} Archives Catherine Gide. Copie de la main de Madeleine Gide.

^{58.} Journal 1887-1925, p. 1019.

ANDRÉ GIDE à IDA RUBINSTEIN

Cuverville-en-Caux

21 septembre 1917 ⁵⁹.

Madame.

Je suis un peu confus de ne vous avoir pas encore envoyé la copie de cette préface que vous avez eu l'amabilité de me demander ⁶⁰. Trop affairé durant ces quelques jours que je passais à Paris, je n'ai pu ni la copier moi-même, ni m'assurer d'une dactylographe. Alors, faute de préface, je me permets en attendant de vous faire envoyer par le Mercure de France le volume de mes Nouveaux Prétextes où a été reproduite une étude sur Baudelaire ⁶¹ que je crois plus importante et meilleure peutêtre que la courte appréciation parue en tête des Fleurs du Mal.

Et je vous envoie également le petit livre ⁶² que je vous avais promis. Je serais désolé que vous n'aimiez pas – en apparence du moins.

Veuillez accepter mes hommages et croire à ma fervente admiration.

André Gide.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce lundi [24 septembre 1917 63].

Monsieur,

J'ai bien reçu votre aimable lettre ainsi que Les Nourritures terrestres et les Nouveaux Prétextes que vous avez bien voulu me faire parvenir par le Mercure de France.

J'ai lu vos pages sur Baudelaire. Je les trouve vraies et belles. Le petit volume bleu m'intéresse profondément et me procurera, je suis sûre, de bien belles heures.

J'ai commencé à travailler vos scènes de Cléopâtre. Inutile de vous dire avec quelle impatience j'attends le reste.

 $\label{lem:veuillez} \textit{Veuillez croire}, \textit{Monsieur}, \grave{\textit{a}} \textit{ toute ma sympathie}.$

Ida Rubinstein.

^{59.} Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Fonds Montesquiou.

^{60.} Il s'agit de l'« Introduction à Baudelaire », en préface à une réimpression des *Fleurs du Mal* par les éditions Helleu : voir *Incidences*, pp. 159-63.

^{61.} Étude parue dans *La N.R.F.* de novembre 1910 et intitulée « Baudelaire et M. Faguet » : voir *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, pp. 245-56.

^{62.} D'après la réponse d'Ida Rubinstein, on devine qu'il s'agit de la réimpression en 1917 des *Nourritures terrestres* par les éditions de la N.R.F., parue en tirage limité à 300 exemplaires.

^{63.} Archives Catherine Gide.

Ce n'est que fin octobre que reprennent les tractations concernant le « traité », sans doute à l'initiative de Gide, et cette fois plus sérieusement.

ANDRÉ GIDE à CHARLES PÉQUIN

Cuverville par Criquetot l'Esneval

30 octobre 1917 64.

Monsieur.

Une lettre où je vous demandais s'il n'y avait aucun espoir de vous rencontrer à Paris est demeurée sans réponse et je doute si elle vous est jamais parvenue. Je vous récris aujourd'hui, désireux, avant de pousser plus loin mon travail, déjà passablement avancé, d'établir avec vous les conditions du traité à intervenir entre Madame Rubinstein et moi au sujet du travail qu'elle m'a commandé.

La question du tant pour cent qui doit me revenir sur le bénéfice des représentations de mon adaptation d'Antoine et Cléopâtre sera facile à régler selon l'usage. Mais dans l'incertitude où je suis du nombre de représentations qu'il plaira à Madame Rubinstein de donner de cette pièce, ainsi que du succès qui les attend, je voudrais être assuré, outre le tantième fixe (soit 25 000 F.) de toucher, tout ou partie, à la remise du manuscrit. Je voudrais voir entrer dans notre traité telle clause qui limitât à une durée (mettons de deux ans) les droits de Madame Rubinstein sur mon ouvrage; de sorte que, passé ce temps, je puisse rentrer en possession de celui-ci et me retrouve libre d'en disposer.

J'attends, Monsieur, votre réponse sur ces différents points et vous prie de croire à l'assurance de mes sentiments bien distingués.

A. G.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce jeudi [1^{er} novembre 1917 ⁶⁵].

Cher Monsieur.

Je ne sais vous dire l'immense joie que m'a causée votre belle lettre et quelle est mon impatience de tenir enfin cette traduction tant désirée. Mon âme vous est reconnaissante de me faire ce grand et beau travail.

Je vais communiquer votre lettre à Bakst qui, j'en suis certaine, éprouvera la même joie que moi.

Je ne quitte plus Paris et y serai certainement à la fin de Décembre.

^{64.} Archives Catherine Gide. Copie de la main de Madeleine Gide.

^{65.} Archives Catherine Gide. Gide a ajouté de sa main : « 2 novembre 1917 ».

Veuillez croire, cher Monsieur, à ma vive sympathie.

Ida Rubinstein.

P. S. Je suis bien contrariée de ce malentendu. J'écris de suite à M. Péquin qui, j'en suis absolument certaine, n'aura pas reçu votre lettre.

CHARLES PÉQUIN à ANDRÉ GIDE

La Grenotière par Cugaud Vendée

3 novembre 1917 66.

Monsieur,

J'ai été empêché de rentrer à Paris aussi tôt que j'en avais l'intention, et comme vous m'aviez dit que vous m'écririez dès que vous auriez consulté Madame Rubinstein et la Société des Auteurs, je ne vous ai pas répondu immédiatement. Excusez-moi.

Je serai à Paris le 15 novembre. Je verrai Madame Rubinstein et je vous demanderai un rendez-vous si vous voulez bien.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Charles Péquin.

CHARLES PÉQUIN à ANDRÉ GIDE

65, boulevard Arago

20 novembre 1917 67.

Monsieur,

Je viens de voir Madame Rubinstein. Elle me dit que je n'aurai pas la chance de vous voir avant quelque temps. Il est donc préférable que je vous écrive dans quelles conditions elle propose que le contrat soit établi au sujet de votre adaptation d'Antoine et Cléopâtre.

Vous auriez 10 % sur les recettes brutes et Madame Rubinstein vous assurerait un minimum de 15 000 Frs de vos droits d'auteur, quel que soit le bénéfice des représentations. Un dédit de 20 000 Frs serait fixé pour le cas où votre adaptation ne serait pas représentée dans la période qui serait indiquée. Et vous auriez la libre disposition de votre ouvrage 2 ans après la dernière représentation de la première série de représentations.

Je serai, Monsieur, à votre disposition pour toute conversation qu'il vous plaira au sujet de ce contrat et je vous prie d'agréer l'expression de

^{66.} Archives Catherine Gide.

^{67.} Archives Catherine Gide.

mes sentiments les plus distingués.

Charles Péquin.

Pendant que se poursuivent ces péripéties épistolaires, Gide s'est remis au travail. Il a repris sa traduction vers le 21 septembre 1917 ⁶⁸ et son Journal permet d'en suivre la progression grâce aux allusions que 1'on y peut lire le 25 octobre, les 6, 12, 18 ou 20 novembre ⁶⁹. « Travail continu » dont il est « extrêmement satisfait », note-t-il, car il lui semble « épouser avec ravissement le texte de Shakespeare ». Encore que, la fin approchant, il se dise « un peu excédé par ce travail de traduction ». Sa correspondance, notamment avec Jean Schlumberger, Jacques Copeau, Paul Valéry ou Jacques Rivière, confirme les notations du Journal. Pendant ce temps, Bakst reste en relation avec Stravinsky qui, de nouveau, donne un accord de principe dans une lettre du 31 octobre 1917 : « Je suis d'accord pour composer la musique pour votre représentation de Shakespeare, comme vous avez consenti à me donner la totale liberté que je demande pour écrire l'accompagnement, condition fondamentale de ma participation », encore qu'aucune trace du renoncement de Bakst à son esthétisme ne paraisse pas avoir été conservée. De plus, le compositeur développe dans cette lettre ses conditions financières pour un éventuel contrat qui seront plus tard une pierre d'achoppement, ou plus simplement un prétexte pour rompre 70.

Gide met un point final à sa traduction le 21 novembre : « La veille de mon départ, le 22, j'avais achevé ma traduction de Cléopâtre - dont j'ai fait lecture à Ida Rubinstein chez Bakst 71 ». La lecture est effectivement confirmée par un billet d'Ida Rubinstein. Elle a lieu le 24 novembre, le lendemain même de l'arrivée de Gide à Paris.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE Mercredi [21 novembre 1917 72].

Monsieur.

C'est avec le plus grand plaisir que je vous attendrai ici à mon atelier

^{68.} Voir Correspondance André Gide-Valery Larbaud, éd. Françoise Lioure, p. 176.

^{69.} Journal 1887-1925, p. 1042 et pp. 1045 à 1047.

^{70.} Voir la lettre de Stravinsky à Gide du 7 avril 1918.

^{71.} Journal 1887-1925, p. 1048.

^{72.} Archives Catherine Gide.

Samedi à 5 hrs. Bakst viendra aussi. Il n'aurait pas pu être là Vendredi à cause de la matinée russe. Nous aurons tous les deux tant de joie à entendre les belles choses que vous allez nous lire.

Croyez, Monsieur, à l'expression de mes meilleurs sentiments.

Ida Rubinstein.

Gide n'abandonne cependant pas aussitôt sa traduction, inquiet du devenir de son travail. Peut-être se soucie-t-il des disponibilités de Bakst, du moins à ce que peut laisser entendre un billet du décorateur.

LÉON BAKST à ANDRÉ GIDE

112. Boulevard Malesherbes

14 décembre 1917 73.

Cher Monsieur Gide.

On a l'intention de monter Sadko ⁷⁴ à l'Opéra avec mes décors et costumes mais quoique je travaille à cette immense mise en scène depuis une demi-année, elle (la mise en scène) ne passera pas avant le printemps pour sûr!

Votre bien dévoué.

Léon Bakst.

Sans doute Gide profite-t-il de l'étape de la dactylographie pour quelques retouches et ce n'est qu'en janvier 1918 qu'il propose à Ida Rubinstein une version définitive. La remise sera retardée de quelques semaines et coïncidera avec la signature du traité le liant à la commanditaire.

ANDRÉ GIDE à IDA RUBINSTEIN

Cuverville-en-Caux

19 ianvier 1918 75.

Madame,

J'achève de mettre au point la dactylographie d'Antoine et Cléopâtre et viens vous prier de me dire ce que je dois faire à présent de mon travail. La dernière fois que je vous ai vue, vous me parliez d'une lettre que

^{73.} Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

^{74.} Il avait déjà été question de ce projet dans la lettre de Bakst à Stravinsky du 3 août 1917. *Sadko* est un « ballet fantastique » créé à Moscou en 1898 sur une musique de Rimsky-Korsakov et repris à Paris en 1911 par les Ballets Russes, décors et costumes de Boris Anisfeld, chorégraphie de Fokine. Le projet d'une reprise à l'Opéra de Paris dans des décors de Bakst n'aboutira qu'en 1923.

^{75.} Archives Catherine Gide. Copie de la main de Madeleine Gide.

j'aurais à écrire à Stravinsky et où j'indiquerais à celui-ci les divers moments de la pièce où serait souhaitable l'intervention de la musique ; je devais attendre de vous une nouvelle indication avant d'écrire cette lettre, mais vous sembliez désireuse d'autre part de la voir partir dès avant la fin de décembre, afin de ne point risquer par la suite d'être retardée par Stravinsky. Je m'inquiète de ne plus rien entendre de vous.

Le grand désir que vous marquiez de pouvoir étudier votre rôle le plus tôt possible m'a fait presser de mon mieux mon travail, extrêmement désireux de vous être agréable. Je le tiens à présent à votre disposition.

Veuillez accepter mes hommages et croire, Madame, à mon bien cordial dévouement.

André Gide.

P. S. J'ai écrit en décembre à Monsieur Péquin que j'acceptais les conditions qu'il me transmettait de votre part et me tenais prêt à signer avec vous le traité.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce lundi 28 janvier [1918 ⁷⁶].

Monsieur.

Ayant été absente, je ne reçois votre lettre qu'à l'instant. Je suis extrêmement heureuse d'apprendre que votre beau travail est terminé et ne saurais vous dire avec quelle impatience j'attends le manuscrit pour me mettre à l'étude de mon rôle.

M. Péquin m'avait bien communiqué votre lettre de Décembre. Mais, lors de notre dernière entrevue chez Bakst, j'avais compris que vous ne partiez que pour quelques semaines et que vous comptiez revenir à Paris ensuite. C'est pour cela que nous ne vous avons plus écrit.

Désirez-vous que M. Péquin vous envoie le traité ou comptez-vous venir prochainement à Paris ?

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Ida Rubinstein.

ANDRÉ GIDE à IDA RUBINSTEIN

4 février 1918 ⁷⁷.

Madame.

Votre lettre me rejoint à Paris où je dois m'attarder encore quelques

^{76.} Archives Catherine Gide.

^{77.} Archives Catherine Gide. Brouillon de la main de Gide.

jours. Tout est prêt; un mot de vous veut-il bien m'indiquer où et quand vous retrouver; je pourrais à la fois vous remettre la dactylographie et signer le traité qu'aurait préparé M. Péquin ⁷⁸.

Veuillez croire à mon respectueux dévouement.

CHARLES PÉQUIN à ANDRÉ GIDE

61, boulevard Arago, XIIIe

7 février 1918 ⁷⁹.

Monsieur,

Madame Rubinstein me dit que vous êtes de retour à Paris. Je suis à votre disposition pour arrêter les termes définitifs de votre contrat soit Samedi matin ou après le déjeuner, soit encore Dimanche matin, et où cela vous conviendra le mieux.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Charles Péquin.

À cette étape du projet se pose toujours la question du compositeur. Ida Rubinstein charge Gide de prendre à nouveau langue avec Stravinsky et Gide ne manque pas de s'exécuter. Il recevra cependant une réponse négative.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce vendredi [1^{er} mars 1918 ⁸⁰].

Vous m'obligeriez même en écrivant à Stravinsky. Je voulais vous le demander et puis j'ai pensé que cela pourrait peut-être vous ennuyer.

Comme vous, j'aimerais, avant de renoncer à lui, savoir ce qu'il pense et s'il a changé son point de vue depuis nos conversations l'automne dernier.

Votre traduction est admirable. Il faut que tout le reste soit à la hauteur et digne de votre travail.

Croyez, Monsieur, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Ida Rubinstein.

^{78.} Le traité, conservé dans les Archives Catherine Gide, porte la date du 11 février 1918. Les termes en sont conformes à la proposition qu'avait faite l'homme d'affaires d'Ida Rubinstein.

^{79.} Archives Catherine Gide.

^{80.} Archives Catherine Gide.

ANDRÉ GIDE à IGOR STRAVINSKY

Cuverville par Criquetot L'Esneval Seine-Inférieure

8 mars 1918 81.

Mon cher Stravinsky,

J'ai plus d'une fois failli vous écrire, et d'abord pour vous dire, un peu mieux que je n'avais pu le faire par téléphone, la part que j'avais prise à votre deuil ⁸²... oh! que de tristesse encore, depuis, que d'horreurs!...

Pour vous dire aussi combien j'avais aimé la belle lettre de vous que reproduisait Le Temps, et l'émotion que nous avions eue à la lire.

Puis pour vous remercier de l'envoi des petits cahiers de musique, que j'ai lus avec un vif intérêt et joué avec une petite élève – mais pestant contre l'absence totale d'indications (un A.B.C. toutes les 8 mesures, par exemple, comme dans certaines éditions) qui permet [sic] de s'y retrouver lorsque par hasard on perd l'enfant, ou que l'enfant vous perd...

Puis pour vous envoyer quelques photos en souvenir de notre rencontre 83... Ah! mes neveux parlent de vous avec LYRISME 84!

Pour vous dire enfin que ma traduction de Cléopâtre était achevée et vous demander dans quelles dispositions d'esprit vous vous trouviez à son sujet, je veux dire, si l'on peut espérer vous voir écrire une partition qui l'illustre – ce que je souhaite, et souhaiterai toujours bien vivement, vous le savez. Madame Rubinstein que j'ai interrogée à ce sujet, me dit ne pas savoir elle-même à quoi s'en tenir et être sans nouvelles de vous depuis longtemps. J'ai pu me convaincre qu'elle souhaitait, elle aussi, votre collaboration, et je lui ai dit alors mon intention de vous récrire à ce sujet, et de vous demander quelles sont vos dernières intentions – car je ne puis encore prendre mon parti de renoncer à vous. Et j'ai pensé que peut-être vous pourriez m'écrire plus facilement qu'à elle, si vous aviez des réserves à faire ou si des obligations vous arrêtaient.

Si vous le souhaitiez, je vous enverrais un double de ma traduction – qui décidément me paraît bonne – où j'ai eu soin d'indiquer les instants où interviendrait la musique. Il y en a en particulier au moment de la

^{81.} Fondation Paul Sacher.

^{82.} Allusion à la mort de Goury Stravinsky, frère cadet d'Igor, décédé en Roumanie fin 1917 des suites d'une scarlatine contractée alors qu'il servait comme auxiliaire de la Croix-Rouge.

^{83.} La rencontre des Diablerets en août 1917.

^{84.} Le mot est souligné de deux traits.

bataille d'Actium (qui se passe dans la coulisse mais sans que le rideau soit baissé) puis un peu plus tard, au moment de la seconde bataille, une exigence de symphonie nautique, puis de symphonie militaire, que je ne me consolerai jamais de ne pas voir écrites par vous. J'attends donc de vous un mot qui me renseigne. Ah! puisse-t-il me rassurer!

Au revoir. Veuillez présenter mes hommages à Madame Stravinsky, me rappeler au bon souvenir de vos enfants et croire à mon affection véritable.

André Gide.

Il me revient de divers côtés que la représentation de Gémier est honteuse.

IGOR STRAVINSKY à ANDRÉ GIDE

Morges

7 avril 1918 85.

Mon cher Gide.

Je vous remercie beaucoup pour votre bonne lettre. Un jour je vous [en] écrirai une aussi bonne et aussi substantielle. Pour le moment je me bornerai à dire que c'est avec le plus grand regret que j'ai dû abandonner le projet de travailler AVEC VOUS ⁸⁶ pour Antoine et Cléopâtre, car Mme Rubinstein par l'intermédiaire de son homme d'affaires (Monsieur Ch. Péquin) m'a fait dire après un assez long échange de lettres et télégrammes avec ce dernier et après des grandes concessions pécunières [sic] de ma part qu'elle maintenait ses dernières conditions qui étaient loin de correspondre aux miennes. C'est pourquoi j'étais très étonné d'apprendre qu'elle attend de mes nouvelles à ce sujet. À moins que son homme d'affaires ne la tenait pas au courant et agissait de son propre gré ⁸⁷. D'ailleurs je ne pourrais accepter ce travail même si Mme Rubinstein se déclarerait d'accord avec moi car, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, je me suis mis à un autre travail qui m'a complètement absorbé et qui m'est très à cœur ⁸⁸.

Je suis avec une angoisse toujours croissante tout ce qui se passe chez vous à Paris et sur le front français où se joue le sort de mon mal-

^{85.} Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

^{86.} Avec vous est souligné de deux traits.

^{87.} Le fonds Stravinsky de la Fondation Paul Sacher garde trace de l'échange de correspondance entre Igor Stravinsky et Charles Péquin, mais avec des lacunes.

^{88.} Stravinsky fait allusion à *L'Histoire de Soldat* qui sera créée à l'automne 1918 à Lausanne avec le concours des Pitoëff.

heureux pays.

Je vous serre cordialement la main et envoie mes bons souvenirs à vos neuveux [sic].

Votre bien sincèrement

Igor Stravinsky.

Entre-temps, un autre événement, auquel il est déjà fait allusion dans le post-scriptum de la lettre de Gide, a sinon inquiété, du moins rendu perplexes Gide et Ida: une représentation d'*Antoine et Cléopâtre* par Firmin Gémier, dans une traduction de Lucien Népoty ⁸⁹. Mais le spectacle a vite été jugé médiocre par Gide qui, le 17 mars, écrit à Jean Schlumberger: « Été voir hier *Antoine et Cléopâtre* de Gémier. C'est une honte. Copeau [qui est alors à New York] en aurait fait une maladie. Pour moi, j'en ai failli vomir ⁹⁰. » Mais déjà Ida Rubinstein l'avait à sa manière rassuré et il lui avait sans doute répondu dans le même sens.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce lundi 11 mars [1918 91].

Cher Monsieur,

La lettre ⁹² que vous avez eu l'amabilité de me faire parvenir m'ont [sic] fait très plaisir.

Je suis allé voir Antoine et Cléopâtre l'autre soir et je n'ai rien retrouvé de la pièce de Shakespeare. Je suis heureuse que nous donnions votre traduction digne de l'original et de votre beau pays.

^{89.} Le spectacle se donnait depuis le 27 février sous l'égide de la Société Shakespeare au théâtre Antoine dans une mise en scène de Gémier qui tenait également le rôle d'Antoine.

^{90.} Correspondance, op. cit., p. 670. Voir aussi le récit de Jacques-Émile Blanche à Gide, Nouvelles lettres à André Gide (1891-1925), éd. Georges-Paul Collet, Droz, 1982, p. 130; lequel Blanche, dans un article du Mercure de France sur cette représentation, fait allusion à « la parfaite traduction » d'André Gide et en cite un court extrait (II, 2). Gide avait lu à Blanche des extraits de sa traduction le 16 mars 1918.

^{91.} Archives Catherine Gide.

^{92.} Dans le dossier « *Antoine et Cléopâtre* » (Archives Catherine Gide) sont conservées deux lettres à Gide, l'une de Louis Fabulet, l'autre de Georges Barbier, qui préviennent Gide de la médiocrité du spectacle de Gémier et de la traduction utilisée. Nous les reproduisons en appendice. Gide a pu en avoir donné connaissance à Ida Rubinstein.

J'ai vu Monsieur de Max aujourd'hui et lui ai confié votre traduction. J'aimerais si cela est possible en avoir deux autres, une pour Bakst et l'autre pour moi.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments très sympathiques. Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce Dimanche [24 ou 31 mars 1918 93].

Monsieur.

Je vous remercie de m'avoir fait porter le second exemplaire d'Antoine.

Je comprends et partage entièrement votre appréciation sur la représentation à laquelle vous avez assisté. Vous surtout y avez dû souffrir encore plus que moi.

Si vous êtes à Paris pour quelque temps, je serai aussi très heureuse de vous voir pour parler de cette chose. On peut toujours me faire téléphoner rue Vaneau de 3 à 5 hrs.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments de grande sympathie.

Ida Rubinstein.

Une autre péripétie intervient fin mai, mais qui ne connaîtra aucun aboutissement. Ida Rubinstein, sollicitée par l'administrateur de la Comédie-Française, doit donner un acte d'*Antoine et Cléopâtre* dans la traduction de Gide lors d'un gala de bienfaisance au profit de l'Association des artistes dramatiques. Cette matinée, remise dans un premier temps au mois de septembre, n'aura finalement pas lieu.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

[C. p.: 27 mai 1918 94].

Le Directeur du Théâtre-Français me demande de jouer un acte de

^{93.} Archives Catherine Gide. Gide a ajouté de sa main : « 8 avril 1918 ». Il est possible que la lettre ne l'ait rejoint qu'à Carantec où il séjourne avec Marc Allégret chez Cyprien Godebski, ou qu'il ne l'ait trouvée qu'à son retour.

^{94.} Télégramme adressé 14, rue Claude Lorrain, domicile des Van Rysselberghe, et réexpédié à Criquetot L'Esneval, Archives Catherine Gide. Le télégramme n'étonne pas Gide qui avait eu « la surprise, l'ahurissement » d'en lire l'annonce dans *Le Temps* du 27 mai : André Gide–Marc Allégret, *Correspondance*, éd. Jean Claude et Pierre Masson, p. 170.

Cléopâtre à une matinée qu'il organise au Français le mois prochain au profit des artistes dramatiques nécessiteux. Je le ferai très volontiers et espère bien, le but étant si beau, que vous voudriez m'autoriser à jouer votre belle traduction. Je vous serais très reconnaissante de bien vouloir télégraphier votre réponse. Mon meilleur souvenir.

I. R.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce lundi [3 juin 1918 95].

Étant donné les circonstances, la Comédie-Française remet au mois de septembre la matinée du 19 juin.

Je suis heureuse de vous dire avec quelle joie je travaille Cléopâtre. Croyez, cher Monsieur, à toute ma sympathie.

Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

[C. p.: 5 juin 1918 ⁹⁶].

Matinée remise au mois de septembre. Travaille avec ardeur. Vous ai adressé lettre Revue Française. Meilleurs souvenirs.

Ida Rubinstein.

Est-ce cette péripétie qui incite Gide à ajouter Antoine et Cléopâtre à la liste de ses projets de publication pour la fin de l'année : « Peut-être aussi ma traduction d'Antoine et Cléopâtre 97 » ? Il ne le fera cependant pas, attendant les représentations sans doute sur les instances d'Ida Rubinstein, exactement comme il le fera plus tard pour Perséphone. Sans doute est-ce aussi à la demande de sa commanditaire qu'il revient à la charge auprès de Paul Dukas, après la défection de Stravinsky. Nous ne connaissons pas sa demande, mais la réponse négative de Paul Dukas qui ne convaincra pas Ida Rubinstein.

^{95.} Bibliothèque nationale de France, Département des Arts du spectacle.

^{96.} Télégramme adressé à Cuverville. Archives Catherine Gide.

^{97.} Journal 1887-1925, p. 1069.

PAUL DUKAS à ANDRÉ GIDE

Hossegor, 23 juillet 1918 98.

Cher Monsieur.

J'ai quitté Paris au moment même où votre lettre y parvenait. Elle a dû y rester jusqu'au moment où j'envoyais chez moi ma nouvelle adresse, puis venir me rejoindre ici. De là le retard dont je m'excuse.

Tout d'abord laissez-moi vous dire combien je suis flatté du prix que vous voulez bien attacher à mon éventuelle collaboration. Tant de musiciens de valeur pourraient y suppléer que loin de vous défendre de votre insistance, c'est à moi, bien plutôt, de vous en remercier, tant je me sens honoré et touché.

Madame Chausson m'a, en effet, reparlé de la partie musicale d'Antoine et Cléopâtre lors d'une visite que je lui ai rendue il y a un mois à peu près. Je n'avais nul besoin, croyez-le, d'être persuadé de la séduction d'une telle entreprise autrement que par la splendeur du poème, et la beauté certaine de votre traduction. Et sur ce point la voix même de l'amitié n'avait point à me convaincre. Aussi n'ai-je pu répondre à Madame Chausson que dans le sens où je vous avais déjà répondu à vousmême, c'est-à-dire au point de vue de l'interruption qu'entrenerait [sic] pour moi dans la musique de La Tempête et, par suite, dans tout un courant de sentiments et d'idées, l'adoption de ce nouveau projet.

Si vous vous contentiez d'une musique de décor et d'apparat qui ponctue les intervalles du drame et y jette quelque éclat extérieur, peutêtre pourrais-je quand même tenter de vous suivre, avec Shakespeare, d'Alexandrie à Rome.

Mais l'étendue de la partition que vous entrevoyez m'interdit de la mener de front avec celle de La Tempête. J'ai le travail lent et l'extrême rigueur dont je me suis fait une règle que je crois salutaire, par horreur de tant de musique inutile, imposerait à votre patience une épreuve que la plus simple honnêteté m'ordonne de vous éviter.

D'ailleurs, s'il faut vous dire mon sentiment personnel, la musique ne saurait se placer de fond dans la représentation d'une œuvre où le drame emporte tout, comme Antoine et Cléopâtre. Sans vouloir vous faire part de théories déplacées sur l'appropriation de la symphonie au théâtre, je puis les résumer en ce cas particulier, par l'impression que j'ai remportée, à ce point de vue, de la réalisation, si grossière à mon sens

^{98.} Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Lettre précédemment publiée par Patrick Pollard, *Adam*, n°s 468-480, 1986, pp. 69-70.

comme au vôtre, que nous avons vue chez Gémier. Il y avait déjà là beaucoup trop de musique ⁹⁹! J'entends de cette musique où le musicien apparaît, le musicien qui, quoi qu'il fasse, ne met jamais en musique que lui-même et dont l'intervention prolongée, quand il n'est à peu près seul en cause impatiente autant qu'une conférence dans un entracte...

Je suis presque assuré qu'une conversation sur ce point nous mettrait d'accord. Peut-être vous acheminerait-elle vers une communauté d'idées qui me permettrait de vous manifester le vrai désir que j'ai de vous être agréable et de vous témoigner mon admiration.

Bien sympathiquement votre

Paul Dukas.

Adresse: Soorts, Hossegor Landes

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce 17 août [1918 100].

Monsieur,

Je n'étais pas venue à Paris tous ces jours et comme j'étais assez souffrante, n'avais pas fait suivre mon courrier. Je ne reçois donc qu'aujourd'hui votre lettre et vous prie de m'excuser de ce retard bien involontaire que j'ai mis à vous répondre.

Je n'ai pas la même impression que vous de la lettre de Dukas et elle ne me « désole » pas tout à fait. Ne vous semble-t-il pas que sa dernière phrase exprime le désir de collaborer avec vous et de parler avec vous à ce sujet. Je me trompe peut-être mais ne perds pas espoir.

Si vous le voulez bien, nous en causerons à votre retour.

Je travaille un dernier texte de Cléopâtre qui, je crois, est le plus beau. Je n'ai jamais aimé un rôle comme j'aime celui-ci. Puisse ceci m'aider à réussir!

Je vous envoie, Monsieur, mes meilleures pensées.

Ida Rubinstein.

Gide revient encore une fois à la charge auprès du compositeur, mais un peu plus tard. Nous connaissons son intervention en date du 15 novembre 1918 par un extrait de catalogue ¹⁰¹. On y apprend qu'il envoie à

^{99.} La musique était du compositeur et chef d'orchestre Henri Rabaud (1873-1949).

^{100.} Archives Catherine Gide.

^{101.} Catalogue de la vente de la collection Pierre Pruvost : voir BAAG n° 133,

Dukas une dactylographie de sa traduction où il a indiqué les endroits possibles à mettre en musique : « Comme le plus souvent il ne s'agit que de quelques mesures de "flourish" [...] le travail n'est pas aussi considérable que vous aviez pu le craindre d'abord. Ah! puissiez-vous vous laisser convaincre! » On ne connaît pas la réponse de Paul Dukas mais on ne peut que la supposer semblable aux précédentes. Cependant, Gide ne se satisfait pas tout à fait de ce refus, puisqu'il semble lui avoir proposé un entretien avec Ida Rubinstein qui, s'il a eu lieu, n'a pas donné davantage de résultat.

ANDRÉ GIDE à IDA RUBINSTEIN

20 janvier 1919 102.

Chère Madame,

Paul Dukas sera-t-il venu causer avec vous comme il en avait l'intention? Je l'avais vivement encouragé à vous exprimer les raisons qui le retenaient de collaborer à notre Antoine. L'aura-t-il fait?

Ces raisons, lorsqu'il me les exposait, me paraissaient assez probantes et c'est pourquoi je jugeais bon que vous les connaissiez. La pièce, disait-il, est déjà très longue; la musique que j'y apporterais ne pourrait me satisfaire qu'à condition de comporter un certain développement que la durée du spectacle ne permet pas et qui risque d'alourdir la pièce. Le peu de musique qu'elle comporte, 20 autres musiciens que moi peuvent aussi bien et mieux que moi, la faire, car elle ne doit pas venir au premier plan. Et d'ailleurs la vraie raison de mon refus, c'est que je ne la sens pas.

Comme pourtant je le persuadais du grand prix que vous attachiez à son concours – flatté par cette préférence, il demandait à réfléchir encore... mais il y a deux ans de cela.

Je retourne à Paris vers le début de février, très désireux de connaître votre décision, heureux si un mot de vous me disait quand je peux vous revoir.

Avez-vous vu que le théâtre des Champs-Élysées était à louer 103?

janvier 2002, p. 114.

^{102.} Brouillon manuscrit. La date est inscrite au crayon par Gide lui-même. Archives Catherine Gide.

^{103.} La question de la salle fera l'objet également de bien des tractations. Les pourparlers avec Lucien Guitry pour louer le théâtre de la Renaissance échoueront. Les discussions avec Jacques Rouché pour obtenir l'Opéra ne seront pas

Veuillez croire à mon respectueux et fervent dévouement.

Mais Paul Dukas ne se laissera pas fléchir. Une autre collaboration se dessine alors pour la musique : Ida Rubinstein se tourne vers Florent Schmitt, un compositeur que Gide connaît au moins depuis 1909, date de leur collaboration manquée autour de *Proserpine*. Ida Rubinstein avait déjà songé à lui pour la musique du *Martyre de saint Sébastien* et elle fait de nouveau appel à lui pour qu'il lui compose une musique de scène. On ne connaît pas sa demande mais une lettre où elle le remercie de lui avoir « laissé espérer sa collaboration 104 ». C'est à n'en pas douter à cette nouvelle collaboration que fait allusion la lettre qui suit car elle travaille alors à une reprise de *La Tragédie de Salomé* dont Florent Schmitt avait composé la musique en 1907 105.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce 26 février [1919 106].

Cher Monsieur,

Je pense faire tout ce qui sera en mon possible pour monter Antoine et Cléopâtre au mois de Juin.

Pourriez-vous seconder mon projet en venant le plus vite possible à Paris, ne fût-ce que quelques heures, afin de parler des questions urgentes, particulièrement celle de la musique pour laquelle j'ai une idée à vous soumettre, idée qui, je crois, permettrait la réalisation de notre rêve dans trois mois.

simples. Mais l'administrateur finira par trouver une date, après la saison des Ballets Russes, ce dont le remerciera Ida Rubinstein : « Rien ne me tient plus à cœur que *Cléopâtre* et la peine que vous avez prise pour en permettre l'exécution à un date possible me touche infiniment », lettre non datée, sans doute du début de l'année 1920, Bibliothèque de l'Opéra. François-Paul Alibert suggérera même à Gide le théâtre antique d'Orange : voir la lettre de Gide à son ami du 20 mai 1919, leur *Correspondance*, éd. Claude Martin, p. 182. La rumeur en circulera un moment puisque le 12 mai 1919 Rouart écrit à Gide, *Correspondance*, t. II, éd. David Walker, p. 492 : « On me dit qu'Ida donnera ta traduction d'*Antoine et Cléopâtre* au cœur de l'été, contre le mur d'Orange ». Le projet cependant n'aboutira pas.

- 104. Lettre non datée, Bibliothèque nationale de France, Département de la Musique.
- 105. La première représentation aura lieu le 1^{er} avril 1919 à l'Opéra.
- 106. Bibliothèque nationale de France, Département des Arts du spectacle.

Aussitôt votre passage décidé, vous serait-il possible de me prévenir télégraphiquement.

Veuillez croire, cher Monsieur, à l'expression de mes sentiments de très fidèle sympathie.

Ida Rubinstein.

L'espoir d'une représentation en juin ne sera pas de longue durée, même si Gide peut encore écrire à Schlumberger le 9 avril : « *Antoine* va probablement "passer" dès juin ; mais il reste encore beaucoup à faire pour mettre en train toute la machine avant mon départ ¹⁰⁷. » De plus, il semble quelque peu impatient de publier sa traduction et reçoit des sollicitations en ce sens. C'est ce que confirment quatre lettres qu'il adresse à Marcel Duminy, dont l'une qui pourrait être du 29 mars 1919, où il dit s'être ressaisi de son manuscrit et propose un acte de sa traduction. Il y précise que c'est à Bakst qu'il convient de s'adresser pour les illustrations, Bakst qui par la suite se désistera ¹⁰⁸.

Ce n'est que dans le courant du dernier trimestre de cette année 1919 que les conditions d'une représentation vont enfin se mettre en place, d'abord avec une certaine hésitation, puis une évidente accélération. Vers la fin d'un long périple de quatre mois en Italie ¹⁰⁹, Ida Rubinstein répond à une lettre de Florent Schmitt non retrouvée mais qui doit laisser entendre que le compositeur travaille à la musique.

IDA RUBINSTEIN à FLORENT SCHMITT

En Sardaigne Sous ma tente

Le 27 septembre [1919 ¹¹⁰].

^{107.} Leur Correspondance, p. 709.

^{108.} Ces quatre lettres ne sont connues que par la description qui en est faite dans un catalogue de la Librairie Jean-Emmanuel Raux de septembre 1998 : voir *BAAG* n° 121, janvier 1999, pp. 137-8. Marcel Duminy avait fondé avec Edmond Mounié une revue, *Les Feuillets d'art*, qui ne connaîtra que six numéros. Deux scènes d'*Antoine et Cléopâtre* (acte IV, scènes 1 et 2) seront publiées dans le n° 6, 15 juillet 1920, mais sans illustration.

^{109.} Voir Jacques Depaulis, op. cit., pp. 227-32.

^{110.} Bibliothèque nationale de France, Département de la Musique. D'autres lettres d'Ida Rubinstein au compositeur sont conservées qui, chacune, marque son impatience mais aussi sa satisfaction pour la musique que compose Florent Schmitt. Ainsi, à propos du prélude, dans une lettre non datée, elle écrit : « Vous ne savez pas quelle force, quel enthousiasme et quelle foi il me donne pour notre

Cher Monsieur.

Votre lettre ne me parvient qu'à l'instant car je suis moi-même loin du monde sur le sommet d'une montagne de Sardaigne où je travaille moi aussi à Cléopâtre.

Les lettres mettent bien du temps à me parvenir et je suis tourmentée de penser que vous attendrez si longtemps ma réponse. J'aimerais pouvoir vous dire combien mon cœur vous est reconnaissant de travailler à cette chose qui m'est si chère et toute la foi que j'ai que vous en ferez une chose grande et belle.

J'ai dû reculer la première de Cléopâtre de quatre semaines, il suffirait que votre musique soit prête pour le 15 novembre mais ceci au plus tard car il faut avoir le temps de répéter.

Il me semble qu'un prélude pour le $V^{\text{ème}}$ acte est indispensable, cela bien que le décor soit le même qu'au $IV^{\text{ème}}$. Il y a la nuit qui sépare les deux actes et le publique [sic] doit sentir cela. Je ne ferai pas d'entracte proprement dit, mais il faut de la musique, dont il n'y aura jamais trop.

Comme je suis impatiente d'entendre cette beauté. Je serai à Paris le 20 octobre et espère y trouver un mot de vous.

À bientôt donc, cher Monsieur, et merci encore de tout cœur.

Ida Rubinstein.

Excusez le crayon mais j'ai brisé ma bouteille d'encre et je réserve le peu qui me reste pour écrire les adresses.

Une lettre à Gide non datée mais qui pourrait être de novembre 1919 et un télégramme marquent la même volonté d'Ida Rubinstein d'aboutir enfin à la réalisation de son rêve.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

Ce dimanche soir 111.

Cher Monsieur,

Je ne puis décidément résister au désir de jouer Cléopâtre ce printemps et Madame Sarah Bernhardt ¹¹² me conseille tellement de ne plus remettre.

Cléopâtre ». Une autre lettre nous apprend l'engagement du chef d'orchestre Camille Chevillard (1859-1923).

111. Archives Catherine Gide.

112. Dès son arrivée à Paris, Ida Rubinstein, par l'intermédiaire de Robert de Montesquiou, a fait connaissance de la grande actrice qui lui donnera des leçons de diction pour tenter de gommer son accent russe.

Jean Claude: Gide et les artistes

193



Antoine, par Jacques Drésa

Je dois voir Guitry 113 chez elle Mardi.

Tout dépend maintenant du Théâtre, question que j'essaierai de résoudre dès demain. Si j'ai la possibilité de monter notre spectacle pour le mois de Juin, il faudra nous adresser à Sert ¹¹⁴ pour les décors, Bakst ne pouvant plus commencer à travailler pour nous avant le 15 mai, à cause de la Revue qu'il est en train de faire ¹¹⁵. Je l'avoue que c'est un peu à cause de lui que je voulais tout remettre. Depuis hier j'ai beaucoup réfléchi à Sert, il nous fera dans tous les cas une chose d'art.

Je saurai donc demain définitivement si je puis avoir le théâtre et vous écrirai aussitôt, car je sais que vous êtes pressé de parler au décorateur ¹¹⁶ pour votre publication.

Croyez, cher Monsieur, à l'expression de toute ma sympathie.

Ida Rubinstein.

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

[C. p.: 15 novembre 1919 117].

Ai grandes complications à cause grande maladie peintre ¹¹⁸ auquel j'avais confié le décor stop spectacle définitivement fixé avril donc pas de temps à perdre stop suis désolée vous déranger mais crois urgent vous

^{113.} Lucien Guitry (1860-1925), outre ses nombreuses créations comme acteur, dirige alors le théâtre de la Renaissance.

^{114.} José Maria Sert y Badia (1876-1945), peintre et décorateur d'origine catalane, établi à Paris depuis 1900. Défini comme « artiste monumentaliste », il est l'auteur de grandioses compositions baroques et a décoré de nombreuses riches demeures. En 1912, il avait illustré la *Bethsabé* de Gide.

^{115.} À vrai dire, plutôt qu'à une revue, Bakst travaille pour la onzième saison des Ballets Russes qui se déroulera du 24 novembre 1919 au 4 juin 1920 et au cours de laquelle six ballets dont il assure les décors et les costumes seront repris. Il abandonne ainsi un travail déjà avancé, ainsi qu'en témoigne une note de sa main conservée à la Bibliothèque de l'Opéra où il prévoyait une dizaine de décors pour *Antoine et Cléopâtre*.

^{116.} Le décorateur ne sera pas Sert mais Jacques Drésa. Jacques Drésa, pseudonyme d'André Saglio (1869-1929), est connu comme peintre, comme décorateur et comme dessinateur de tapisseries et de tissus. C'est lui qui, en sa qualité de décorateur du spectacle, illustrera de hors-texte, d'en-têtes et de culs-de-lampes, l'édition d'*Antoine et Cléopâtre* donnée par Lucien Vogel.

^{117.} Télégramme adressé à Cuverville. Archives Catherine Gide.

^{118.} S'agit-il encore de Sert, ou déjà de Drésa, à moins qu'Ida Rubinstein ne fasse allusion à Georges Mouveau, le peintre qui exécute les décors ?

voir stop vous demande faire sacrifice pour belle chose espère ne m'en voudrez pas.

Ida Rubinstein.

La réaction de Gide n'est apparemment pas immédiate. Toutefois, le 21 novembre, il note dans son Journal: « Rappelé à Paris par Ida Rubinstein 119 ». Il s'y rend entre le 24 et le 27. Les discussions avec Ida Rubinstein ont lieu, mais sans doute assez âpres, à en juger par ce qu'il écrit à Aline Mayrisch le 12 décembre : « Antoine et Cléopâtre doit passer à l'Opéra vers la mi-avril, et j'ai dû beaucoup palabrer avec Ida 120. » Cependant, la date changera encore et c'est le mois de juin qui apparaît rapidement dans les lettres de Gide. Le 16 janvier, il écrit de Paris toujours à Aline Mayrisch: « Ida Rubinstein, de qui je trouve ici une dépêche pressante, m'annonce que, décidément, Antoine et Cléopâtre passe en juin ¹²¹. » Le 30 janvier, il écrit à Dorothy Bussy, exagérant le rôle qui lui sera assigné: « Ma traduction d'Antoine et Cléopâtre doit être jouée à l'Opéra en juin ; j'ai à m'occuper des costumes et des décors en attendant de surveiller les répétitions ¹²² ». Le 30 janvier, toujours à Dorothy Bussy, il confirme : « Il faut que je vous quitte à présent. Drésa m'attend, qui doit faire les costumes d'Antoine 123. » On devine comme une fébrilité qui va se maintenir dans l'attente des répétitions, à en juger par les allusions qu'il fait à celles-ci dans sa correspondance courant février on mars.

Pendant ce temps, Florent Schmitt a travaillé à la musique, sans doute sur plusieurs mois ¹²⁴. Des auditions ont lieu, dont une à laquelle assiste Gide le 13 février 1920 et à la suite de laquelle il écrit à Florent Schmitt sa satisfaction.

^{119.} Journal 1887-1925, p. 1106.

^{120.} André Gide-Aline Mayrisch, *Correspondance*, éd. Pierre Masson et Cornel Meder, p. 174.

^{121.} Ibid., p. 177.

^{122.} Correspondance André Gide-Dorothy Bussy, éd. Jean Lambert, t. I, p. 167. Ida Rubinstein s'assurera d'ailleurs le concours d'un metteur en scène en la personne d'Henri Desfontaines (1876-1931) qui avait travaillé comme acteur auprès de Sarah Bernhardt et dont la carrière, par la suite, s'orientera vers le cinéma.

^{123.} Ibid., p. 170.

^{124.} Voir dans Jacques Depaulis, *op. cit.*, pp. 234-6, la manière dont Ida Rubinstein suit le travail du compositeur.



Cléopâtre au VI^{ème} acte, par Jacques Drésa

Jean Claude: Gide et les artistes 197

ANDRÉ GIDE à FLORENT SCHMITT

122, avenue d'Orléans

15 février [1920 ¹²⁵].

Mon cher Schmitt,

Le souci me tourmente de ne pas vous avoir dit assez, avant-hier, le plaisir que j'ai eu à entendre votre Antoine. L'horreur du compliment retenait ma louange, mais il faut que je vous l'exprime. Force naturelle, ampleur, exactitude des contours et cette sorte d'éloquence musicale, qui vous est si particulière, qui semble comprimer l'émotion au lieu de l'exagérer, — tout ce que j'espérais, que j'attendais de vous, je l'ai trouvé dans ces pages; et me souvenant de la belle richesse de votre orchestre, je ne doute pas de leurs ressources nouvelles. Il me tarde de connaître les parties qui manquent encore et qui doivent compléter cette suite, déjà si importante. Bon travail! Et croyez à ma très attentive sympathie.

André Gide.

Pour ce qui est des répétitions, impatiemment attendues par Gide, elles ne commencent que début mai et, avec elles, ce qu'elles révèlent de paradoxal dans son attitude. Le meilleur témoignage en est une page entière de son *Journal* ¹²⁶. Lui qui pendant plusieurs années s'est consacré à ce projet, lui qui a contribué à réunir des collaborations venues d'horizons différents, se désintéresse rapidement de la réalisation. Il s'en prend dès la première répétition au « monotone débit des acteurs », utilisant une comparaison très expressive : « C'est comme le rouleau qu'on promène sur les mottes de terre après le labour. » À la Petite Dame, il le dit plus brutalement : « Je ne reconnais plus rien de ce que j'ai écrit », mais dans le même temps, il ajoute « cela m'amuse prodigieusement ¹²⁷ ». Pourtant, il note dans son *Journal* : « Ils peuvent faire de ma pièce ce qu'ils veulent ; sa représentation m'ennuie et je me désintéresse de cette "réalisation". » S'il y donne tout son temps, s'il assiste à toutes les répétitions ¹²⁸, il est cependant difficile, aux renseignements dont on

^{125.} Bibliothèque Nationale, département de la Musique. Cette lettre a été publiée à plusieurs reprises : Yves Hucher, *Florent Schmitt*, éd. du Bon plaisir, 1953, p. 167 ; Jean Claude, « Quand Gide consent à trahir Shakespeare », *BAAG* n° 55, juillet 1982, p. 325 ; Jacques Depaulis, *op. cit.*, p. 237.

^{126.} Journal 1887-1925, p. 1108.

^{127.} Les Cahiers de la Petite Dame, t. I, p. 44.

^{128.} À Jacques Doucet, il écrit le 4 juin qu'il est « accaparé » par les répétitions : *Bulletin du Bibliophile* n° 1, 1971, p. 8.

dispose, de mesurer la part qu'il prend à la préparation du spectacle. Certes, il trouve « charmants » les acteurs mais quels conseils leur donnet-il ¹²⁹? Certes, il aplanit les conséquences de la mésentente entre Ida Rubinstein et Drésa au sujet des costumes que l'héroïne doit porter 130, faisant « entre eux de diplomatiques efforts, tout en se foutant du résultat ». Paradoxe encore : d'Ida Rubinstein, il ne dit rien dans son Journal, mais au Gaulois le 12 juin, pendant les représentations, il confie son admiration: « J'eus cette joie, infiniment rare, d'entendre la moindre phrase de mon texte exaltée, magnifiée par elle ¹³¹. » L'explication de ces contradictions, Gide nous la fournit lui-même, toujours dans la même page du Journal: « Je me persuade une fois de plus de l'impossibilité de faire d'une pièce de théâtre une œuvre d'art. » Cette attitude a toujours été la sienne : le divorce entre un texte auquel il apporte avec enthousiasme tous ses soins et les conditions matérielles, de quelque nature qu'elles soient, propres à toute représentation et auxquelles il est incapable de s'adapter. Il est vrai aussi qu'en cette circonstance, il s'est laissé entraîner dans un spectacle fastueux faisant appel à de multiples participants et à une interprète, exigeante certes, mais imprévisible et narcissique. Sans aller jusqu'à adopter le sévère verdict de Roger Martin du Gard, « lamentable exhibition de music-hall 132 », on imagine mal Gide séduit par le luxe et les mondanités inséparables d'une telle soirée.

Le bilan que Gide tire de cette expérience est lui aussi mitigé. Certes, les cinq représentations d'*Antoine et Cléopâtre* connaissent une excellente fréquentation ¹³³. À Alibert, il écrit : « Les répétitions et tous les etc. d'alentour m'ont beaucoup distrait et passablement fatigué » mais il ajoute un ambigu : « Instruit aussi ¹³⁴ ». À Dorothy Bussy, il confie fin

^{129.} Outre de Max dans le rôle d'Antoine, la distribution comportait de jeunes acteurs qui deviendront des comédiens prestigieux : Max Dearly, Jean Yonnel, Armand Bour, Jean Tissier ou Pierre Bertin.

^{130.} Il est vrai que, si les costumes de Cléopâtre sont dessinés par Drésa, ils sont réalisés par le grand couturier Jean-Philippe Worth qui habille Ida Rubinstein à la ville et à la scène.

^{131.} Gide dédiera à Ida Rubinstein l'édition de sa traduction.

^{132.} Martin du Gard, *Journal*, éd. Claude Sicard, t. II, p. 140. Voir aussi la lettre de Martin du Gard à Gide, *Correspondance*, éd. Jean Delay, t. I, pp. 150-1.

^{133.} On le sait par le récapitulatif des droits d'auteur dressé par Alfred Bloch, agent de la Société des auteurs conservé dans le dossier « *Antoine et Cléopâtre* », Archives Catherine Gide.

^{134.} Correspondance, p. 198.

juin : « Vous ne pouvez imaginer dans quel état de dislocation et de précipitation je vis depuis la mort de Cléopâtre ¹³⁵. » Les articles de presse sur le spectacle, plutôt contrastés, peuvent pourtant lui apporter quelque consolation, du moins la moitié d'entre eux qui parlent de sa traduction dans des termes élogieux ¹³⁶. Quant à Ida Rubinstein, elle lui dira à sa manière sa reconnaissance, faisant allusion à l'article de Gide dans *Le Gaulois*

IDA RUBINSTEIN à ANDRÉ GIDE

7. Place des États-Unis

le 2 juillet [1920 137].

Cher Monsieur,

Merci de tout cœur pour l'admirable Antoine et Cléopâtre et pour les paroles charmantes qui me touchent et m'émeuvent. De jouer Cléopâtre a été une des plus grandes joies de ma vie et je vous la dois.

Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à toute ma sympathie.

Ida Rubinstein.

Un autre problème a pu apporter quelque irritation à Gide: le règlement des droits d'auteur, un aspect à ne pas négliger dans une activité d'ordre intellectuel certes mais à laquelle un auteur ne peut se dérober. Un échange de lettres avec un correspondant non identifié ¹³⁸ conservé dans le dossier « *Antoine et Cléopâtre* », Archives Catherine Gide, en laisse deviner les conditions ainsi que les démarches auxquelles Gide a dû se plier pour défendre ses intérêts dans les mois qui ont suivi les représentations ¹³⁹ et l'agacement qu'il a dû en ressentir.

^{135.} Correspondance, t. I, p. 193.

^{136.} Sur l'accueil réservé à la représentation, voir Jean Claude, *André Gide et le théâtre*, t. I, pp. 97-8, et Jacques Depaulis, *op. cit.*, pp. 238-41, ainsi qu'en appendice la lettre de Gide à un critique.

^{137.} Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Il semblerait qu'Ida Rubinstein fasse allusion aux propos de Gide à son égard dans l'article du *Gaulois*.

^{138.} Signature illisible, peut-être un Monsieur Garduin. Ce qui intrigue, c'est que ses lettres portent comme adresse 45, rue d'Ulm, c'est-à-dire l'École normale supérieure. Serait-ce un jeune normalien qui assure la comptabilité d'Ida Rubinstein?

^{139.} Nous ne connaissons les interventions de Gide que par les copies ou les brouillons de ses lettres. Les avoir conservés est bien la preuve de l'importance qu'il accordait à cette donnée bien concrète. Il le rappellera encore en 1929 : à

X... à ANDRÉ GIDE

1^{er} juillet [1920].

Cher Monsieur,

Je m'excuse de ne vous avoir pas encore donné signe de vie ; à cela il y a deux raisons. La première est que l'Opéra ne nous a pas encore remis la comptabilité précise des recettes et des droits d'auteur, mais ceci est sans importance et ne nous empêcherait pas, à la rigueur, de mettre votre compte en règle. La seconde est que la caisse d'Antoine et Cléopâtre est assez démunie en ce moment en raison des gros frais de la dernière heure. Les dispositions sont prises pour la recompléter, mais je ne pense pas que cela puisse être fait avant une quinzaine de jours. Si vous teniez absolument à me voir vous verser le solde immédiatement. i'en parlerais tout de suite à Madame Rubinstein. Mais je ne vous cache pas que cette démarche me serait assez pénible, parce que j'ai l'impression que l'imminence de ce paiement pourrait la gêner. Si, au contraire, vous aviez l'obligeance de faire crédit quelque temps à Madame Rubinstein, je vous en serais tout à fait reconnaissant et je me ferais un devoir de vous adresser ce qui vous reste dû par mandat à l'adresse que vous voudrez bien m'indiquer.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments dévoués.

ANDRÉ GIDE à X...

[Début juillet 1920 140.]

Cher Monsieur.

Je ne veux surtout pas importuner Madame Rubinstein et j'accepte donc de bon cœur le délai de quinze jours que vous me demandez.

J'accepte même jusqu'au 25; mais je vous prie instamment de ne point dépasser cette date, car je me trouve moi-même en face de sérieux engagements. Vous aurez l'obligeance de verser la somme due à la banque Vernes et Cie, 29, rue Taitbout.

Confiant dans votre exactitude, je vous prie de croire à mes sentiments bien cordiaux.

A. G.

Valéry qui traite alors avec Ida Rubinstein d'un contrat pour *Amphion*, il évoquera « les retards et les difficultés qui retardèrent les paiements » de sa participation à *Antoine et Cléopâtre*.

140. Copie.



ANDRÉ GIDE à X...

[Cuverville.]

12 octobre 1920 ¹⁴¹

Monsieur.

Votre lettre du 1^{er} juillet me priait de patienter « une quinzaine de jours » pour le règlement de mon compte. Je vous ai aussitôt répondu que si cela pouvait obliger Mme R. j'accordais volontiers jusqu'au 25 juillet, date de mon départ pour l'Angleterre, mais passé laquelle je me trouverais pressé moi-même par des échéances.

J'ai dû partir en voyage ¹⁴² n'ayant reçu ni la somme due, ni le moindre mot de vous pour expliquer ou excuser ce nouveau retard.

Je dois rentrer à Paris le 18, c'est-à-dire lundi prochain. Si je ne trouve pas un mot de vous à la Nouvelle Revue Française, m'apprenant que la somme qui m'est due a été déposée à mon compte de la banque Vernes et C^{ie} , je préviendrai Mme R. de la pénible nécessité où vous me mettrez d'agir contre elle.

[en marge :] $21\ 249 - 11\ 296 = 9\ 953$

Les 9 953, différence entre la somme de 11 296 que j'ai touchée de la S[ociété] des A[uteurs] 21 249 F et les 10 % sur les recettes brutes que me garantissent [sic] mon contrat.

X... à ANDRÉ GIDE

45, rue d'Ulm, Paris 5ème

18 octobre 1920.

Cher Monsieur.

Je suis désolé d'apprendre que le retard apporté dans le paiement de la somme qui vous restait due par Madame Rubinstein a pu vous mettre dans une situation aussi embarrassante, car je ne croyais pas que vous aviez compté de longue date et d'une manière absolue sur une rentrée aussi aléatoire.

À son regret, Madame Rubinstein n'avait pas pu régler ce compte avant son départ parce qu'ayant voulu que tout fût beau dans Antoine et Cléopâtre, elle n'avait, au dernier moment, hésité devant aucune dépense, même imprévue – et que les frais ont dépassé tous les projets d'une manière qui n'a pas permis de les solder en quelques semaines.

^{141.} Brouillon.

^{142.} Pendant l'été 1920, Gide séjourne en Angleterre, à Llanberis dans le Pays de Galles, en compagnie de Marc Allégret et d'Élisabeth Van Rysselberghe, puis voyage en Belgique et séjourne au Luxembourg. Il est de retour à Paris le 25 septembre.

De cela, je ne pense pas que, comme artiste et comme auteur, vous ayez le moindre regret.

Si j'ai gardé le silence, c'est qu'en l'absence de Madame Rubinstein je n'étais pas moi-même fixé sur la date à laquelle il serait possible d'effectuer le paiement entre vos mains. Madame Rubinstein est rentrée ce matin même et dès demain, je remettrai les fonds à la banque Vernes comme vous me l'indiquiez.

Toutefois comme, au moment où je vous écris, je ne possède sur moi qu'une petite fiche de comptes très sommaire (par suite de changements d'adresse dont je m'excuse, votre lettre ne m'est parvenue que ce matin) et que cette fiche porte 9 583 F.,65, c'est cette somme que je verserai. Dès demain, je vérifierai mes calculs et vous les adresserai. S'ils ne vous paraissaient pas justes, je serais bien entendu à votre disposition pour tel rendez-vous que vous voudriez me fixer et nous referions les comptes ensemble. Comme nous étions d'accord sur le principe, il ne saurait y avoir de difficulté.

Croyez, je vous prie, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

X... à ANDRÉ GIDE

45, rue d'Ulm, Paris

[19 octobre 1920.]

Cher Monsieur,

J'ai versé ce matin à la banque Vernes la somme de 9583 F.,65 comme je vous l'avais annoncé dans ma lettre d'hier.

L'Opéra a versé à la Société des Auteurs 15 585 F. d'où je déduis les timbres 31 F. soit net au profit des auteurs 15 554 F.

Sur cette somme, les trois quarts (6 sur 8 %) soit 11 665F.,50 devaient vous revenir, le reste étant réservé à M. Schmitt.

Il vous est garanti par contrat 10% soit : $21\ 249,15\ F$. La différence à vous verser est donc bien $21\ 249,15-11\ 665,50=9\ 583,65\ F$.

L'écart entre ce chiffre et celui de 9 953 F. que vous réclamez doit provenir de la retenue sur vos droits par la Société des Auteurs à son propre profit, somme qui ne peut évidemment être versée deux fois par Madame Rubinstein.

Je vous serais obligé de me confirmer votre accord.

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

ANDRÉ GIDE à X...

[Paris]

26 octobre [1920 143].

Cher Monsieur.

Je viens vous accuser réception de 9 583,65 versé par vous, à mon nom, à la banque Vernes; et vous en remercie. La différence de 370 F. entre vos comptes et les miens vient de ce que je n'ai reçu de la Société des Auteurs que 11 296,95 F. et non 11 665,50, comme vous dites.

Ces échanges n'empêchent cependant pas Gide de donner sa traduction à La Nouvelle Revue Française, en juillet 1920 pour les actes I et II. en août 1920 pour les actes III et IV, en septembre 1920 pour le cinquième acte. Il se livre encore à d'ultimes révisions en prévision de la publication en édition de luxe par Lucien Vogel (achevé d'imprimer le 31 décembre 1921 144). Il a notamment recours aux conseils éclairés de Dorothy Bussy, comme l'indiquent les lettres qu'ils échangent en octobre 1920 145. Le même texte sera publié aux éditions de la NRF en 1926 mais ce ne sera pas le point final au sort réservé à cette traduction d'Antoine et Cléopâtre. Gide la reprendra encore en 1937 et 1938, aidé « d'abondants épluchages » du docteur Léopold Geslin 146 qu'il avait reçus entre 1934 et 1937, et avec la complicité de Marcel Drouin et de Jacques Schiffrin ¹⁴⁷. Cette traduction révisée paraîtra au tome II du *Thé*âtre complet de Shakespeare en 1938, dans la Bibliothèque de la Pléiade. Elle sera de nouveau publiée par la revue Théâtre, n° 2, juin 1945 à l'occasion de la représentation de la pièce à la Comédie-Française dans une mise en scène de Jean-Louis Barrault, avec Marie Bell et Aimé Clariond et une musique de Jacques Ibert, première le 6 avril 1945. Elle

144. L'édition est accompagnée d'une notice de Gide portant sur les modifications apportées au texte anglais, notamment sur les scènes qu'il avait dû supprimer. Cette notice figure également dans l'édition donnée par les éditions de la NRF en 1926.

^{143.} Brouillon incomplet.

^{145.} Voir *Correspondance André Gide–Dorothy Bussy*, t. I, pp. 223, 231 ou 236. Gide aura indirectement pour Dorothy Bussy un mot de reconnaissance dans la notice de l'édition Vogel: « Je remercie ici l'ami qui voulut bien me signaler quelques erreurs dans le texte que publia d'abord *La Nouvelle Revue Française*. » Dans l'édition de 1926, la notice indiquera « les amis ».

^{146.} Journal 1926-1950, éd. Martine Sagaert, p. 619.

^{147.} Voir *ibid*., pp. 567, 619 et 621.

paraîtra enfin au tome III du *Théâtre complet* publié en 1947 par Richard Heyd.

Pendant plus de trois années donc, Gide a eu à l'esprit Antoine et Cléopâtre. Alors même qu'il s'était spontanément engagé dans cette aventure, il en a vécu les péripéties avec des sentiments mitigés, avec de moins en moins de conviction. Il n'a cependant jamais cessé de s'intéresser au sort de sa traduction, et ce, malgré les aléas de la guerre, malgré les défections successives des artistes appelés à collaborer à la représentation, malgré les indécisions parfois capricieuses d'Ida Rubinstein, malgré les contingences liées au passage à la scène. Si ce travail et les contacts qu'il a entraînés ne manquent pas de confirmer ses préventions à l'égard du théâtre, plus exactement à l'égard de la représentation théâtrale, l'occasion lui a été donnée de correspondre avec différents artistes, de les côtoyer ou de discuter avec eux d'esthétique théâtrale ou musicale. Mais force est de reconnaître que de telles relations restent superficielles et n'ont aucune mesure avec celles qu'il entretient avec ses amis écrivains. Le monde des artistes ne lui est certes pas étranger mais il n'est pas celui où il se sent le plus à l'aise. Il n'est pas jusqu'au style de certaines lettres qui trahissent un vague embarras ou une absence de naturel. et l'on serait très curieux de pouvoir un jour retrouver ses lettres à Ida Rubinstein. Cependant, et quelles que puissent être ses qualités de traducteur et la fidélité de sa traduction 148, elle est plus qu'une simple parenthèse dans son œuvre et mérite attention autant pour elle-même que pour les péripéties qui l'ont entourée.

Appendices

GEORGES BARBIER à ANDRÉ GIDE

31, rue Campagne première

[S. d. ¹⁴⁹]

Cher Monsieur,

L'autre jour chez Madame Mühlfeld il m'a semblé que vous lui disiez avoir souhaité me parler; comme à ce moment Monsieur Blanche me

^{148.} Ce n'est pas ici le propos mais on pourra se reporter à l'article de Patrick Pollard, « *Antoine et Cléopâtre*, une belle infidèle », in *André Gide et l'Angleterre*, Londres : Birbeck College, 1986, pp. 47-59.

^{149.} Archives Catherine Gide.

parlait, je n'ai pas bien compris, mais je serais heureux de vous voir quand vous serez de retour et quand vous pourrez disposer d'un moment.

J'ai été hier entendre Antoine et Cléopâtre chez Gémier. Il faudra nous faire oublier cela. Toutes les vieilles friperies de temple furent agitées sous nos yeux sur de maigres échines.

Tout ce qui peut ressembler à du goût a été soigneusement mis de côté mais à côté de cela il y a un sens très adroit du métier. Ce n'est pas joué à contre-sens comme jadis à l'Odéon, où après avoir entendu Romeo et Juliette ou Troïlus on sortait épouvanté avec la sensation de détester Shakespeare. Madame Mégard est junonienne en des peignoirs de Babanis. On ne fera jamais croire que la reine d'Égypte avait un si mauvais coiffeur; elle devait être habillée en oiseau, en fleur, en jet d'eau et manquait certainement des fortes assises qui enrichissent Madame Mégard.

Il y a aussi une orgie qui m'a rappelé les 4 z'arts et que le public a acclamé – et il y a deux athlètes et une femme nue, tout le monde est content. Je pense que sur les affiches on mettra :

à 9 h. 1/2 l'orgie avec le défilé des nudités

Voilà le secret d'accommoder les grands hommes.

Votre bien dévoué

Georges Barbier 150.

LOUIS FABULET à ANDRÉ GIDE

Rouen Rue des Charrettes 176

2 septembre 1918 ¹⁵¹.

Mon cher ami,

D'après certains comptes rendus que je lis sur la représentation d'Antoine et Cléopâtre au Théâtre Antoine, j'estime qu'on vient de commettre un nouveau crime contre l'Art et que c'est la continuation des hontes dont ne peut donc se débarrasser la France. Faire des drames de Shakespeare des sujets de féeries érotiques à l'usage des seuls sens, cuisiner l'œuvre d'un pareil génie à la sauce que réclame le palais de ce qu'on appelle les nouveaux riches! Ne trouvez-vous pas qu'il y a lieu de protester au nom de la France qui, à la veille de la guerre, fondait le théâtre du Nouveau-Colombier [sic] enfin digne d'elle. Vous avez fait, je

^{150.} Georges Barbier (1882-1932), peintre, dessinateur et illustrateur. Il avait été l'élève de Jean-Paul Laurens. Il avait notamment réalisé de nombreuses lithographies sur les Ballets Russes.

^{151.} Archives Catherine Gide.

le sais, une traduction d'Antoine et Cléopâtre que celle (avec fioritures!! osent dire les chroniqueurs) de M. Népoty vous aurait obligé de remiser dans vos cartons? Obligé? Pourquoi? N'est-ce pas au contraire l'occasion de prouver qu'il y a une France sachant encore ce que c'est que l'Art, et de faire représenter votre traduction comme doit être représenté du Shakespeare pour ceux qui seuls ont le droit de se dire ses admirateurs? Vous avez là une occasion de donner une leçon salutaire autant que nécessaire à notre pays. Le pur artiste que vous êtes ne saurait la laisser passer.

Très vôtre.

Louis Fabulet 152.

ANDRÉ GIDE à UN CRITIOUE 153

Cher Monsieur.

Je suis comme l'enfant qui, des cerises de son dessert, garde toujours les meilleurs pour la fin. Mais, à ne vous remercier pas plus tôt je vous ai laissé tout le temps de me prendre pour un ingrat. Votre article, pourtant, à lui seul, m'eût consolé de tous les autres, s'il n'était, à vrai dire, le seul que j'ai pris en considération. Les graves erreurs de présentation auxauelles entraînaient la démesure de cet énorme plateau de l'Opéra. l'assourdissante immensité de la salle, le désordre enfin et la lenteur de cette répétition générale (qui proprement était notre première répétition d'ensemble), tout concourait à servir à l'indisposition des critiques, dont le mécontentement toutefois eût été plus habile à se montrer plus nuancé. Je vous sais donc le plus grand gré, dans votre article, d'avoir sauvé la mise de chacun, et retrouvé, à travers la représentation, la pièce – ou du moins ce qui subsistait d'elle... Ce que vous en dites m'a beaucoup encouragé à laisser publier mon texte pour La N.R.F. où pourront en prendre connaissance ceux qui n'ont fait que « l'entre-entendre » à l'Opéra. La difficulté, que vous avez fort bien sentie, était (comme dans toute traduction, du reste), pour se mettre en service de ne forcer, ni fausser point pourtant le génie propre de notre langue. Pour se per-

^{152.} Louis Fabulet (1862-1933) est surtout connu comme traducteur de Kipling. Entre 1912 et 1918, il participe avec Gide à la traduction collective des poèmes de Walt Whitman pour les éditions de la NRF.

^{153.} Copie dactylographiée, non datée, non signée. Archives Catherine Gide. Difficile d'identifier le destinataire car, quoi qu'en dise Gide, plusieurs comptes rendus contiennent des lignes élogieuses concernant sa traduction.

suader des excellentes raisons qu'a notre syntaxe de ne se montrer pas plus souple et de se laisser si mal violenter, il n'est que de chercher à la soumettre à l'étranger. C'est toujours pour le meilleur motif qu'elle regimbe, et les leçons que reçoit d'elle celui qui veut bien les entendre tournent toujours à la plus grande exaltation de la pensée. Ce que vous dites de ma traduction où j'eus souci de me faire à la fois des plus dociles tout en restant le plus français, me fait espérer de n'avoir point trop failli à ma tâche et me récompense de tout.

Depuis longtemps déjà je lis vos articles avec l'attention la plus vive, et la plus vive sympathie. Croyez à mes sentiments bien cordiaux.

Pages 152 et 201, Ida Rubinstein dans le rôle de Cléopâtre (Le Théâtre, 1920, n° 384).

Pages 193 et 196, les dessins de Jacques Drésa sont reproduits d'après l'édition originale d'Antoine et Cléopâtre (Lucien Vogel, 1921).

L'hebdomadaire *Die Zeit* ou

La réception de l'œuvre d'André Gide en Allemagne au début de la République de Bonn

A RÉCEPTION de toute œuvre littéraire ne s'inscrit pas seulement dans une tradition critique qui peut influencer, déterminer ou délimiter l'étendue des aspects abordés. Mais elle peut aussi échapper à cette tradition qui est, tout compte fait, une mise en scène à long terme d'une œuvre qui évolue suivant les modes et les courants littéraires du temps. À un moment où les règles de la vie politique, sociale et donc culturelle subissent des bouleversements importants, la vision que l'on peut avoir d'une œuvre dépend de réalités extérieures à l'identité même d'une œuvre. Il est, par exemple, étonnant de voir l'écrivain américain Gore Vidal décrire, dans ses Mémoires, son voyage à Paris, après la fin de la guerre mondiale, comme un moment idéal au sein duquel se déroulent de nombreuses fêtes, des « duels » entre ces « oracles 1 » qu'étaient alors Gide, Mauriac, Camus, Sartre etc...! En tant qu'Américain, Gore Vidal déclare assister à « une grandiose saison parisienne », une rencontre avec des « dieux », quand ceux-ci acceptent ou non de répondre aux invitations lancées notamment par Tennessee Williams. Et la description, par John Lehmann ², de l'invitation de Gore Vidal par

¹ Gore Vidal, *Palimpsest. Memoiren*, Hambourg: Hoffmann und Campe, 1996, p. 226.

² *Ibid.*, pp. 269-70. John Lehmann était l'éditeur de Gore Vidal. Il lui fit rencontrer Christopher Isherwood. Notons que Dorothy Bussy informera Gide de ses

Gide entre tout naturellement dans cette mise en scène de l'après-guerre littéraire. Que Gide demande à Gore Vidal ce qu'il en était du « sexe dans la littérature américaine », seul le récit fait par John Lehmann de cette rencontre semble en témoigner. Mais cette anecdote est moins le reflet d'une observation critique de l'œuvre d'André Gide que la description d'une atmosphère dans laquelle l'écrivain trouve, d'une certaine manière, sa place. Car, même en 1955, Gore Vidal est quasi certain que la plupart de ses contemporains en Amérique connaissaient aussi bien l'existentialisme de Sartre que *l'acte gratuit* de Gide ³.

Cet exemple permet, tout au moins en surface, de comprendre quelle place André Gide et son œuvre pouvaient prendre dans ce spectacle de la libération des idées et des mœurs durant l'après-guerre. Certes on peut être amusé, a posteriori, par ce spectacle des idées. Mais il est évident au'il ne peut être question de passer sous silence ce moment intellectuel et ses retombées dans le monde des intellectuels américains. Une œuvre n'est pas seulement inscrite dans l'analyse que la critique en donne à un moment donné, mais elle prend place dans un univers politique et social qui ne peut, en aucun cas, être négligé. Et ce que l'on peut appeler la « réputation d'un écrivain 4 » dépend en grande partie non seulement du climat général d'une époque, mais bien de ce qui constitue l'ensemble des valeurs qu'une revue ou un journal s'entend à représenter ou, dans le cas de l'hebdomadaire allemand Die Zeit, les valeurs que les Alliés et leur représentant à Hambourg, le général de brigade anglais Armytage, se devaient de faire respecter. Dans le premier numéro de Die Zeit, le 21 février 1946, il est d'ailleurs précisé que les gérants de cet hebdomadaire s'engagent à « se dégager du fardeau intellectuel d'une époque qui vient de prendre fin » et ces derniers constatent aussi que cela n'est possible que dans la mesure où « ils auront le courage de dire la vérité toute crue 5 ».

relations avec Lehmann qui publiera notamment la traduction de l'*Alcyon* de Herbart en 1946 (*Correspondance André Gide–Dorothy Bussy*, t. I, Paris : Gallimard, 1979, pp. 371-2).

³ *Ibid.*, p. 492.

⁴ Claude Foucart , Le Temps de la « gadouille » ou le dernier rendez-vous d'André Gide avec l'Allemagne (1933-1951), Paris : Peter Lang, 1997, p. 191.

⁵ Karl-Heinz Jannsen, Haug von Kuenheim et Theo Sommer, *Die Zeit. Geschichte einer Wochenzeitung 1946 bis heute*, Munich: Siedler Verlag, 2006, p. 25.

Il est clair que le feuilleton sera « la carte de visite » du journal ⁶ et que, dans ce cas, il est destiné à devenir une sorte de « forum intellectuel de la République ⁷ ». C'est dans ce cadre que va s'inscrire très rapidement toute tentative de rapprochement entre la France et l'Allemagne, notamment au niveau de la jeunesse allemande. Dans une interview que le Chancelier Konrad Adenauer donne au *Zeit* le 3 novembre 1949, il souligne l'importance des attentes qui se développent dans la jeunesse allemande et précise immédiatement que « justement les jeunes allemands savent que cette entente au niveau européen est impossible si la France et l'Allemagne ne s'entendent pas ⁸ ». Dans le premier numéro de l'hebdomadaire, le 21 février 1946 ⁹, est clairement précisé le plus grand « danger » qui menace la nouvelle démocratie : ce serait que « la jeunesse se trouve à l'écart » des changements qui sont en train de se produire. Le spectre de 1933 est encore présent à tous les esprits.

C'est à ce moment que paraît, le 17 juillet 1947, un article sur « André Gide en Allemagne » (« André Gide in Deutschland »). Le rédacteur de ce texte est le Dr. Egon Vietta qui a étudié le droit et la philologie et qui, après la guerre, est fonctionnaire en Basse-Saxe avant de devenir dramaturge au théâtre de Darmstadt ¹⁰. Et l'article qu'il consacre à André Gide est d'autant plus caractéristique qu'il s'inscrit parfaitement tant dans les intentions politiques de l'époque, celles de l'appel à la jeunesse, que dans la conception même du journal. En effet Gide est invité à participer à la « première réunion internationale de la jeunesse » à Munich du 28 juin au juillet 1947 ¹¹. Gide prononce, le 28 juin 1947, son « Dis-

⁶ *Ibid.*, p. 91.

⁷ *Ibid.*, p. 157.

⁸ DIE ZEIT. 60 Jahre DIE ZEIT – Jahre Zeitgeschichte 1946 bis 2006. Erster Teil 1946-1966, édition spéciale, 2006, p. 46.

⁹ *Ibid.*, p. 31.

Egon Vietta publiera des essais, des pièces de théâtre et des livres consacrés au tourisme. Il publie, de 1946 à 1959, des articles dans *Die Zeit*. Il meurt en novembre 1959 à l'âge de 56 ans. Nous remercions Andrea Beekmann des Archives du *Zeit* de nous avoir fourni ces renseignements complémentaires.

¹¹ Sur les détails de cette réunion, voir : Claude Foucart, Le Temps de la « gadouille » ou le dernier rendez-vous d'André Gide avec l'Allemagne (1933-1951) (Peter Lang, 1997, pp. 160-9) et l'ouvrage composé par Gerhard Fauth sur le Ruf an die deutsche Jugend. Ein Bericht (Munich : Verlag der Zwölf, 1947). Notons que Gide est parfaitement informé des tensions qui se développent dans la zone française entre le général König et Emile Laffon, administrateur général de la

cours à la jeunesse » après avoir pu constater lors de son séjour à Tübingen, le désarroi de la jeunesse allemande face à la guerre froide ¹².

Ce qui nous intéresse ici, c'est bien la satisfaction ressentie par Egon Vietta au sujet de la venue de Gide à Munich. Gide apporte à la jeunesse allemande « un peu d'air international », contrairement à Thomas Mann qui « n'a pas trouvé le chemin de l'Allemagne ». La venue de Gide en Allemagne est d'autant plus importante pour *Die Zeit* qu'une querelle s'est développée entre Thomas Mann et justement le reporter Josef Müller-Marein, qui commente, le 23 juin 1949, l'obtention du Prix Goethe que Thomas Mann doit recevoir à Francfort et à Weimar en affirmant brutalement qu'« un Américain obtient le double Prix Goethe ¹³ ». En fait Gide est bien le seul écrivain de renom qui accepte de se rendre en Allemagne à cette époque.

Cette remarque est d'autant plus importante qu'elle se trouve au centre de ce que l'on peut appeler la mise en scène de ce nécessaire retour à une certaine relation franco-allemande. Il s'agit en fait de renouer le contact avec le reste du monde occidental et surtout, aux yeux du rédacteur de l'hebdomadaire allemand, de présenter à la jeunesse allemande un modèle intellectuel. La visite de Gide est alors conçue comme l'arrivée d'un être représentatif de la « France moderne » qui n'a pas hésité à accepter de rencontrer une « jeunesse à la recherche d'aides et désorientée ¹⁴ ». Gide, pour sa part, est parfaitement informé du climat qui règne au sein de cette jeunesse qui ne peut effacer les souvenirs des événements qu'elle vient de connaître et qui est rapidement plongée dans une nouvelle crise, celle de la guerre froide qui menace en cette fin de

zone d'occupation, selon lequel « l'Allemand travaille pour nous et pour lui et non pas nous pour lui » (Alain Lattard, « À propos de l'occupation française en Allemagne 1945/1949 », *Hommage à Joseph Rovan* (1989, p.237). Gide est informé par Joseph Breitbach des « abus de l'occupation française », « un manque complet de discipline », ce qui plonge Gide dans une « vraie détresse » (*Cahiers de la Petite Dame*, 1977, p. 57).

¹² C. Foucart, Le Temps de la « gadouille », op. cit., p. 161.

¹³ Die Zeit. Geschichte einer Wochenzeitung 1946 bis heute, op. cit., p. 92. Dès 1945, Thomas Mann avait pris soin de souligner qu'il ne songe pas à renoncer à sa citoyenneté américaine (Thomas Mann, *Fragile Republik*, Francfort s. M.: Fischer Verlag, 1999, p. 26). Et, en 1949, il accepta de se rendre à Weimar, en Allemagne de l'Est (*ibid.*, p. 91).

¹⁴ Egon Vietta, « André Gide en Allemagne », *Die Zeit*, 17 juillet 1947, p. 5 (« [...] sich unserer suchenden und desorientierten Jugend zu stellen »).

1947 15. Ce que Egon Vietta veut mettre en valeur, c'est cette capacité à accepter de venir parler à une jeunesse qui est en train d'entendre parler du « fiasco de son passé ». Et la comparaison qui s'impose au journaliste est inattendue : Gide, tout comme Romain Rolland, accepte de venir à la rencontre de cette jeunesse. Il fait partie de ces Français qui ne refusent pas d'entretenir des contacts avec les ennemis d'hier pour assurer la paix dans le futur. Que ce rapprochement ne fasse pas partie de ceux que Gide lui-même aurait pu d'emblée établir ne fait aucun doute. Mais il permet à Egon Vietta d'effacer en un instant l'image du vainqueur qui aurait pu troubler le message même que le personnage qu'est alors Gide peut imposer. Introduire un étranger au milieu de cette jeunesse qui se trouve confrontée aux plus grandes incertitudes politiques sans n'avoir encore eu le temps de tirer les conséquences des bouleversements qu'elle vient de connaître, c'est de recréer une image humaine capable de s'imposer comme au milieu des turbulence du temps. Il s'agit de se tourner vers le futur.

Le critique saisit cette occasion pour mettre en avant une subtile comparaison qui doit permettre de ne point voir en Gide un homme venu de l'extérieur et surtout dessiner la figure de l'homme capable de guider les esprits nouveaux. Certes Egon Vietta ne trouve dans le Panthéon des écrivains modernes allemands que peu de personnes capables d'être à la hauteur de cette tâche, d'autant plus que Thomas Mann est exclu de cette comparaison !!! Il y a certes le poète Stefan George. Mais Egon Vietta prend bien soin de souligner que ce dernier appartient au passé, à cette « Arcadie rythmique » qui n'est point compatible avec les nécessités du présent. Stefan George représentait, avant sa mort en 1933, une vision « élitaire » du poète ¹⁶. Pour sa part, le portrait tracé de Gide est celui d'une personne « droite, digne et solennelle ¹⁷ » dont les « mouvements

-

¹⁵ L'entourage de Gide a d'ailleurs pu constater qu'il était en juin 1947, lors de son séjour à Tübingen, bouleversé de constater que la jeunesse allemande semblait « espérer une nouvelle guerre » pour triompher du communisme (*Die Welt*, 3 juillet 1977, article signé J. Sch. (Jean Schlumberger).

Malte Herwig, « Führer des geheimen Deutschland », Der Spiegel, 13.8.2007, p. 139. Voir l'excellent ouvrage de Thomas Karlauf, Stefan George. Die Entdeckung des Charisma, Munich: Blessing Verlag, 2007. George représente en fait un « bonheur qui est éphémère » et qui n'appartient donc qu'à un passé révolu. Voir à ce sujet: Arkadien. Landschaft vergänglichen Glücks, Francfort: Insel Verlag, 1992.

¹⁷ Egon Vietta, *op.cit.*, p. 5 (« aufrechte, festlich würdevolle Gestalt »).

sont devenus plus mesurés ¹⁸ » et sont marqués par une certaine « hésitation ». Mais, ajoute Egon Vietta pour corriger quelque peu ce portrait au sein duquel on risque de percevoir une quelconque faiblesse du héros : son « visage objectivement clair, insaisissable dégage une sérénité apollinienne ¹⁹ ». Il est d'une « précision qui n'a rien de romantique, contrairement à Stefan George » et à sa vision arcadienne du monde.

Cette opposition entre l'Arcadie de George et l'aspect apollinien de Gide peut paraître artificielle. En fait elle est le reflet d'une distinction qu'Egon Vietta veut imposer à ces lecteurs. André Gide, qui n'a pas oublié Nietzsche depuis le début du siècle, n'avait d'ailleurs pas manqué à plusieurs reprises de décrire lui-même sa propre vision de ce monde « plein de promesse et de joie » qu'il ressent quand justement « Apollon l'habite ²⁰ » et que « les profondeurs de l'azur » sont présentes ²¹. Là est « le secret de son bonheur ²² ». Et, derrière cette allusion à Apollon transparaît l'image d'un écrivain qui est largement inspirée de la définition que Nietzsche donnait, dans la Préface de La Naissance de la Tragédie, d'Apollon, qui est « en même temps le Dieu devenu devin » et « la divinité de la lumière ²³ », étant entendu qu'Egon Vietta devait aussi se rappeler la phrase de Nietzsche selon laquelle « l'homme n'est plus artiste » : « il est devenu œuvre d'art ²⁴. » Dans La Naissance de la Tragédie, Nietzsche nous donne par ailleurs une description d'Apollon qui est facilement transposable, lorsqu'il s'agit de décrire l'entrée sur scène d'André Gide: « Il est assis, au milieu d'un monde rempli de souffrances, lui, l'individu solitaire et calme, appuyé, avec confiance, sur le principium individuationis ²⁵. » Le journaliste impose ainsi une mise en scène dans laquelle il oppose l'image apollinienne de la perfection intellectuelle de l'individu sous sa forme théâtrale à celle du poète George

¹⁸ *Ibid.*, p. 5 (« Seine Bewegungen sind gemessener geworden »).

¹⁹ *Ibid.*, p. 5 (« eine apollinische Sicherheit »).

²⁰ André Gide, *Journal 1887-1925*, Paris: Pléiade Gallimard, 1996, p. 360 (7 août 1907).

²¹ *Ibid.*, p. 384.

²² *Ibid.*, p. 716 (17 février 1912.

²³ Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie*, Munich: D.T.V., 1999, p. 27 (« [...] der wahrsagende Gott, [...] die Lichtgottheit »).

²⁴ *Ibid.*, p. 30 (« Der Mensch ist nicht mehr Künstler, er ist Kunstwerk geworden »).

²⁵ *Ibid.*, p. 28 (« [...] so sitzt, mitten in einer Welt von Qualen, ruhig der einzelne Mensch, gestützt und vertrauend auf das principium individuationis »).

qui, lui, n'est plus que l'incarnation de cette Arcadie au sein de laquelle seule « la réflexion esthétique compte, et non la réalité ²⁶ ». George est le poète à la recherche d'une « beauté absolue, d'un monde au-delà de toute banalité ²⁷ ». En 1946, cette vision du monde appartient au passé.

Gide apparaît ainsi dans un état de jouissance du présent qui est d'autant plus important pour le rédacteur de Die Zeit, qu'il contribue largement à créer une atmosphère nouvelle au sein de cette description de la rencontre de Munich. Egon Vietta construit en quelque sorte la mise en scène de cette rencontre et il prend bien soin de souligner que le climat politique a totalement changé: Gide est venu à Munich comme le représentant d'une pensée qu'Egon Vietta qualifie de « moderne ». Il ne s'agit plus de « rêver une fraternisation » comme après la première guerre mondiale, mais bien d'intégrer « l'intime ²⁸ » dans ce débat sur l'avenir de l'Europe. Le « miracle » que représente la participation de Gide à cette réunion de Munich, c'est bien d'« avoir, les yeux dans les veux, [...] perdu tout sentiment de ce qui s'était passé » : « Gide n'a pas survécu à lui-même : il est aussi jeune que la jeunesse à laquelle il parle ²⁹. » La première phrase que Gide prononce dans son discours à la jeunesse allemande s'inscrit tout naturellement dans ce nouveau climat intellectuel: « Mon cœur déborde de sympathie ³⁰. » L'essentiel est bien dans ce renoncement au discours purement politique au profit du contact direct avec la nouvelle génération, avec le futur. L'Arcadie de George était à l'image d'une idéologie dépassée. Une stratégie nouvelle semble être née.

Dans un second article consacré à André Gide, au moment où, le 13 novembre 1947, lui est attribué le prix Nobel de littérature, article publié, le 27 novembre 1947 dans *Die Zeit*, Egon Vietta cite à nouveau la phrase

²⁶ Petra Maisak, Introduction à *Landschaft vergänglichen Glücks*, Francfort s. M., Insel Verlag, 1992, p.176 (« Ästhetische Reflexion, nicht Wirklichkeit, wird gesucht. ».).

²⁷ *Ibid.*, p.176. Egon Vietta efface ainsi l'image d'une « Arcadie gidienne », d'un « cœur presque inconscient du plaisir qui mène à l'enchantement des sens » (Carl L. Kaplan, « En quête de l'Arcadie : Gide lecteur du Poussin », *BAAG*, octobre 1997, p. 429).

²⁸ Ce mot revient deux fois dans l'article d'Egon Vietta.

²⁹ *Ibid.*, p. 5 (« Gide hat sich nicht selbst überlebt : Er ist jung wie die Jugend zu der er spricht »).

³⁰ Ruf an die deutsche Jugend, Munich: Verlag der Zwölf, 1947, p. 22 (« Mein Herz strömt über von Sympathie »).

de Gide « Je crois à [...] la vertu du petit nombre », phrase qui avait déjà trouvé sa place lors de la présentation du congrès de Munich ³¹. Et l'écrivain devient alors « l'Européen » qui parla en 1946, à Munich, à la jeunesse allemande de « l'après-guerre ». La question qui pouvait poser problème est bien, au moment où la guerre froide passe au premier plan des préoccupations politiques de l'Europe, celle des rapports d'André Gide avec le communisme. Egon Vietta ne peut évidemment passer sous silence un événement aussi important que la visite de Gide aux funérailles de Maxime Gorki le 20 juin 1931. Mais il n'est point question de reprendre les critiques virulentes que les nationaux-socialistes avaient fait à Gide au sujet de son rapprochement avec le communisme. Egon Vietta désire avant tout mettre en valeur la position d'un écrivain qui, « depuis 1891 », a développé « la thèse de l'individualité créatrice » et qui se retrouve face à un communisme qui, selon Ego Vietta, représente un « événement européen de la masse ³² ». Et Egon Vietta de citer le *Retour de* l'URSS: « Du moment que la révolution triomphe et s'instaure, et s'établit, l'art court un terrible danger... celui d'une orthodoxie 33. » C'est à l'image du libéralisme politique et économique qui commence à prendre forme dans l'Allemagne de l'après-guerre que la figure d'André Gide s'affirme comme représentative des « théoréticiens du Moi au sein de la domination déferlante des masses ³⁴ ». Il incarne en fait « l'Europe qui fut délivrée de ses idéologies par Nietzsche et qui se laissa transformée en joie de vivre 35 ». Cette reconstruction de l'histoire des idéologies peut étonner. Mais elle est là pour mettre en valeur cette « sincérité » (« Aufrichtigkeit ») qui doit guider la jeunesse allemande.

La « modernité » d'André Gide n'est jamais ici que le remodelage de la figure de l'écrivain au gré des volontés politiques et intellectuelles du moment. Elle s'inscrit dans une redistribution des rôles que prône d'ailleurs, dès 1946, le premier vice-rédacteur en chef de l'hebdomadaire, Ernst Friedländer, qui recherche avant tout l'appui de la jeunesse alle-

³¹ *Ibid.*, p. 77.

³² Egon Vietta, « André Gide », *Die Zeit*, 27 novembre 1947, p. 5 (« Die These des schöpferischen Individuums »).

³³ André Gide, *Souvenirs et voyages*, Paris, Pléiade Gallimard, 2001, p. 785.

³⁴ Egon Vietta, « André Gide », *op. cit.*, p. 5 (« Theoretiker der einzigartigen Situation des Ichs in der heraufbrandenden Massenherrschaft »).

³⁵ *Ibid.*, p. 5 (« Er ist Europa, das durch Friedrich Nietzsche von seinen Ideologien erlöst wurde und sich zur Lebensfreude bekehren ließ »).

mande ³⁶. Il s'agit de dessiner les fondements d'une démocratie dans laquelle la figure de l'écrivain français incarne « l'individualité créatrice » tandis que Nietzsche met en valeur une qualité essentielle de l'intellectuel, celle d'assurer le rétablissement de valeurs morales. Cette redistribution des rôles est d'ailleurs encore plus nettement mise en valeur dans l'article que publie le rédacteur Christian E. Lewalter dans le numéro de l'hebdomadaire datant du 17 novembre 1949, article intitulé : « La protestation de la sincérité. L'existence d'André Gide » (« Protest der Wahrhaftigkeit. Die Existenz André Gides »), à l'occasion du quatrevingtième anniversaire de l'écrivain.

Alors que les Allemands considèrent que tout « penseur » doit « parler au nom de la vérité parfaite et se taire sur son Moi ³⁷ », Gide possède le droit de parler de lui dans la mesure où « il a perçu ainsi en lui-même l'exemplarité, la représentativité de la situation intellectuelle du temps ». Le Moi d'André Gide n'est pas « égocentrique ». Mais il repose sur « la croyance en la valeur infinie de chaque âme humaine en particulier », tout en tenant compte du fait qu'il ne peut être question de faire valoir quelque enjolivement, dès que « les appareils des régimes modernes estropient les âmes ». Gide incarne, de cette manière, « un phénomène européen », celui de la « protestation de la sincérité » et « son existence fait de lui un être exemplaire et inimitable ». Mais c'est « le tragique du monde moderne que les élus peuvent seulement être symboles, et non modèles et créateurs 38 ». C'est donc bien en tant que « symbole » de cette « sincérité » en conflit permanent avec les structures imposées par l'« orthodoxie » politique que Gide se présente comme l'écrivain capable d'incarner des valeurs qui respectent l'individu et en font le « symbole » d'une société qui est en contraste avec celle des régimes totalitaires. André Gide est devenu, en 1947, non pas l'écrivain au service d'une cause nouvelle, mais bien le reflet d'un nouvel idéal de vie, celui d'une jeunesse capable d'échapper aux illusions de politiques qui ne respecteraient pas justement les vertus de ce « courage civique » mis en valeur

 $^{36}\,$ Die Zeit. Geschichte einer Wochenzeitung 1946 bis heute, op. cit., p. 70.

³⁷ Christian E. Lewalter, *Protest der Wahrhaftigkeit. Die Existenz André Gides*, *Die Zeit*, 17 novembre 1949, p. 4 (« Er soll im Namen der vollendeten Wahrheit sprechen und von seinem Ich schweigen »).

³⁸ *Ibid.*, p. 5 (« Denn das ist die Tragik der modernen Welt die Auserwählten können nur Gleichnisse sein, nicht Vorbilder und Gründer »).

par les rédacteurs de l'hebdomadaire ³⁹. Le rayonnement individuel prend ici le pas sur l'engagement politique et André Gide est bien le seul exemple puisé dans le monde intellectuel de la France de l'après-guerre qui leur offre cette image d'une individualité rayonnante.

Mais encore faut-il tenir compte dans l'interprétation que Christian L. Lewalter nous fournit du rôle de Gide, dans cette société qui est en train de prendre forme, de l'importance d'une distinction qui est faite par le critique entre les « créateurs » d'un monde nouveau et les individus qui « symbolisent » une nouvelle réalité existentielle. La réflexion de Lewalter s'inscrit tout naturellement dans une certaine vision de la fonction de l'intellectuel, en tant que personnalité individuelle, est capable de prendre place dans la société moderne. En 1930, le philosophe allemand Ernst Cassirer publie une étude dans laquelle il établit une distinction fondamentale entre « l'esprit et la vie dans la philosophie moderne ». À ses yeux, « l'esprit doit se contenter de mettre en valeur, dans les forces de la vie, un certain but, au sein même de ses propres idées, et de leur donner un sens 40 ». Mais Cassirer ajoute immédiatement que « l'esprit n'est pas là pour atteindre ce but ». Car « la Terre promise à laquelle il renvoie, est et demeure un pays de la simple promesse 41 ». André Gide est ainsi présenté comme le « symbole » d'une nouvelle espérance. Il est alors, pour emprunter cette expression au philosophe allemand Hans Blumenberg, l'expression d'un « sentiment de l'univers » (« ein Weltgefühl 42 »), ce qui doit contribuer, d'une part, à effacer toutes les traces des critiques anciennes sur la moralité et l'engagement de l'écrivain pour le communisme, et, d'autre part, à présenter un personnage vivant et capable d'exalter une certaine joie de vivre en tant qu'individu. Cette entreprise intellectuelle mérite d'être mise en valeur. Car elle traduit au mieux ce qu'il y a de passager dans cette « réception » de l'écrivain et, en même temps, la capacité d'un individu à concrétiser les espérances d'une

-

³⁹ Die Zeit. Geschichte einer Wochenzeitung. 1946 bis heute, op. cit., p. 69.

⁴⁰ Ernst Cassirer, « Geist und Leben », *Schriften*, Leipzig: Reclam Verlag, 1993, p. 39 (« Der Geist muß sich daher damit genug sein lassen, den Kräften des Lebens ein bestimmtes Ziel, in seinen eigenen Ideen- und Sinnenstrukturen, zu zeigen; aber es ist nicht dazu bestimmt, dieses Ziel selbst herauszuführen »).

⁴¹ *Ībid.*, p. 39 (« Das gelobte Land, auf das er hinweist, ist und bleibt ein Land der bloßen Verheißung »).

⁴² Hans Blumenberg, *Paradigmen zu einer Metaphorologie*, Francfort s. M.: Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, 1998, p. 115.

jeunesse. L'article de Lewalter est accompagné d'une traduction d'une partie du texte d'André Gide consacré aux « Trois rencontres avec Verlaine » dans la traduction de Wilhelm Martin Lüsberg ⁴³.

André Gide trouvera d'ailleurs sa place dans le feuilleton de l'hebdomadaire durant les années qui suivent. Certes il ne s'agit plus de mettre en scène une certaine vision du futur, mais bien d'intégrer André Gide à la vie littéraire allemande et cela grâce à l'anecdote qui est le meilleur procédé pour dépasser le cadre du « symbole » et donner une certaine épaisseur existentielle au personnage de l'écrivain. Ainsi, le 19 janvier 1950, Armin Eichholz publie un article intitulé : « André Gide au service de Zenta » dans lequel il rencontre une courte discussion avec Zenta la serveuse du café des Halles et cela à propos de Si la grain ne meurt. Alors que le critique présente André Gide comme « un homme assez célèbre » et le livre comme appartenant à la « littérature universelle ⁴⁴ », la serveuse voit dans Si le grain ne meurt un « explosif littéraire 45 » qui ne doit pas tomber aux mains des enfants. Cette anecdote est là pour metteur en valeur, sur le ton ironique, le décalage qui peut exister entre le jugement littéraire et la banalité de certaines critiques, étant entendu que l'anecdote a un double aspect : elle évoque le rejet qui entoure la franchise d'un homme toujours conscient que « les œuvres pacifiques ne sont pas, dit-il, mon fait 46 » et cela à propos du Corydon! Il renvoie par ailleurs à Nietzsche, à sa « grande force ».

Mais le feuilleton d'un hebdomadaire comme *Die Zeit* se doit aussi de célébrer les moments importants dans la vie des grands écrivains et la parution de la traduction en allemand des correspondances d'André Gide avec Paul Claudel et Francis Jammes en 1950 est l'occasion choisie par Ulrich Seelmann-Eggebert pour tenter, le 31 août 1950, de dépasser le cadre de l'anecdote en discernant les traits de caractère qui distinguent Gide de ses contemporains. Le titre même de l'article en résume le

⁴³ Ce texte sur les « Trois rencontres avec Verlaine » fut publié en juin 1942 dans *Fontaine* (André Gide, *Souvenirs et voyages*, Paris : Pléiade Gallimard, 2001, p. 1375). Est repris, dans *Die Zeit*, le passage allant de « Il était tard » à « Si j'avais su !... » (*ibid.*, pp. 900-1).

⁴⁴ Armin Eichholz , « André Gide im Service der Zenta », *Die Zeit*, 10 janvier 1950, p. 4 (« der André Gide ist ein ziemlich berühmter Mann und das Buch gehört eigentlich zur Weltliteratur »).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 4 (« [...] als literarischen Sprengstoff »).

⁴⁶ André Gide, Journal 1926-1950, Paris: Pléiade Gallimard, 1997, p. 327.

contenu : « Amis même dans l'inimitié ». Ainsi la comparaison faite entre la lettre que Gide adresse le 13 novembre 1906 à son « ami » Francis Jammes et les remarques de Gide dans son *Journal*. 10 jours plus tard. permettant au critique d'affiner son portrait d'André Gide. En effet ce dernier écrit dans son Journal à la date du 23 novembre 1906 : « Il m'en coûte d'écrire à Jammes aussi platement. Mais qu'y faire ?... Il n'a plus de nez que pour l'encens 47. » La conclusion que Seelmann-Eggebert tirera de cette comparaison contribue à se dégager de la symbolique qui avait pris forme lors de la réunion de la jeunesse à Munich et, en contraste avec un Francis Jammes qui est l'écrivain retiré dans sa petite ville d'Orthez, à présenter un André Gide qui est d'une « ironie souveraine, cosmopolite, subtil et capable de se transformer à vue ». Le portrait d'André Gide à travers ses rapports avec Francis Jammes est alors un « document humain 48 » d'où se dégage non pas un être capable de redonner la joie à la jeunesse, mais un écrivain qui offre le spectacle d'une transformation à vue dans un dialogue mené entre écrivains de différente nature. C'est l'intime du personnage qui intéresse le critique. Le temps de la reprise en main du peuple s'est effacé au profit d'une réflexion sur les profondeurs de l'individu, ce qui correspond bien évidemment à l'art du portrait en général. Gide est « le génie universel » et il représente l'un des « deux courants intellectuels » de cette époque à côté de Paul Claudel qui, lui, est à la tête de ce que Seelmann-Eggebert appelle « le renouveau catholique français ». Le « feuilleton » permet ainsi de tracer les grandes lignes de la France intellectuelle en ces années 50.

Et la mort d'André Gide va être l'occasion de tracer un dernier portrait de l'écrivain et surtout de le replacer dans l'histoire culturelle de l'Europe. Dans son article intitulé « Le plus dur de tous les commandements », Christian Lewalter va tenter de prolonger ses premières remarques sur l'écrivain français en le rapprochant à nouveau de Nietzsche qui avait « provoqué les premières réactions en chaîne » qui mirent en cause et firent apparaître comme dépassée « la morale chrétienne qui s'était embourgeoisée ⁴⁹ ». Gide, comme Nietzsche et Bernard Shaw, remit en cause les « commandements d'une morale dépassée ». Comme

-

⁴⁷ Id., *Journal 1887-1925*, Paris : Pléiade Gallimard,1996, p. 541.

⁴⁸ Ulrich Seelmann-Eggebert, « Befreundet auch in der Feindschaft », *Die Zeit*, 31 août 1950, p. 4.

⁴⁹ Christian E. Lewalter, « Das schwerste aller Gebote », *Die Zeit*, 1^{er} mars 1951, p. 4

Socrate et Luther, il a voulu « renverser une convention et les tables d'une loi ». Ces écrivains se sont présentés comme des « fauteurs de troubles » (« Unruhestifter ») et, en publiant Corydon, Gide n'a pas en fait réclamé pour lui « une exception à la règle » (« das Recht der Ausnahmen »), mais il a commis le « péché » que l'Église présente comme « scrupulositas » : « le fait de perpétuellement se disputer avec soimême, le souci, qui vous ronge, de ne pas satisfaire à la plus haute exigence » (« das immerwärende Rechten mit sich selbst, die verzehrende Sorge, der höchsten Forderung nicht gerecht zu werden »). Gide n'est pas le disciple de Nietzsche, qui avait proclamé la « morale des maîtres » (« Herrenmoral »). Il a suivi son propre chemin et il s'est engagé pour les faibles, ainsi dans le Voyage au Congo, et son œuvre littéraire est basée sur une « absolue sincérité » (Die unbedingte Redlichkeit ») et. en ce sens, il rejette non seulement la « loi », mais aussi l'autre extrême : la « turbulence », c'est-à-dire l' « exaltation incontrôlée de soi, le dithyrambique, les fleurs de rhétorique ». Mais il est proche de Nietzsche dans la mesure où il rejoint le philosophe dans sa conception des « deux morales » : « pour ceux qui sont tourmentés par l'esprit à une époque où la culture chrétienne bourgeoise s'effondre et d'autres commandements font loi pour ceux qui sont enfermés dans la vie pratique ». L'essentiel est bien que le Moi, chez l'écrivain, « a besoin de communiquer avec d'autres êtres de chair et de sang, depuis qu'on ne trouve plus de soutien dans la prière » (Das Selbst [...] bedarf der Kommunikation mit anderen Wesen von Fleisch und Blut, seitdem es keinen Halt mehr im Gebet hat). L'œuvre de Gide doit leur apporter cette aide.

De toute évidence Christian E. Lewalter découvre en Gide l'écrivain qui a été capable de surmonter ce qui était présent dans le premier article de Lewalter sur Gide, c'est-à-dire cette difficulté de passer de « l'esprit » à la « vie » qu'Ernst Cassirer avait mis en valeur en 1930. À ses yeux, Gide est l'écrivain qui ne doit pas être condamné pour sa « morale », il est celui qui a pris conscience des transformations de la société bourgeoise et qui a réussi à tenir compte des constations déjà faites par Nietzsche, tout en évitant de tomber dans un piège, celui de la « Herrenmoral », la « morale des maîtres » exploitée largement par la régime nazi. Il s'agit de tenter de faire prendre conscience aux lecteurs de *Die Zeit* qu'il ne peut plus être simplement question de prolonger les discussions du passé sur la morale gidienne, mais, bien au contraire, de mettre en évidence comment André Gide s'est montrer capable d'établir ce que Lewalter appelle la « communication » entre la nouvelle société qui se

met en place et la masse de ceux qui sont plongés dans la vie « pratique ». La question soulevée par Ernst Cassirer trouve ici peut-être une réponse si l'on peut voir en Gide ce médiateur entre « l'esprit » et la « vie ». De toute évidence l'inspiration nietzschéenne semble se retrouver en partie dans l'œuvre et l'action de l'écrivain français. Mais la présentation que nous donne Lewalter de la personnalité gidienne lui permet aussi d'éliminer du débat à la fois l'éternelle question posée par l'homosexualité de l'écrivain et, en même temps, de mettre fin au procès qui lui fut fait à propos de son engagement passager en faveur du communisme. Le « symbole » est devenu « vie ». Et l'article de Joseph Breitbach sur « Les dernières semaines de Gide avant sa mort et son enterrement » ne fera que confirmer cette vision des choses, même s'il tombe dans le domaine de l'anecdote ⁵⁰.

 $^{^{50}}$ Joseph Breitbach, « Gides letzte Wochen. Tod und Begräbnis », $\it Die\ Zeit,\ 8$ mars 1951, p. 9.

MADELEINE EPRON-DENEGRI

Madeleine Denegri (1902-1989) avait été la secrétaire de Gide entre 1931 et 1936 (elle était alors M^{lle} Epron et, entre autres travaux, fut chargée de dactylographier les premiers cahiers du Journal pour l'édition des Œuvres complètes) — et, fidèle à sa mémoire, fut membre de l'AAAG dès 1968 jusqu'à sa mort, survenue à Split en Croatie où elle était lectrice de français à l'université. Elle avait écrit quelques pages de souvenirs sur cette époque heureuse de sa vie, qui furent publiées dans Le Figaro littéraire des 3 et 17 décembre 1955. C'est ce texte que nous reproduisons aujourd'hui, en le faisant suivre de la vingtaine de lettres et billets que lui avait adressés Gide, correspondance qu'elle avait soigneusement conservée et dont elle avait bien voulu, voilà plus de vingt ans, nous donner la photocopie.

André Gide dans la vie de tous les jours

Rus.) C'est lui qui vint m'ouvrir. Comme tous ceux qui l'ont connu, je fus d'abord frappée par l'originalité de cette tête chauve, de ce visage que certains comparaient déjà à celui d'un moine tibétain (Jean Paulhan devait l'appeler : « Cet inflexible à tête de scarabée », et Monique Saint-Hélier : « L'Ambassadeur du Grand Lama »), par des dents éblouissantes aidant un charmant sourire d'accueil, et des yeux de vrille derrière les épaisses lunettes, sous la touffe des sourcils. Mais on retrouvait encore sur son visage certains traits de cette noble beauté qui fut sienne jusqu'au-delà de la cinquantaine.

Il me précéda, mince et léger, dans un long couloir aux rayons chargés de livres et m'arrêta dans une vaste pièce loin de tout bruit. Quelques tapis et objets africains rappelaient le voyage au Congo de 1926, un piano

à queue, des murs tapissés de livres, un escalier intérieur conduisant à une bibliothèque surélevée. Il me fit asseoir devant une sorte de table d'écolier située dans un recoin, lui-même calé entre la table et le mur. On pouvait entrer dans la pièce et repartir en disant : « Mais non, M. Gide n'est pas là... », alors qu'il travaillait tranquillement dans son coin, caché par l'escalier. Je ne pouvais voir que lui, mais lui apercevait par la fenêtre placée immédiatement à sa droite les toits ardoisés de ce quartier de la Rive gauche, bourgeois et silencieux, rempli de ministères. L'hôtel Matignon est à deux pas, ainsi que l'actuelle ambassade soviétique. J'ai su, plus tard, que la partie inférieure de la banquette sur laquelle il s'asseyait contenait les gros volumes du Littré, le dictionnaire étymologique auquel il ne cessa de se référer.

Et tandis qu'il me questionnait sur mes goûts littéraires je regardais ses mains, surprise de les découvrir si larges à la base des doigts, à la fois vibrantes et robustes, les doigts eux-mêmes courts, en spatule, doigts de pianiste... Avec le mouvement de ses lèvres, qu'Oscar Wilde lui reprocha un jour d'avoir « trop minces, comme celles de quelqu'un qui n'a jamais menti », les yeux qu'il tenait souvent baissés, mais qui, lorsqu'il les relevait, vous déshabillaient, c'était la voix qui saisissait, devait rester reconnaissable entre toutes. Quelquefois un peu métallique, mais le plus souvent harmonieuse, elle servait à merveille une excellente diction, où les syllabes se détachaient avec lenteur, où, comme on l'a écrit, sonnaient les dentales, les « l » surtout.

Tout en m'interrogeant, il se parlait à lui-même : « *Oui... non...* non... » La réponse lui plaisait-elle, il poussait un « Ah! » aux modulations infinies, où les notes graves étaient très belles.

— Oui, je crois que nous allons nous entendre. Patientez un peu, je vous écrirai.

J'attendis un an. Entre temps, il m'avait fait savoir que son « travail était en panne », qu'il ne voyait aucun « job » à me confier, qu'il avait d'ailleurs la ferme intention de « lever l'ancre » à la fin de l'année. Puis, un jour de septembre 1931 que je me trouvais en Normandie, à Étretat, port voisin de Cuverville, on me téléphona que M. Gide me retrouverait l'après-midi dans la meilleure pâtisserie du lieu et que nous reparlerions. En effet, les choses ne traînèrent pas. Et autour de la table dressée dans le petit jardin, devant de délicieux éclairs et une tasse de thé, le conte de fées se déroula.

— Êtes-vous libre demain matin? Avez-vous une bicyclette? Vous pouvez dormir à Cuverville si vous le désirez. En tout cas Mme Gide

vous gardera à déjeuner.

Mme Gide avait définitivement quitté Paris en 1921, après le retentissant voyage que Gide avait fait en Angleterre avec Marc Allégret, et habitait toute l'année à Cuverville, qui était sa propriété personnelle. Elle avait pour seuls voisins les fermiers qui cultivaient ses terres depuis de longues années. On m'avait prévenue.

— Devant tante Madeleine (Mme Gide), soyez aussi simple que possible, pas de rouge à lèvres, pas de maquillage. L'oncle André aime qu'on soit à l'heure et qu'on respecte les habitudes de la maison.

*

Cuverville est une jolie demeure qui date du dix-huitième siècle. Construite dans un sobre style Louis XV, elle se trouve dans cette partie du pays de Caux si souvent décrite par Gide. « Cuverville, a écrit Jacques Copeau, longue façade blanche, transpercée au milieu par le soleil couchant..., vous êtes le visage de l'amitié, de l'assistance, de l'attente et de la fidélité. »

Région moins riante que le Calvados, première demeure d'été d'André Gide, là se trouvait le château de La Roque, dont il a fait le cadre de son *Immoraliste*, tandis que Cuverville est le domaine décrit dans *La Porte étroite*.

À l'époque où j'y arrivai, le grand cèdre dans son entier (un ouragan l'a, depuis, privé de nombreuses branches), surplombait majestueusement la pelouse et les deux beaux hêtres pourpres étaient encore intacts.

Dans le vestibule presque de plain-pied, se trouvait une peinture de Jacque-Émile Blanche représentant un Gide jeune, renfrogné, qu'on s'étonnait de voir avec le nez rouge... Un groupe de personnes : bellessœurs, beaux-frères, neveux et nièces de M. et de Mme Gide qui passaient une partie de l'été à Cuverville. Mme Gide se tenait très modestement, un peu à l'écart...

Pourtant, pas plus que Jeanne d'Arc à Chinon je ne me trompai : il était impossible de la confondre avec ses deux sœurs, Mmes Drouin et Gilbert. Bien qu'elle eût dépassé la soixantaine (elle avait deux ans de plus que son mari), il y avait dans sa tournure, dans son expression, quelque chose de si juvénile, si candide, qu'on était immédiatement séduit. Mince, avec une taille de jeune fille, elle était mise avec la plus grande simplicité, et son accueil mettait à l'aise; pourtant on sentait dès l'abord une grande volonté et une certaine réserve. Maintenant que la publication posthume de *Et nunc manet in te* a éclairé le mystère du couple Madeleine–André Gide — et bien qu'il y ait certainement des réserves à

faire sur les éclaircissements donnés par Gide —, comment ne pas admirer la force d'âme qui l'a fait se taire pendant de longues années et même après sa mort, puisqu'elle n'a laissé aucun message.

*

Et c'est ainsi que, pendant cet automne, je fis deux fois par jour à bicyclette les neuf kilomètres qui séparent Étretat, aux célèbres falaises peintes par Claude Monet, de Cuverville. Laissant derrière moi l'hôtel où descendit Alphonse Karr, la rue qui conservait le souvenir du peintre Isabey, la villa qu'habita Offenbach, je passais devant « Le Clos Lupin », propriété de Maurice Leblanc (le créateur d'Arsène Lupin), devant « La Guillette », maison de Guy de Maupassant, qu'habitait alors M. Mitchell — l'ancien secrétaire de Gordon Bennett —, devant le petit temple protestant où, trente-cinq ans plus tôt, André Gide avait épousé sa cousine Madeleine Rondeaux. Campagne vallonnée, riche en blé, en lin et en pâturages, où les vaches donnent le plus riche des laits.

₩

La vie à Cuverville, sorte de domaine réservé, de château du Grand Meaulnes, isolé par sa hêtraie, était réglée ainsi :

À 8 h. 30 du matin, ayant franchi la barrière blanche où s'arrêtaient les champs des fermiers, je laissais ma bicyclette dans le hangar renfermant le pressoir à cidre puis, ayant contourné la pelouse, je traversais le vestibule et trouvais, dans la pièce servant de salle à manger et de bureau à Mme Gide, l'écrivain et sa femme qui finissaient leur petit déjeuner, en compagnie de certains de leurs hôtes. Sans parler du bon chien et de la chatte (qu'on appelait « la centenaire » parce qu'elle avait vingt ans) qui ne quittaient pas le sillage de Mme Gide. On m'avait gardé du pain grillé, du café qu'adoucissait la « fleurette », cette crème que les fermiers apportaient chaque matin. On attendait le courrier pour se mettre au travail.

À cette époque, 1931, il n'était pas encore question de national-socialisme et Gide s'occupait surtout du rapprochement franco-allemand. Il échangeait une correspondance suivie avec Ernst-Robert Curtius et Thomas Mann et me dictait, pour les journaux allemands, des articles dans lesquels il exaltait les motifs d'une union intellectuelle entre la France et l'Allemagne. C'est le moment où l'Allemand Friedrich Sieburg publie son *Gott in Frankreich* qui sous le titre *Dieu est-il français*? devait soulever un grand intérêt en France.

On discutait les informations du matin, on me demandait des nouvelles d'Étretat, de la mer, de ce que j'avais vu en route, puis, sur un petit signe

de Gide, nous montions travailler.

Dans sa gaine de bois sculpté, la haute horloge normande sonnait neuf heures au bas du grand escalier. Tous ceux qui ont habité la maison se souviennent de sa bonne odeur d'encaustique; il fallait se tenir à la rampe de fer forgé pour ne pas glisser sur les larges marches de chêne, car les petites bonnes de Mme Gide frottaient, frottaient, faisaient briller meubles et parquets anciens.

La pièce où travaillait André Gide est restée la même jusqu'à sa mort ; alors que le château regorgeait de jolis meubles d'époque tendues de vieux velours d'Utrecht, l'écrivain choisissait pour s'asseoir, devant une modeste table, une chaise de paille comme celle de Van Gogh... Un piano droit, et j'oublie le reste du modeste mobilier de cette pièce ornée de fines boiseries. Dans la cheminée, le même feu clair qu'en bas.

Dès les premiers jours de notre collaboration, Gide m'avait dit que j'allais être déçue par son travail, qu'il était décidé à abandonner la littérature d'imagination pour se consacrer aux questions sociales. « La situation est trop grave, disait-il, l'Europe nous prépare des surprises, on n'a pas le droit de s'enfermer dans la littérature pure, il faut se mêler à la vie publique. » Il ne cachait pas que le fascisme l'inquiétait, mais personne ne pouvait encore soupconner son adhésion au communisme. Il paraissait surtout préoccupé par les problèmes de paix européenne et par la corruption des journaux. C'est lui qui me conseilla, l'année suivante, d'aller assister à la Décade sur la corruption de la presse mondiale qui se tint en août 1932 à l'abbaye de Pontigny, sous l'égide de Paul Desjardins, où, parmi les invités de tous pays, se trouvait le professeur Gaetano Salvemini et les deux frères Rosselli, évadés de Lipari, et qui allaient être assassinés en France sur l'ordre des fascistes. Puis il me dit qu'il avait commencé un roman, suite à L'École des femmes et à Robert, dont il allait me dicter les premiers chapitres, mais que, décidément, il était trop tourmenté par l'avenir du monde pour le mener à bien cette année-là. En effet, le livre ne devait paraître qu'en 1935.

C'est ainsi que, regardant par la fenêtre les champs que recouvrait une brume légère, ou assis devant la cheminée, Gide commença à me dicter sa *Geneviève*. Il l'interrompit à plusieurs reprises, mais, pourtant, nous corrigeâmes assez tôt les épreuves des premiers chapitres.

Le plus grand service à lui rendre était de respecter ses humeurs. Quand il n'avait pas dormi la nuit précédente, il paraissait cent ans et n'arrêtait pas de renifler; en revanche, une bonne nuit le rajeunissait énormément: il était enjoué, charmant. Le temps passait vite, avec les

lettres qui arrivaient de nombreux pays, d'Allemagne, d'Angleterre, des États-Unis surtout, la correspondance avec Dorothy Bussy — sa traductrice d'anglais et le futur auteur d'*Olivia* —, les manuscrits qu'on lui soumettait — et qu'il commençait à écarter —, les conseils qu'on sollicitait.

Un jour qu'il paraissait plus accessible, je me permis de lui dire, à propos de la passion naissante de Geneviève pour sa compagne de classe Sara:

— Certaines femmes vous sauront gré d'avoir, aussi, abordé le problème des amitiés féminines, disons, « en marge »...

Il parut aussitôt très mécontent et s'écria :

- Mais c'est beaucoup moins grave que pour les hommes, ce n'est pas comparable, voyons...
 - Et pourtant, celles dont toute la vie en a été changée ?

Il ne répondit rien, se mit à tisonner le feu, et je compris qu'il ne fallait pas insister.

À midi moins le quart, le premier coup de cloche du déjeuner nous interrompait.

- Ne faisons pas attendre Mme Gide, disait-il.

Un petit tour de jardin puis, à midi exactement, la quinzaine de personnes qui déjeunaient à Cuverville, presque toutes de la famille, se retrouvaient à table, sous le regard bienveillant de Mme Gide. De sa voix douce, tante Madeleine annonçait le menu, toujours simple mais bien conçu, produits des fermes pour la plupart. Les jeunes bonnes — filles des fermiers — passaient les plats silencieusement. Pendant le cours du repas, du cidre « maison » et, avec le fromage, un petit verre de bordeaux. C'est dans cette salle à manger que se trouvait encadré l'original du poème que Paul Valéry, parrain d'un des hêtres de Cuverville, avait dédié à Mme Gide. Il date de 1917 :

POUR VOTRE HÊTRE

Très noble Hêtre, tout l'été Qui retins la splendeur esclave, Voici ton supplice apprêté Par un ciel froidement suave.

Cent fois rappelé des corbeaux, L'hiver te flagelle et t'écorche; Au vent qui souffle des tombeaux, Les flammes tombent de ta torche.

Ton front, qui cachait l'infini, N'est plus qu'une claire vigie, À qui pèse même le nid
Où l'æil perdu se réfugie!
Tout l'hiver, le regard oiseux
Trahi par la vitre bossue,
Sur la touffe où furent les æufs
Compose un songe sans issue!
Mais, ô tristesse de saison,
Qui te consumes en toi-même,
Tu ne peux pas que ma maison
N'espère en le Hêtre Suprême!
Tant de grâce et de vétusté
Se peut-il que tout elle meure,

Se peut-il que tout elle meure, France! où le moindre nid resté Balance une fière demeure? Mille oiseaux chanteront plus d'un Souvenir d'atroce tangage, Quand reverdira par Verdun Sauvé, notre illustre Langage.

Au-dessus d'une commode de style normand, le portrait de Mme Gide à trente ans, par Paul-Albert Laurens. Elle portait un chignon haut perché, et son visage était déjà mélancolique.

Gide avait bon appétit. À table, la conversation dépendait de lui, se déroulait suivant son humeur. Était-il resté silencieux, chacun, après déjeuner, s'en retournait vite à ses affaires. Était-il enjoué, tous faisaient cercle autour de lui. Il aimait à raconter, par exemple, sa noyade manquée à Étretat et ses prouesses de nageur. Il lui arrivait de reprendre l'un de nous s'il ne s'exprimait pas correctement; il tenait que, du moins pour la troisième personne du singulier, l'imparfait du subjonctif doit être employé, même dans la conversation. Il avait avec son beau-frère, Marcel Drouin, de longues discussions sur tel ou tel terme qui l'avait arrêté dans la matinée, étymologie, emploi du mot dans le passé et en français moderne, place du mot dans la phrase, etc...

Marcel Drouin (le Michel Arnauld de ses références littéraires) était professeur de philosophie à Paris, au lycée Janson-de-Sailly. Il avait été l'un des fondateurs de *La N.R.F.* avec Gide, Ghéon, Schlumberger et Ruyters. On relève dans le *Journal* de Gide du 30 juillet 1891 : « Drouin a le Prix d'honneur... Drouin est premier partout... Je suis fier de Drouin... et son amitié m'est une des choses les plus précieuses. » Un peu plus tard il écrit : « Marcel Drouin est la personne que j'estime et

peut-être que j'aime le plus au monde. » Marcel Drouin avait remporté une série de succès universitaires peut-être sans précédent : après le premier Prix d'honneur de philosophie au Concours général, il entrait premier à l'École normale supérieure, en sortait avec le même rang, qu'il conservait aux concours de licence et d'agrégation. À vingt-deux ans, le jeune philosophe avait obtenu une bourse pour l'Allemagne. Un jour qu'il avait été particulièrement brillant à Cuverville (car d'ordinaire il pesait tellement ses jugements et ses mots que sa conversation, en public du moins, manquait parfois de brio), je dis à Gide :

- Quel plaisir que d'écouter M. Drouin... Quelle culture et quelle simplicité!
- Oui... mon cher beau-frère... savez-vous que lorsque nous étions jeunes il promettait d'être ce qu'est aujourd'hui Bergson?

Pour prendre le café, si le temps était beau on s'asseyait devant la façade aux nombreuses fenêtres ou sur la pelouse. Un jour que Gide s'amusait à faire marcher un petit neveu, le pauvre enfant n'arrêtait pas de tomber. Les dames criaient :

- Mais voyons, André, tiens-le mieux...
- Il faut qu'il tombe, criait de son côté l'oncle André, c'est excellent pour lui qu'il s'habitue au danger, qu'il surmonte sa peur !

Il agaçait parfois ses proches en n'attachant aucune importance à des gens qui paraissaient en avoir ou en s'attendrissant à tort. Parlant de la cuisinière de Cuverville qui, à l'époque, était un vrai repoussoir avec sa dent unique à la mâchoire supérieure : « Elle est charmante !... »

Parce qu'il aimait continuer certaines traditions de sa jeunesse, une fois l'an, pendant les vacances, on invitait au château tous les enfants du village. Et nous le vîmes un jour s'affairer autour d'un petit feu pour essayer de faire s'envoler une montgolfière gonflée d'air chaud, qui lui fit pousser des hurlements de joie lorsqu'elle décida de s'élever et de filer en direction de la mer.

Il ne faisait plus aussi souvent la sieste que dans ses jeunes années et souvent nous remontions vite travailler après déjeuner.

ጵ

Interrompant encore sa *Geneviève*, Gide m'annonça qu'il allait commencer à traduire une pièce d'un auteur élisabéthain, *Arden of Feversham*. Il était très scrupuleux. S'il connaissait bien l'allemand depuis longtemps (n'a-t-il pas traduit des fragments du second *Faust*?), il ne s'était mis à apprende l'anglais que le jour même de ses quarante ans. En 1931, cette langue n'avait plus de secrets pour lui, mais il ne la parlait

pas très couramment. Dans son *Journal* (1946-1950), Julien Green écrit : « Gide est le seul Français avec qui j'aie jamais eu l'occasion de parler aussi longuement de poésie anglaise, qu'il connaît bien. » Et la traduction de *Hamlet*, que Gide avait déjà faite et qui, selon J.-L. Barrault, redonnait à la pièce son côté « sweet prince », ainsi que celle, antérieure, d'*Antoine et Cléopâtre*, avaient emporté l'adhésion.

Quelquefois, avant de dicter, Gide posait près de moi le petit livre où il avait découvert *Arden* et me demandait si je comprenais tel ou tel vers comme lui... On ne pouvait être plus modeste. C'est sur la demande de J.-L. Barrault qu'en 1949-1950 Gide devait terminer la traduction d'*Arden of Feversham*, avec la collaboration de Mme Pierre Herbart (Élisabeth Van Rysselberghe). Comment, à propos d'*Arden of Feversham*, ne pas encore vanter la perspicacité de Gide quand on songe au succès que cette pièce a obtenu à Paris lors de la représentation en anglais donnée par le Yorkshop Theatre de Londres?

Je ne sais si c'est cet été-là ou le suivant que Gide écrivit une pièce en un acte intitulée *Le Treizième Arbre*. Quand il l'eut terminée, il pensa un moment la lire devant le cercle de famille, mais, réflexion faite, il y renonça, le sujet étant trop scabreux...

Tandis que je travaillais, il arrivait que Gide se mît au piano; c'était une de ces *Fugues* de Bach qu'il affectionnait. Grand privilège, disait Mme Gide, que de l'entendre.

À 4 heures, la cloche du goûter nous faisait redescendre. Gide y faisait honneur. De ses dents bien alignées il découpait toujours de « belles demi-lunes » dans le pain beurré. Quelle tristesse pour moi, après la guerre, de revoir dans le film de Marc Allégret, un Gide édenté! On me dit qu'il avait encore toutes ses dents, mais qu'elles étaient noircies par le tabac. Mme Marcel Drouin me dit un jour qu'il expliquait la régularité de ses dents par le phosphate dont sa mère le bourrait quand il était petit...

Quand nous avions bien travaillé toute la journée, je repartais pour Étretat aussitôt après le goûter, et Gide, vêtu de sa fameuse houppelande, sorte de vêtement de berger africain, coiffé d'un drôle de chapeau, un livre sous le bras, prenait le chemin de la grande allée et allait s'installer sous un arbre. Ou bien il partait à bicyclette parcourir les sentiers où pullulaient les lapins et d'où s'élevaient les faisans au vol lourd.

Un matin, je racontai que, sur la lisière du petit bois, j'avais trouvé un campement de tziganes et cru remarquer des singes et un zèbre attaché à la roulotte. L'après-midi, Gide disparut à bicyclette en direction du petit

bois. Le lendemain matin il me dit d'un air extrêmement fâché que je l'avais fait se déranger pour rien, que le zèbre était une vulgaire ânesse. Mme Gide me regardait, à la fois peinée, amusée, comme pour m'inviter à surveiller dorénavant mes descriptions. La botanique le passionnait toujours. Ce grand intérêt pour la botanique était depuis deux siècles dans son ascendance maternelle : un arrière-grand-oncle de Gide, jésuite en Chine, est l'auteur d'un herbier qui est encore, paraît-il, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et l'un de ses cousins s'était, lui, spécialisé dans l'étude des champignons. Comme je lui parlais de la quantité de fleurs sauvages allant du bleu au pourpre foncé que je trouvais sur la route d'Étretat, il me dit : « Cueillez-les toutes, que je voie celles que je connais. » Sur les dix-neuf espèces que j'apportai le lendemain matin, il en identifia dix-huit, avec leur nom exact et leurs propriétés.

₩

André Gide vivait très simplement en Normandie. On ne lui connut une automobile (somptueuse, paraît-il) que lorsqu'il eut presque quatrevingts ans... Les coups de téléphone troublaient rarement le silence de Cuverville. On les redoutait un peu. On savait, sans y faire jamais allusion, que Gide avait à Paris et ailleurs une autre vie. Lui-même veillait à ce que Mme Gide en fût troublée le moins possible. On sait qu'il avait demandé une fois à un critique du *Temps* de ne pas parler de son dernier livre pour ne pas peiner Mme Gide, dont c'était le seul journal. Un jour, une auto contenant un groupe de jeunes gens s'apprêtait à franchir la barrière blanche. Ils n'étaient pas attendus... Gide se précipita au-devant d'eux, parlementa quelque temps et l'auto fit demi-tour.

Quand il y avait un invité de marque, fait assez rare à Cuverville, on prenait le café dans le grand salon, où, au milieu de jolis meubles anciens, Mme Gide arrangeait d'admirables bouquets. Gide parlait alors en pontifiant un peu, signe chez lui d'une certaine gêne ou de l'ennui que lui procuraient les réceptions plus ou moins officielles, accoudé à la cheminée, dans l'attitude de cette photo de jeunesse illustrant l'édition de luxe des *Cahiers d'André Walter*.

La nuit tombe vite en septembre. À cette époque (1931-1932), il n'y avait pas encore l'électricité à Cuverville, tant pour protéger d'un court-circuit les fines boiseries que pour conserver l'atmosphère puritaine qui plaisait à Mme Gide. Ce n'est que peu avant sa mort, en 1938, que la châtelaine se décida à la faire installer. De sorte que le soir, pour travailler ou aller se coucher, il fallait allumer autant de bougies ou de petites lampes à pétrole dont les cuivres reluisaient dans la cuisine.

À la fin des vacances, je restai seule entre M. et Mme Gide. Ils étaient pleins d'attentions l'un pour l'autre. Et l'on sentait cette entente que, malgré la tragédie de leur union, Gide a notée dans ses dernières années. En pensant maintenant à ce « mariage blanc », je songe à l'inscription qui se trouve sur un sarcophage romain de Salona (fin du quatrième siècle après J.-C.) et d'après laquelle une Romaine aurait vécu avec son mari « intouchée » pendant trente-deux ans (QVAEQVE INLIBATA MECVM VIXIT ANNOS XXXII).

Cuverville était plein pour eux de souvenirs, ils y revivaient leur jeunesse normande, car, ainsi que devait l'écrire François Mauriac après sa mort, « Gide aura connu toutes les émotions, même les plus pures ». Il a même connu celle d'être père et grand-père. À cette époque, on commençait à murmurer, hors de Cuverville, que quelque part dans le Sud de la France Gide avait une fille illégitime. Je n'en voulais rien croire lorsqu'un attaché de l'ambassade de Tchécoslovaquie m'annonça cette nouvelle sur les marches du train qui m'emmenait à Prague. Quand je revins à Cuverville, je tâtai timidement le terrain, demandant à Dominique Drouin :

- Mme Gide a-t-elle quelquefois regretté devant vous de n'avoir jamais eu d'enfant ?
- Vous savez comme elle est réservée... Je crois qu'elle aurait été très heureuse d'en avoir.

Personne alors, du côté de Cuverville, ne se doutait de rien. Il semble que Mme Gide soit morte sans avoir connu la vérité.

4

Bien que son *Journal* dût nous apprendre plus tard que cette période fut l'une des plus infécondes de sa vie, Gide travailla pourtant très régulièrement à Cuverville. Il était d'ailleurs très travailleur de nature et lorsqu'il n'écrivait pas il regrettait que son état d'esprit ou de corps ne le lui permît pas. N'a-t-il pas déclaré dans son *Journal*: « La première condition du bonheur est que l'homme puisse trouver joie au travail. Il n'y a vraie joie dans le repos, le loisir, que si le travail joyeux le précède. »

 \star

Un matin, je trouvai Mme Gide toute seule:

— Mon mari est parti pour l'Afrique ce matin; il s'excuse, mais vous avez de quoi faire. Il s'est décidé très tard, hier soir.

Un autre jour, Gide m'avait dit:

— Ne vous étonnez pas de ne pas me trouver demain, finissez votre travail et attendez de mes nouvelles.

Dès le surlendemain on m'appelait à Cuverville : Gide avait pris le train, puis, arrivé à Marseille, il avait pensé que décidément il serait mieux en Normandie pour travailler et il était revenu à Cuverville. Les lettres de Mme Gide sont pleines de notations comme celles-ci : « Mon mari fait une cure à Vittel... », « Mon mari a dû partir pour Rome... », « Mon mari est allé faire sa cure à Karlo Vivary... », « Mon mari est installé à Nice... », « Toujours de très bonnes nouvelles de mon mari en Sicile... », « Ce matin, M. Gide quittait Paris, enfin remis, pour Marseille, où il s'embarque pour le Sénégal... », « Très bonnes nouvelles de la navigation de M. Gide. Il doit être à Saint-Louis maintenant... », « Mon mari part dans deux jours à Moscou... ». Enfin, une lettre qui sonne joyeusement : « J'ai été bien entourée au Nouvel An! Mon mari était là, et mon beau-frère... »

Besoin d'évasion, que peut expliquer sa double ascendance — normande et méridionale. « Entre la Normandie, a-t-il écrit, et le Midi, je ne voudrais ni ne pourrais choisir et me sens d'autant plus Français que je ne le suis pas d'un seul morceau de la France, que je ne peux penser et sentir spécialement en Normand et en Méridional, en catholique ou en protestant, mais en Français, et que, né à Paris, je comprends à la fois l'oc et l'oïl, l'épais jargon normand, le parler chantant du Midi, que je garde à la fois le goût du vin, le goût du cidre, l'amour des bois profonds, celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier... »

Aussi ne lui posait-on jamais de questions sur ses allées et venues. Il n'était heureux que sans attaches (hormis de rares) et lorsque nous avions la première fois parlé de secrétariat littéraire il m'avait dit :

— Je ne suis pas toujours en train. Que ferez-vous si je n'ai pas assez de travail pour vous? Je ne voudrais pas vous faire perdre une occasion meilleure...

Et, pressentant l'immense avantage qu'il m'offrait, je lui proposai d'être entièrement à sa disposition quand il aurait besoin de moi, quand il serait à Paris ou à Cuverville, reprenant ma liberté pendant ses voyages. C'est sans doute ce qui m'a permis d'échelonner des relations avec lui sur plusieurs années.

×

La question religieuse était rarement abordée dans les conversations. Mme Gide, protestante et très pratiquante, tendait, à la fin de sa vie, à se rapprocher du catholicisme; pourtant Mme Gide n'est pas morte catholique. Elle m'avait dit que le protestantisme « n'était pas assez soumis » et puis, moralement isolée comme elle l'était, peut-être trouvait-elle le

catholicisme plus enveloppant. On sait qu'elle était la marraine de la fille de Jacques Copeau, qui s'était faite bénédictine, et elle m'envoya un jour, pour consolider ma foi, le révérend père Lallement, qui, m'avait-elle dit, « a converti Jacques Copeau lui-même ». Elle fournissait de vin de messe le curé de la petite église de Cuverville, à l'ombre de laquelle sa tombe, celle de Marcel Drouin devaient être creusées. Mais dans toute la maison régnait une atmosphère huguenote, bien que Mme Gide ellemême, presque touiours souriante, ne fût pas une « puritaine farouche ».

Un jour qu'un président de je ne sais quelle grande compagnie du Havre était venu déjeuner, il raconta à table son récent voyage en Palestine et l'épisode suivant : Un guide lui avait montré l'endroit d'où, selon la tradition locale, le Christ s'était élevé le jour de son ascension ; un moment plus tard, un autre guide lui montra un autre endroit :

- C'est sans doute, dit le convive, que le Christ a rebondi!

Je vis alors le visage de Mme Gide s'empourprer et celui de Gide marquer une violente gêne.

Bien qu'il semble qu'à cette époque (1932) il eût déjà complètement perdu la foi, il était et devait rester très attaché à la personne du Christ.

Le petit logis de la rue Vaneau

HIVER nous réunit à Paris. Gide se tournait de plus en plus vers le communisme. En consentant à faire éditer ses Œuvres complètes, il considérait sa mission littéraire comme terminée. C'est moi qui recopiai, d'après ses nombreux carnets manuscrits, qu'il tirait un à un d'un petit meuble et dont certains remontaient à un grand nombre d'années, les fameuses Pages de Journal dont les plus récentes, publiées dans La N.R.F., annoncèrent son adhésion au communisme. J'ai toujours été frappée par le fait que son écriture, un peu enfantine, n'a jamais varié... Le premier vers des Poésies d'André Walter qu'il a écrites dans sa prime jeunesse :

Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère

est écrit de la même façon — même forme de lettres, même espace entre les mots — que ces dernières lignes écrites six jours avant sa mort : « Le dosage insuffisant du gris bleu du manteau de Catherine a été miraculeusement racheté, par la suite, par l'apport inattendu de la toque. Tout

cela d'un goût exquis, évidemment. » De même qu'il avait déjà trouvé la signature de toute sa vie lorsque, comme plus jeune maire de France, il signait les délibérations municipales de la commune de La Roque.

Louis Martin-Chauffier, Schiffrin (l'éditeur de la collection de la Pléiade, avec qui il avait traduit du russe les *Récits* de Pouchkine), Edmond Jaloux venaient à ce moment-là rue Vaneau pour aider l'écrivain à retrouver ses écrits épars, en vue de la publication des *Œuvres complètes*. Exclamations de joie de Gide lorsqu'il revoyait une lettre, une note, un article qu'il croyait perdus.

Avec cette conscience qui le caractérise, Gide, qui, jusque-là, ne s'était intéressé qu'à la psychologie et à l'esthétique (un peu moins pourtant depuis le voyage au Congo), se mit à étudier l'économie politique. Il aurait été à bonne école s'il avait commencé plus tôt : son oncle, Charles Gide, n'était-il pas le plus célèbre économiste français et l'un des plus grands du monde ? Il se reprochait d'ailleurs sans cesse de ne l'avoir pas mieux apprécié de son vivant. On sait, il est vrai, que les rapports avec Charles Gide n'étaient pas toujours aisés — la préoccupation qu'il avait du bien du plus grand nombre le rendait peu accessible aux malheurs des particuliers.

Qui a écrit qu'André Gide n'a jamais lu Karl Marx? Je le revois encore, fumant cigarette sur cigarette, peinant sous ses lunettes à double foyer, devant les gros volumes du *Capital*. (Quant aux livres de Knickerbocker, il y cherchait des précisions sur l'état économique de l'U.R.S.S.)

Il recevait de plus en plus de lettres, mais n'en mettait pas encore autant au panier qu'à la fin de sa vie. Rien ne l'irritait plus qu'une signature illisible, une adresse oubliée, une fausse citation. À une jeune fille qui lui communiquait ses doutes, Gide répondit aimablement, mais lui cita, en terminant, ce mot de Mme de Sévigné: « Quand je n'écoute que moi, je fais des merveilles. » À un jeune homme qui lui demandait le moyen d'arriver à un style élégant et sobre, il écrivit: « Lisez et relisez Voltaire. »

Un jour il me demanda à brûle-pourpoint :

- J'espère que vous avez bien lu la correspondance de Flaubert ?

Tandis qu'il recevait un marchand de livres au poids venu pour le débarrasser d'un plein rayon de bibliothèque, il revint vers moi :

— Tenez, dit-il, c'est bien dommage de laisser partir ça; voici une charmante édition de La Fontaine et une assez ancienne de Baudelaire.

Et, tandis qu'on venait de lui livrer un tas de *Cahiers d'André Walter* en édition de luxe, que je lorgnais entre deux dictées, il eut la gentillesse

de s'arrêter, d'en prendre un, d'y mettre une dédicace et de me le donner.

Comme à Cuverville, Gide ne recevait que peu de visites rue Vaneau. Les importuns forçaient pourtant sa porte, quelquefois même pour lui demander de l'argent. Il donnait suivant son humeur, refusant souvent à tort, donnant aussi sans discernement. Quand il attendait un visiteur, il ouvrait toujours la porte lui-même. Sa femme de ménage, Eugénie, peu alerte et qu'il gardait, je crois, par habitude, car elle ne me paraissait pas très bonne ménagère (ou l'empêchait-il d'épousseter?), ne venait que quelques heures par jour. J'entendis un matin Gide se fâcher contre le facteur et le boueur venus réclamer leurs étrennes. Un jour quelqu'un sonna avec qui il sortit immédiatement; j'avais eu le temps de reconnaître Julien Green.



On allait donner une pièce de lui (*Le Retour de l'Enfant prodigue*, je crois). Quand toutes les invitations de sa part furent prêtes, il tint à les vérifier une à une :

- J'espère qu'on n'a pas oublié Mme Colette, dit-il.

(Il estimait beaucoup le grand écrivain féminin. On se rappelle la charmante lettre qu'il lui avait écrite en 1920, après la publication de *Chéri* : « Madame, Une louange que vous ne vous attendiez guère à recevoir, je gagerais bien que c'est la mienne... »)

Le surlendemain, il reçut la visite d'un jeune couple, acteurs enthousiastes qui avaient été ses interprètes la veille. Comme ils lui demandaient son opinion sur leur jeu :

- Oh, moi, vous savez, je n'aime pas beaucoup le théâtre.

On connaît pourtant la valeur de son œuvre dramatique, et avec quel plaisir il assista, peu avant sa mort, à toutes les répétitions des *Caves du Vatican*. Mais c'est un fait qu'il était surtout féru de cinéma et qu'il le resta toute sa vie. Claude Mauriac a conté comment, le soir de leur première rencontre, au café du Rond-Point des Champs-Élysées, Gide lui confia : « Ne le dites pas à votre père. Mais j'ai été deux fois au cinéma ce soir... J'ai vu *Drôle de drame*, puis *La Dame de Malacca*. Je me sentais si abandonné, si seul... » Il paraît que certains jours, dans la villa de la rue des Sycomores, des écrans pendaient de tous côtés. Peut-être même est-il à l'origine de la vocation cinématographique de Marc Allégret, qui l'accompagna au Congo et fit le film de sa vie. En tout cas, il ne s'est pas trompé sur l'avenir du cinéma parlant et, tandis que deux grands metteurs en scène comme Jacques Feyder et Abel Gance y étaient hostiles à son apparition et que Charlie Chaplin disait : « Le dialogue est

aussi peu nécessaire aux films que les paroles aux symphonies de Beethoven... Le dialogue pour mon usage personnel ? Jamais » (mais Charlie Chaplin est sans doute le seul qui avait le droit de tenir un tel langage, ainsi que l'a récemment cité *La Cinématographie française*), André Gide écrivait : « Je crois au cinéma parlant. Je crois qu'il est appelé à prendre une réelle valeur artistique dès qu'on s'adressera à de vrais écrivains. Il faudra considérer l'art cinématographique avec des yeux tout neufs. Ce n'est pas du mauvais théâtre qu'il faut faire. J'ai des idées assez personnelles sur ce sujet, je crois, et j'espère pouvoir les réaliser bientôt. »



À cette époque, l'appartement de la rue Vaneau était divisé en trois (peut-être l'est-il encore) : au-delà de la grande bibliothèque, salle de travail de Gide déjà décrite, se trouvait le studio de Marc Allégret, qui fut probablement l'original d'Olivier des Faux-Monnayeurs. À plus de vingt ans de distance, je revois le séduisant metteur en scène de Lac-aux-dames téléphonant à Simone Simon devant une magnifique affiche de Toulouse-Lautrec.

De l'autre côté, au-delà de l'antichambre, c'était l'appartement de Mme Théo Van Rysselberghe, « la petite dame », chez qui Gide prenait souvent ses repas. Veuve du célèbre peintre pointilliste belge, auteur, entre autres, du portrait de Verhaeren, toujours vêtue de façon plutôt masculine, « Mme Théo » recevait avec beaucoup d'urbanité et de goût devant les belles peintures de son mari. Gide, qui aimait quelquefois mettre les gens dans l'embarras, m'emmena un jour déjeuner avec lui chez Mme Van Rysselberghe. J'étais nouvelle dans la maison et ne connaissais encore ni l'histoire ni l'œuvre de son mari. De ma place à table, je ne quittais pas des yeux une magnifique peinture qui représentait un arbre en fleur. Je n'y tins plus :

- De qui est ce tableau?
- Mais du mari de Mme Théo, voyons...

J'en rougis encore.

C'est aussi au cours d'un des déjeuners chez la « petite dame » que Gide, qui parcourait un journal en buvant son café noir, renversa tout à coup la moitié de sa tasse sur la jolie nappe brodée... On en aurait pleuré. Mais lui :

— Ça tombe bien, justement j'en avais de trop !...

Comment ne pas songer à l'anecdote qu'il rapporte sur son oncle Charles Gide ? Celui-ci, invité à dîner avec des économistes étrangers qui avaient souhaité le rencontrer, et qui n'avait pas ouvert la bouche à table, ne fit rien d'autre, après le repas, que de parcourir toutes les publications économiques qui se trouvaient sur le guéridon du salon de son hôtesse.

Mais Gide pouvait être le charmeur que nous avons connu, et tout cela s'oubliait vite. Mme Van Rysselberghe a conté dans ces belles pages de l'*Hommage à André Gide* qui commencent par : « Depuis que vous n'êtes plus, grande ombre, il me semble que votre intégrité doive se recomposer dans le cœur de vos amis... », elle a écrit comment, en 1927, après une mort qui devait changer le cours de sa vie, elle dit un soir à Gide : « Il me semble que, depuis des mois, je vis en valise. » Et Gide de répondre : « *Mais moi, chère amie, je n'ai jamais vécu autrement.* Ah! tâchons du moins de poser nos valises l'une à côté de l'autre. » Et c'est ainsi que Gide et « la petite dame » (Mme Théo) vécurent à Paris, « en symbiose », jusqu'à la mort de l'écrivain.

*

Pour travailler, Gide se réfugiait dans le coin de sa bibliothèque; il s'installait aussi parfois dans sa petite chambre, sorte de cellule, où il devait mourir. Ou bien il venait me dicter ou me parler dans la pièce qui avait été conçue pour être une salle à manger, près de l'entrée. Deux belles toiles de Sickert qui n'avaient jamais été accrochées étaient posées sur des chaises. Par terre, face aux murs, d'autres tableaux.

Bien des gens, Roger Martin du Gard, Béatrix Beck, Pierre Herbart, Julien Green, etc., ont décrit ses costumes, souvent hétéroclites, ses chapeaux surtout, ses grands manteaux, chandails de toutes couleurs, foulards, cache-nez, mitaines. Pour moi, je ne le voyais habillé comme tout le monde, mais alors très élégamment, que lorsqu'il se rendait à la N.R.F.

Il avait des enthousiasmes d'enfant. Un jour qu'il téléphonait de la rue Vaneau pour essayer de renseigner quelqu'un sur un cours qui se tenait au Muséum d'histoire naturelle, j'avais justement avec moi la brochure indiquant tous les cours et conférences données à Paris cette année-là ; je la lui montre, il me l'arrache des mains en poussant des cris de joie dans l'appareil : « Voilà justement, cher ami, qu'on me tend je ne sais quel extraordinaire indicateur... »

Tout en me donnant des instructions sur la façon de présenter ses *Pages de Journal*, il s'arrêta une fois pour s'exclamer :

- Quel joli col vous avez là!
- Mais on me dit que ces sortes d'écailles luisantes font songer à une maladie de peau...

— Il ne faut pas vous laisser dire des choses pareilles! (il paraissait hors de lui), les gens n'ont pas de goût!

Comment ne pas lui savoir gré de conseils comme celui-ci :

— Votre voix n'était pas mauvaise au téléphone ce matin quand je vous ai appelée du dehors, mais pourquoi diable les femmes commencent-elles toutes leurs conversations sur un ton si élevé? Commencez donc le plus bas possible, ça vous donne une gamme beaucoup plus étendue...

Un jour il m'interrogea à brûle-pourpoint :

- Qu'y a-t-il de spécial à Créteil ?
- Le bras de la Marne qu'on appelle le Bras du Chapitre et les maraîchers (l'hôpital n'était pas encore construit).
 - Les maraîchers? Qu'entendez-vous par là?
 - Mais ceux qui cultivent les légumes dans leurs marais.
- On dit « les marais » dans la région parisienne? J'ignorais ça, je vais le vérifier, c'est très intéressant!

Et le voilà qui court consulter son Littré.



En 1932, il m'écrit un jour de Suisse :

« La longue cure de repos que je viens de faire en Suisse aurait été d'un ennui mortel si je n'avais été si fatigué. Je n'ai malheureusement absolument pas pu travailler... Tout est en panne, je me sens si peu "sous pression" que je ne puis prévoir quand ce marasme, qui me désole, prendra fin...»

Quatre mois plus tard, il reprend goût au travail :

« Oui, s'il vous était possible de me donner un peu de temps... j'accepterais volontiers que vous veniez travailler quelques heures avec moi. Et ceci le plus tôt possible. À quelque heure du jour que ce soit, je répondrai à un appel de téléphone, mais vous n'auriez qu'à venir sans même vous annoncer, vous seriez la très bien venue. »

Petit à petit, il me donnera moins de travail, tout entier pris par son activité politique. Et un jour où j'avais manifesté mon chagrin d'être mise de côté il m'écrivit : « Non, ne laissez pas de vilaines ombres ternir le bon souvenir de notre collaboration. » Il m'expliqua que s'il n'avait plus fait appel à mon dévouement c'était à cause de « l'état de stérilité où il se trouvait depuis de longs mois... » Il eut la gentillesse de me rendre encore des services, notamment lors de l'interview que je souhaitais obtenir pour Excelsior de la danseuse mécène Ida Rubinstein, qui voulait monter — et danser — à l'Opéra la Perséphone de Gide, sur une musique d'Igor Stravinsky et des décors d'André Barsacq. (Gide avait dédié

Perséphone « à Madame Ida Rubinstein, dont la ferveur a su ranimer un projet endormi depuis plus de vingt ans », et la première représentation eut lieu le 30 avril 1934.) À la suite d'un malentendu, ce fut un autre journaliste qui publia l'interview — car Mme Rubinstein nous avait reçus tous les deux dans son hôtel de la place des Etats-Unis. Désolé, Gide, qui avait servi d'intermédiaire, m'écrivit de Syracuse ces lignes qui font songer à certain passage des Illusions perdues : « La vie littéraire (le journalisme assurément) est tissée de menus déboires, brimades, passedroits et avanies. Il faut s'y faire et veiller surtout à ne pas se laisser aigrir. On y parvient en songeant aux vrais savants qui se voient souffler leurs inventions par des vulgarisateurs sans scrupules... »

*

La vision que j'ai ensuite de Gide est celle de sa retentissante apparition en public en 1935. Ceux qui l'ont approché savent qu'il redoutait de prendre la parole devant un auditoire nombreux. On ne connaissait de lui, je crois, en dehors de sa conférence sur Dostoïevski — faite au Vieux-Colombier — que celle de la Libre Esthétique de Bruxelles le 29 mars 1900 (dédiée à Théo Van Rysselberghe, que l'on trouve dans *Prétextes*, et au cours de laquelle il avait fait l'apologie de l'influence) et l'autre, *De l'importance du public*, prononcée à la Cour de Weimar le 25 août 1903 et publiée la même année dans la collection de *L'Ermitage*. En mars 1933, dans une allocution destinée à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, il avait débuté ainsi : « Je ne suis rien moins qu'un orateur et me sens on ne peut moins qualifié pour présider quoi que ce soit. Je voudrais qu'il me soit permis, après avoir dit quelques mots, de quitter cette estrade et de me confondre avec les simples auditeurs. »

On peut être un grand écrivain et n'être pas orateur. Le cas de Paul Valéry est bien connu. Gide, qui l'admirait en tout, n'a cessé d'écrire qu'il était éblouissant dans la conversation. Dans le dialogue, sans doute. Mais, pour ma part, je n'oublierai pas la déception que me causa son discours lors du centenaire de la mort de Pouchkine, célébré à la salle Pleyel en mars 1936, sur l'instigation de Serge Lifar. Après s'être timidement glissé sur le bord de la scène, devant le rideau baissé, il fit, certes, en phrases courtes, simples et riches, un très bel éloge du grand poète russe, mais sa voix était bien faible et si mal timbrée...

Donc, à l'approche du Congrès pour la défense de la culture qui devait se tenir à Paris, au printemps de 1935, dans l'immense salle du Palais de la Mutualité, les murs de la capitale s'étaient couverts d'affiches pour an-

noncer que de grands écrivains appartenant à trente-huit nations avaient accepté d'y parler. Gide était du nombre. Il se demandait, ainsi que son entourage, quelle figure il allait y faire. Eh bien, si l'extraordinaire orateur qu'est André Malraux aurait pu recevoir le premier prix, on peut dire que Gide ne sembla nullement intimidé. Il apparut, mince et plutôt petit sur la scène, mais sa longueur de buste compensait en dignité. Sa voix portait bien, sa diction faisait merveille et il fut vite à l'aise devant les trois milles personnes qui l'écoutaient. On n'a pas oublié les belles paroles qu'il prononça ce jour-là, à mi-chemin entre son adhésion au communisme (il n'était pas encore allé en U.R.S.S.) et la crainte qu'il avait de voir la culture uniquement soumise à une certaine politique : « Dans toute œuvre durable, c'est-à-dire susceptible de satisfaire à des appétits renouvelés, il y a plus et mieux que de simples réponses aux besoins momentanés d'une classe de gens et d'une époque. Qu'il soit bon de favoriser la lecture de ces grandes œuvres, il va sans dire, et l'U.R.S.S., dans les réimpressions de Pouchkine et dans ses représentations de Shakespeare, montre encore mieux son réel amour de la culture que par la publication du flot des productions, souvent fort remarquables du reste, qui glorifient son triomphe, mais qui pourraient bien n'être que d'un intérêt momentané... Aujourd'hui, toute notre sympathie, tout notre désir et besoin de communion vont vers une humanité opprimée, contrefaite et souffrante. Mais je ne puis admettre que l'homme cesse de nous intéresser lorsqu'il cesse d'avoir faim, de souffrir et d'être opprimé. Je me refuse d'admettre qu'il ne mérite notre sympathie que misérable. Et je veux bien que la souffrance souvent magnifie, c'est-à-dire que lorsqu'elle ne nous prosterne pas elle nous martèle et nous bronze. Mais tout de même, je me plais à imaginer, à vouloir un état social où la joie soit accessible à tous, et des hommes que la joie aussi puisse grandir. »

C'est à Cuverville que je retrouve maintenant Gide, sur une image de tragédie. Un jour de 1936, on me téléphona en Normandie, où je passais mes vacances, que M. Gide venait de rentrer d'Union soviétique, qu'il désirait me voir — ayant peut-être un travail à me confier — et m'envoyait chercher en voiture. L'un de ses neveux, Jacques Drouin, et une amie commune me racontèrent en route que je le trouverais bien triste : l'un de ses compagnons de voyage, le déjà célèbre écrivain populiste Eugène Dabit, était mort en deux jours à Sébastopol, d'une fièvre scarlatine, disait-on.

Quand j'arrivai à Cuverville, Mme Gide me prit à part :

 Vous savez que mon mari est fort attristé. Mais, je vous en prie, aucune question sur son voyage, aucune. Je crois qu'il prépare des révélations.

Gide, en effet, paraissait déçu, triste, préoccupé... Tous autour de lui respectaient son silence. Il était assis dans un fauteuil de jardin, devant la façade, et quand il éleva la voix ce fut pour aborder le moins important, par exemple la danse d'une petite fille dans un lointain pays voisin de la Perse. Comme nous insistions pour avoir des précisions :

— Ne me demandez pas de vous la décrire, je serais incapable de vous dire la couleur de ses yeux.

Dans ses livres non plus, Gide ne détaillait pas le physique de ses personnages.

Il prononça tristement le nom de Dabit, puis, petit à petit, il parla avec un certain enthousiasme de son voyage, de cet immense pays où il avait pu observer des types humains si divers, une jeunesse pleine d'entrain.

L'un des drames intimes de Gide : malgré la fougue, la sincère ferveur qui l'avaient poussé vers le dépaysement, vers le communisme, il restait profondément marqué par ses origines bourgeoises.

 \star

Après la publication de son *Retour de l'U.R.S.S.*, André Gide fut « mis en accusation » par un comité d'intellectuels. Cette sorte de procès allait réunir une foule de curieux dans les étroits locaux de l'Union pour la Vérité, rue Visconti. Au centre, une petite table avec, d'un côté, André Gide, de l'autre Paul Nizan et J.-R. Bloch. Dirigeant les débats, Paul Desjardins, l'ancien professeur à l'École normale supérieure de Sèvres, le critique acerbe bien connu, le fondateur des Entretiens de Pontigny, et, debout au fond de la salle, Ilya Ehrenbourg qui habitait Paris depuis près de quinze ans et qui prenait vivement part à la discussion.

Image pathétique de Gide, se défendant sans haine. C'est, je crois, à la suite de cette « mise en accusation » qu'il publia les *Retouches au Retour de l'U.R.S.S.*

☆

On sait qu'André Gide avait été l'un des initiateurs de l'Association des amis de Charles-Louis Philippe, et il me conseilla d'assister, en septembre 1937, au cinquième Congrès des intellectuels du Centre, qui nous conduisit à Cérilly, à la maison natale de l'auteur de *Bubu de Montparnasse* et sur sa tombe, qu'orne le buste de l'écrivain par Bourdelle.

Dans le bulletin numéro 1 de cette association, un extrait de la correspondance inédite de Charles-Louis Philippe, daté de 1902, contient ce

passage : « Ce soir, je dois voir Gide et son beau-frère (Marcel Drouin). Un de nos amis doit leur lire une chose que je connais déjà et qui est fort belle... »

Le docteur Raymond P..., oculiste, était l'auteur d'un travail sur l'influence du surmenage oculaire sur l'activité et la destinée des grands hommes — Wagner, par exemple. J'eus l'idée de lui signaler le cas de Gide, qu'il trouva intéressant puisque, disait-il, « souffrant de la tête, cyclique finissant en insomnieux ». Gide reçut donc bientôt un questionnaire sur l'histoire de ses lunettes, de ses prescriptions, de ses contacts avec les oculistes, tandis que le médecin et moi recherchions dans l'œuvre de Gide les traits de nervosité particulière : insomnies ayant suivi une lecture prolongée. Le 16 avril 1937, Gide m'écrivit :

« Le questionnaire du docteur P... que vous me transmettez est fort intéressant. Mais, pour y répondre comme il faudrait, c'est-à-dire avec un peu de nuances, le temps me manque. Il me semble que je ne pourrais y satisfaire que de vive voix... » Le docteur P... étant à l'étranger, l'affaire n'eut pas de suite immédiate. Mais un jour, se trouvant en traitement à l'hôpital de la Pitié pour une dépression nerveuse, le docteur P... se rappela la réponse de Gide et lui adressa un appel, véritable S.O.S. : « Vous le plus vrai des hommes, il faut que je vous voie! »

Deux jours plus tard, Gide lui rendait visite dans sa petite chambre de la Pitié, tout simple dans son macfarlane usagé. Il ne se passa pas grandchose. Le docteur P... lui exposa ses problèmes sentimentaux. « Faut-il le dire ? » Alors, me raconta plus tard le consultant, Gide prit exactement l'attitude du pasteur mal défroqué qu'au fond il était resté. Roulant ses mains très ecclésiastiquement l'une sur l'autre, il exposa au docteur P... qu'on ne peut pas toujours dire la vérité, pour finir sur ce mot :

- J'espère que ce que je vous dis ne vous fera pas de mal!
- Non, mon père, répondit presque le docteur P... qui n'a pas oublié l'impression de comique qu'il en ressentit.

Puis ils abordèrent la question du surmenage oculaire. Gide ne se trouvait pas en cause (non plus que Romain Rolland, interrogé auparavant). Enfin, le docteur P..., qui était, comme lui, d'origine protestante, mais qui s'était converti au catholicisme, lui posa cette question, « maladresse » de vieil huguenot :

— Comment expliquez-vous, Monsieur, que tant d'esprits supérieurs soient passés par vos mains pour finir au sein de l'Église catholique ?

Silence total, qui jeta une glace que les interlocuteurs ne devaient plus briser. Mais souvenir ineffaçable, chez le docteur P..., du joli geste de

Gide accourant sur simple appel d'un presque inconnu...

*

Comme il avait été, avec Paul Valéry et Jean Schlumberger, l'un des fondateurs du Service de diffusion du livre français au ministère des Affaires étrangères, je lui écrivis avant d'aller en Yougoslavie, en 1937. Voici un passage de sa réponse :

« Oui, certes, la France sait bien mal reconnaître les sympathies que l'étranger souvent lui témoigne ; elle semble faire tout ce qu'elle peut pour les décourager. Pour ce qui est de la Yougoslavie (nous sommes en 1937), faites attention que je suis assez mal vu là-bas par les dirigeants et que l'intérêt que me porte la jeunesse peut sembler frondeur... Si néanmoins un professeur de français ne croit pas imprudent de donner un texte de moi, le mieux serait, il me semble, de le choisir dans mes Nouvelles Nourritures. La page 21, s'adressant directement aux jeunes gens, me paraît particulièrement convenir. »

C'est le passage qui commence ainsi :

« J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante. Mais quelle sera sa question ?

Je n'ai pas grand contact avec l'époque, et les jeux de mes contemporains ne m'ont jamais beaucoup diverti. Je me penche par-delà le présent. Je passe outre. Je pressens un temps où l'on ne comprendra plus qu'à peine ce qui nous paraît vital aujourd'hui.»

Je ne devais plus le revoir.

En 1946, je lui écrivis de Paris que je rentrais de Yougoslavie, où j'avais passé toute la guerre, et qu'il serait peut-être intéressé par certaines de mes expériences vécues. Mais non, il avait tourné la page... Avec des mots charmants, il chargea son neveu de m'inviter à déjeuner de sa part, et ce fut tout.



Ma première visite en Normandie, en 1951, fut pour Cuverville. Il n'y avait plus que des ombres: Mme Gide, Marcel Drouin, André Gide étaient morts. J'appris qu'à l'enterrement de Gide la présence d'un pasteur avait été désapprouvée par certains amis, Roger Martin du Gard en particulier. Mais Gide, volontairement, n'avait laissé aucune disposition quant à la cérémonie funèbre et dans cette demeure où Mme Gide, chaque dimanche, réunissait sa maisonnée pour un culte très simple, cette présence n'avait rien que de naturel. Je couchai dans une petite chambre du premier. La nuit s'annonçant fraîche, la nouvelle châtelaine, Hélène

Drouin, posa sur mon lit la fameuse houppelande que Gide aimait emmener dans ses promenades... Toute la demeure était imprégnée du souvenir des trois grands disparus.

Entre les champs humides, par les chemins boueux, je me rendis le lendemain matin au petit cimetière de campagne où, non loin de l'église au toit d'ardoise, les trois tombes s'alignaient côte à côte. Celle de Gide n'était alors que provisoire — la tombe de Marcel Drouin la séparant de celle de sa femme; elle a été faite depuis, dans la plus grande simplicité.

*

Quant au château lui-même, sur l'initiative de M. Jaujard, directeur des Arts et des Lettres, et comme suite à l'amendement voté par l'Assemblée nationale en décembre 1954 sur la proposition de M. Binot, député de la Seine-Maritime, le gouvernement français en a décidé l'acquisition pour le convertir en maison de repos (ou de travail) à l'intention des étudiants ou des jeunes étudiants français.

Lettres et billets d'André Gide à Madeleine Epron

I. [Paris, mercredi 4 novembre 1931.]

Chère Mademoiselle, Entendu, donc, pour vendredi matin. Bien attentivement votre

A. G.

II. Splendide Hôtel, Marseille [Samedi] 9 janvier [19]32. À partir de lundi : c/o Simon Bussy La Souco,

Roquebrune-Cap Martin, Alpes-Maritimes

Chère Mademoiselle,

J'ai beaucoup regretté de devoir quitter Paris sans vous avoir revue. Dans votre lettre vous vous disiez prête à revenir dès mardi matin si je vous appelais ; et, sans mot de moi, mercredi. Je vous ai vainement attendue. J'aurais voulu convenir d'un travail à vous confier pendant

mon absence... Mais celle-ci ne sera pas longue et je ne manquerai pas de vous avertir quelques jours avant mon retour, dans l'espoir que vous serez encore libre.

En attendant, veuillez accepter mes meilleurs vœux et mes souvenirs bien cordiaux.

André Gide.

III. Roquebrune, [jeudi] 14 janv[ier 19]32.

Chère Mademoiselle,

J'ai bien reçu vos deux lettres. Tout va bien. Je pense rentrer à Paris à temps pour vous revoir *dès lundi matin*, si possible de votre côté.

Mon fournisseur habituel : papeterie *Beauvais*, rue du Bac, à gauche peu avant d'atteindre le quai.

À bientôt donc, j'espère — et bien cordialement,

André Gide.

IV. [Paris, mardi] 23 fév[rier 19]32.

Chère Mademoiselle,

Je m'attriste de vous savoir souffrante. Mais n'ajoutez pas à cela une inquiétude inutile. Aucun travail urgent. Donc soignez-vous bien et tranquillement. N'affrontez pas trop vite un temps perfidement changeant. Je pense moi-même aller passer quelques jours à Cuverville. J'étais si harcelé ces jours derniers que j'enviais presque votre réclusion forcée.

Bien affectueusement,

André Gide.

V. [Cuverville, jeudi] 21 avril [19]32.

Chère Mademoiselle.

Vos jolies fleurs ont apporté un peu de printemps dans le salon de Madame Van Rysselberghe.

Je n'ai passé que deux jours à Paris, très impatient de regagner Cuverville, où je viens d'arriver. La longue cure de repos que je viens de faire en Suisse aurait été d'un ennui mortel si je n'avais été si fatigué. Je n'ai, malheureusement, absolument pas pu travailler, et c'est bien aussi pourquoi je ne vous ai pas fait signe, n'ayant hélas! aucun travail à vous confier présentement. Tout est en panne; je me sens si peu « sous pression » que je ne puis prévoir quand ce marasme, qui me désole, prendra fin.

J'ai regretté de n'être pas at home lorsque vous êtes venue hier, j'aurais été heureux de vous serrer la main.

Madame Gide vous envoie son meilleur souvenir. Bien affectueusement vôtre.

André Gide

VI.

[Lundi] 29 août [19]32.

Cuverville

Criquetot-L'Esneval Tél. 27

Seine-Inférieure

Chère Mademoiselle.

Je reçois votre aimable lettre et suis tout heureux que la décade de Pontigny ait répondu à ce que je vous en avais fait attendre.

Oui, s'il vous était possible de me donner un peu de temps, ainsi que vous me le proposez, j'accepterais volontiers que vous veniez d'Étretat travailler quelques heures avec moi. Et ceci le plus tôt possible. À quelque heure du jour que ce soit, je répondrais à un appel de téléphone; mais vous n'auriez qu'à venir sans même vous annoncer : vous serez la très bienvenue... Bien cordialement votre

André Gide.

VII.

[Paris, mardi] 8 nov[embre 19]32.

Chère Mademoiselle.

Votre gentille lettre dernière ne me disait-elle pas que vous seriez de retour à Créteil le 7 nov. ?

Si vous pouviez disposer de votre matinée de demain, je serais heureux de vous revoir avant mon départ pour Cuverville.

Bien « attentivement » votre

André Gide.

VIII

[Dimanche] 16 juillet [19]33.

Cuverville

Criquetot-L'Esneval Tél. 27

Seine-Inférieure

Chère Mademoiselle,

Non! ne laissez pas de vilaines ombres ternir le bon souvenir de notre collaboration. Les deux « considérants » qui m'ont amené à espacer nos relations n'ont rien de désobligeant pour vous. Le premier, c'est l'état de stérilité où je me trouve depuis de longs mois (état fort pénible, vous

pouvez m'en croire); si je n'ai pas fait appel à votre dévouement, c'est que je n'avais hélas! aucun nouveau travail à vous confier.

Le second des considérants : c'est qu'il m'apparaissait de plus en plus que vous êtes née pour plus et mieux que cette besogne subalterne à quoi vous aviez la gentillesse de vous soumettre près de moi. J'aurais dû vous en parler déjà, coupant court ainsi aux fâcheuses suppositions dont votre lettre me fait part, et vous persuadant, j'en suis sûr, que je ne garde de notre collaboration qu'un excellent et reconnaissant souvenir.

J'ai trouvé votre lettre à mon retour de Vittel. Je ne sais trop encore si cette cure m'a fait du bien, n'en éprouve pour l'instant que fatigue et abrutissement. Depuis notre dernière rencontre et la copie du dernier cahier gris, je n'ai pu écrire une ligne. Il ne saurait donc être question de travail, lors même que vous seriez disponible. Mais, dans le cours de l'été, si vous étiez à Étretat et que le cœur vous en dise de venir à Cuverville prendre une tasse de thé ou partager un repas, persuadez-vous que vous nous feriez plaisir à tous et que je reste bien cordialement vôtre.

André Gide.

IX.

[Paris, dimanche] 15 oct[obre 19]33.

1 ^{bis}, rue Vaneau, VII^e Littré 57-19

Chère Mademoiselle.

M'accorderiez-vous quelques instants de causerie ? Le plus tôt serait le mieux et nous pourrions convenir du jour et de l'heure si vous aviez la gentillesse de m'appeler au téléphone (le matin pour être plus sûre de me trouver).

Bien affectueusement votre

André Gide.

X.

Syracuse, [samedi] 3 février [19]34.

Chère Mademoiselle.

Voici qui, en effet, est fort dépitant. Mais certainement Madame Rubinstein n'y aura pas vu malice et ne s'est nullement rendu compte du préjudice que cet interview pouvait vous causer. Peut-être même l'interviewer aura-t-il su la convaincre que, vous ou lui, c'était même chose, du moment que pour *Excelsior*.

La vie littéraire (et le journalisme assurément) est tissée de menus déboires, brimades, passe-droits et avanies. Il faut s'y faire et veiller surtout à ne pas se laisser aigrir. On y parvient en songeant aux vrais sa-

vants qui se voient souffler leurs inventions par des vulgarisateurs sans scrupules.

Je n'ai pas revu Madame Rubinstein depuis des mois, et n'ai donc pu lui reparler de vous ainsi que j'eusse fait bien volontiers pour vous épargner cette pénible contrariété.

Merci pour les découpures ; je ne connaissais ni l'une ni l'autre.

Bien affectueusement,

André Gide.

XI.

[Paris, lundi] 26 oct[obre 19]36.

Chère Mademoiselle,

Que vous êtes aimable ! J'avais bien entendu parler de cet écho (du premier du moins) stupide ; mais sans vous je ne le connaîtrais pas.

Merci de tout cœur et

bien affectueusement,

André Gide.

XII.

[Paris, vendredi] 16 avril [19]37.

1 ^{bis}, rue Vaneau, VII^e Invalides 79-27

Chère Mademoiselle.

Le questionnaire du D^r Penel que vous me transmettez est fort intéressant. Mais pour y répondre comme il faudrait, c'est-à-dire : avec un peu de nuance, le temps me manque. Il me semble que je ne pourrais y satisfaire que de vive voix ; et le mieux ne serait-il pas que le D^r P. vienne causer avec moi et m'interroger à loisir, un matin (s'il est à Paris). Il n'aurait qu'à me téléphoner pour m'annoncer sa venue et je serai heureux de le recevoir.

Veuillez croire à mes affectueux souvenirs.

André Gide.

XIII.

[Paris, lundi] 6 déc[embre 19]37.

1 ^{bis}, rue Vaneau, VII^e Invalides 79-27

Chère Mademoiselle.

Les nouvelles que vous me donnez du D^r P. sont bien affligeantes. Et le plus affligeant c'est l'impuissance de la sympathie, dans un cas pareil — et dans beaucoup d'autres.

Oui certes, la France sait bien mal reconnaître les sympathies que

l'étranger souvent lui témoigne; elle semble faire tout ce qu'elle peut pour les décourager. Pour ce qui est de la Yougoslavie, faites attention que je suis assez mal vu là-bas par... les dirigeants (1); et l'intérêt que me porte la jeunesse peut sembler frondeur. Il faut faire attention à cela. — Si néanmoins un professeur de français ne croit pas imprudent de donner un texte de moi, le mieux serait, il me semble, de le choisir dans mes *Nouvelles Nourritures*. La page 21, s'adressant directement aux jeunes gens, me paraît particulièrement convenir.

Dois-je vous envoyer, ou lui envoyer le livre?

Croyez à mon bien cordial souvenir.

André Gide.

(1) Je crois du reste que mes deux livres sur l'U.R.S.S. m'ont fait mieux voir et que j'ai cessé de paraître un auteur dangereux — simplement je reste un peu *suspect*. Néanmoins le représentant de la Yougo-slavie à la S.D.N. m'a presque officiellement invité, tout récemment.

XIV.

[Paris, mardi] 20 décembre [19]38.

Chère Mademoiselle,

Je suis profondément réjoui par la bonne nouvelle que vous m'annoncez si gentiment et vous envoie, au Professeur Denegri et à vous-même, mes félicitations et mes vœux chaleureux.

Serais-je encore à Paris à votre retour ? J'aurais grand plaisir à causer un peu avec vous, mais je suis bien impatient de quitter Paris où je ne parviens pas à travailler comme il faudrait mais où, depuis six jours, la grippe me retient couché (d'où cette dictée). Ayez la gentillesse de vous informer par téléphone (Invalides 79-27) si je suis encore rue Vaneau à votre retour.

Veuillez croire à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

XV.

[Paris, lundi, s. d.]

1 ^{bis}, rue Vaneau, VII^e Littré 57-19

Chère Mademoiselle,

Madame Gide m'écrit qu'elle a eu le plaisir de vous revoir à Cuverville, et m'annonce votre retour à Paris dès aujourd'hui.

S'il vous était possible de venir rue Vaneau dès demain mardi, 9 h, j'en serais heureux. Un coup de téléph. au besoin.

Bien cordialement votre

André Gide.

XVI.

[Paris, s. d.] Samedi.

Chère Mademoiselle,

Êtes-vous à Créteil présentement [?]. Et, dans ce cas, aurais-je le plaisir de travailler avec vous lundi matin ?

Bien affectueusement votre

A. G.

XVII.

[Paris, s. d.] Samedi.

Chère Mademoiselle,

Étes-vous présentement à Créteil ? Vous serait-il possible de venir me voir demain matin entre 9 h et 11 h — ou de m'appeler au Littré 57-19 ? Bien affectueux souvenirs

André Gide.

XVIII.

[Paris, s. d.]

Chère Mademoiselle.

Vous seriez aimable de m'appeler au téléphone demain matin, un peu tôt si possible.

Bien affectueusement.

André Gide.

XIX.

[Cuverville, s. d.] Lundi matin.

Chère Mademoiselle.

Vous sera-t-il possible de venir à Cuverville jeudi matin ? Souvenirs bien cordiaux.

André Gide.

XX.

[S. d.] Lundi.

NRF

Paris, 43, rue de Beaune

Chère Mademoiselle.

Je reçois à l'instant votre lettre. J'allais vous écrire.

Ne disposeriez-vous pas d'une ou deux heures demain après-midi. Nous les ajouterions au compte que je règlerais aussitôt.

Bien affectueusement.

André Gide.

XXI.

[Paris, s. d.] Lundi.

Chère Mademoiselle,

Me voici de retour. Je consulte le tableau que vous m'aviez laissé. Il me permet d'espérer que vous pourrez venir, demain mardi, de 13 h à 15 h.

Et sinon, coup de téléph. le matin, s.v.p.

Bien cordialement,

A. G.

XXII.

[Paris, s. d.]

1 ^{bis}, rue Vaneau, VII^e Littré 57-19

Chère Mademoiselle.

Ne craignez pas de me dire, je vous en prie, si ce billet (ci-joint) répond exactement à ce que vous souhaitiez.

Tout prêt à le recommencer sur vos indications, s'il y avait lieu.

J'ai plaisir à vous envoyer mes vœux bien cordiaux et l'assurance de mes souvenirs les meilleurs.

André Gide.

In memoriam Yvonne Davet

par

ALAIN GOULET

APRÈS la mort de Gide, Yvonne Davet se mura dans une retraite et un silence dont, pendant plus d'un demi-siècle, ne parvinrent à la faire sortir personne de ceux qui, journalistes ou chercheurs, eussent souhaité recueillir ses souvenirs et ses témoignages... », écrit Claude Martin au terme de sa note annonçant le décès d'Yvonne Davet dans l'avant-dernier BAAG (n° 156, octobre 2007, p. 672). Ce n'est pas tout à fait exact, car lorsque Claude Martin eut fondé son équipe de recherche pour la correspondance générale d'André Gide en 1981, je m'étais lancé à la recherche d'Yvonne Davet dans l'espoir d'obtenir d'elle la copie de sa correspondance avec André Gide. Au terme d'une enquête pour la retrouver, qui se révélait plus ardue que prévue, j'ai fini par recevoir d'Anne-Marie Drouin, le 11 mai 1982, ces lignes:

Au cas où vous souhaiteriez tirer parti de l'adresse d'Y. Davet lors de votre passage à Paris, la voici :

Fondation Galignani 89 boulevard Bineau Neuilly

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, Y.D. semble peu désireuse de renouer avec le monde gidien et les lettres tendant à l'y inciter demeurent, paraît-il, sans réponse. Je me demande donc s'il ne vaudrait pas mieux foncer carrément, sans préavis. Enfin, à vous de jouer.

Je téléphone à Yvonne Davet pour prendre rendez-vous avec elle, lui disant que je souhaite recueillir d'elle quelques souvenirs en vue d'un article que je compte pouvoir écrire sur ses relations avec Gide. Elle accepte de me recevoir en me précisant le chemin qui mène à elle :

bâtiment de droite, 2e étage, ch. 10. Suivre le tapis rouge du couloir blanc

Elle me reçoit donc, aimablement, le 13 mai 1982 à 15 h, dans sa chambre de cette fondation où elle vit depuis 1978; accepte que nous parlions, mais s'oppose à se laisser enregistrer (j'avais apporté un magnétophone pour recueillir notre conversation) et à ce que je prenne des notes. C'est donc en sortant des quelques entretiens que j'ai pu alors avoir avec elle que j'ai noté les renseignements qui suivent, concernant sa vie. Je les donne selon l'ordre de mes visites, n'évitant pas quelques redites chaque fois que sont apportées de nouvelles précisions.

Elle a envisagé des études de Lettres et préparé le concours de Sèvres : elle voulait devenir professeur. Mais, deux mois avant de passer le concours, elle tombe malade, puis se fiance. Lorsqu'au printemps de 1932, elle écrit à Gide, elle a vingt-cinq ans. C'est la première fois qu'elle écrit à un écrivain. Elle habite alors Avignon, est mariée, et a un enfant. Gide vient la voir un soir de juin 1932. C'est un bouleversement de tout son être. Il lui déclare son amitié, et quand, avant de prendre congé d'elle, il la prend dans ses bras et l'embrasse, elle fond. Bientôt après, elle prend la décision de venir pour lui à Paris, abandonnant son mari et sa maison, puis divorce. Elle trouve du travail, puis prévient Gide qui se borne à des protestations d'amitié. Elle devient militante communiste, mais est exclue du parti en 1936, à la suite de sa défense de Gide. En 1935-36, elle prend des photos sur la vie quotidienne de Gide dont certaines se retrouvent dans l'album de Claude Mahias, sans mention de son nom, notamment la fameuse photo de l'inauguration de l'avenue Maxime Gorki, à Villejuif (La Vie d'André Gide, p. 85). Elle devient enfin la secrétaire de Gide, à la demande de celui-ci, au printemps de 1946 et le restera jusqu'en septembre 1950, date à laquelle elle est « évincée par le complot » ourdi contre elle qui la remplace par Béatrix Beck. Elle a alors préparé les tomes 16 et 17 des Œuvres complètes, dont elle a tiré Littérature engagée, mais qui ne paraîtront jamais. Elle avait aussi préparé un nouveau recueil de « Morceaux choisis » que, « influencé par Schiffrin », Gide lui demande de ne pas publier. De façon générale, elle dit avoir souffert alors d'un complot contre elle, et de médisances car on la prétendait intrigante.

Au bout d'une heure, elle me propose de reprendre notre entretien une autre fois, pour me montrer des photos et sa correspondance avec Gide, car elle a récupéré ses lettres à Gide, tandis que les lettres de Gide se trouvent à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

Le 30 juin 1982, deuxième visite de l'interviewer, qui aimerait pouvoir obtenir communication de ses lettres. Elle reprend alors, plus méthodiquement, le cours de sa vie. Elle est née le 12 octobre 1906 au Maroc, où son père est officier de carrière, et où elle passe une grande partie de son enfance. Elle vient à Paris pour préparer le concours de Sèvres, mais tombe gravement malade (trop de fatigue. Elle ne faisait que lire, découvrait Gide, Valéry, etc. et mangeait peu). Elle doit aller se faire soigner et part avec sa mère faire une cure à Contrexéville. Le médecin lui interdit de se présenter au concours. Pendant sa cure, elle fait connaissance d'un jeune homme qui tombe aussitôt amoureux d'elle : c'est un jeune violoniste italien de 19 ans. Sa mère favorise son amour. Yvonne Davet, qui n'a jamais aimé, ni même flirté, qui a toujours vécu dans les livres et dans l'univers scolaire, finit par se laisser prendre jusqu'à se retrouver fiancée. Mais elle ne l'aime pas. Ce qu'elle éprouve n'est qu'un vague reflet de son amour à lui.

On est en 1927: elle a vingt ans et lui 19. Lorsqu'elle voit les échéances se rapprocher, deux mois avant le mariage, elle veut faire marche arrière, mais cela ne s'avère plus possible. Elle se marie donc le 1^{er} septembre 1928, et le couple s'installe à Avignon, où habitent ses beaux-parents, des gens simples (son beau-père est un petit ébéniste italien). Elle, elle joue le rôle de bonne de la maison, mais manifeste sa volonté de reprendre ses études. Elle s'inscrit à l'université de Montpellier, obtient son premier certificat de licence à la deuxième session de 1931, puis deux certificats en juin 1932. Elle les obtient sans pouvoir suivre les cours, en travaillant le soir, chez elle. C'est une licence de philosophie, mais en fait, c'est la littérature qui l'occupe. Dix mois après son mariage lui est né un fils, Ariel, le 20 ou le 21 juillet 1929 (elle me montre sa photo en mars 1930, à l'âge de sept mois et demi).

Elle écrit à Gide en 1932, qui lui répond en lui demandant la permission de passer la voir quand il viendra dans le Midi de la France. Elle n'y croit pas, mais deux jours après être revenue de Montpellier, Gide arrive chez elle de façon impromptue, un soir, à Avignon. Elle a 25 ans mais fait plus jeune que son âge. Elle est si émue qu'elle ne sait quoi dire et ne répond que des oui ou des non. En fait, elle a immédiatement éprouvé un coup de foudre, et se trouve entièrement séduite. Gide, la voyant embarrassée et pensant qu'il la décevait (cf. Herbart : « la peur de déplaire »), finit par lui dire : « Ce n'est peut-être pas une bonne idée que

de se connaître ». Yvonne fait un geste. Gide comprend, et la prend dans ses bras. C'est l'effusion. Yvonne comprend qu'elle l'aime et me dit que c'est le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Il s'est emparé de son cœur, de son âme, de sa pensée. C'est alors, dit-elle, qu'elle a le malheur de dire à Gide : « Si je parvenais à venir à Paris, est-ce que je pourrais vous revoir ? » Première douche froide : Gide fait un mouvement de retrait (voir Herbart : Gide et la dérobade).

Ouelques jours plus tard, elle avoue son amour à son mari. À la Toussaint de 1932, elle quitte son mari et vient à Paris en abandonnant tout à Avignon. Elle n'a emporté que 300 F, empruntés à Monod, son professeur de Montpellier, et une valise de livres de Gide, ainsi que son fils de trois ans et demi. Elle a aussi en poche une lettre de recommandation de Monod pour sa cousine qui tient une école protestante, l'École Jeanne d'Albret, avenue de la Grande Armée, où elle est engagée comme professeur — elle qui avait commencé par enseigner dans une école catholique à Avignon pour faire vivre son ménage, lorsque son mari faisait son service militaire. Elle ne fait signe à Gide que quand sa situation se trouve assurée. Elle garde son fils environ quatre mois, mais, lorsqu'il attrape la grippe, elle ne peut plus s'occuper de lui : c'est un enfant capricieux, elle n'est pas continuellement disponible, elle a des ennuis avec ses voisins... Sa belle-mère vient donc reprendre son fils et l'emmène à Avignon. Yvonne Davet ne le reverra jamais plus, et elle me dit n'avoir recu aucune nouvelle de lui et ne rien savoir sur lui.

L'année suivante, elle travaille dans la librairie Gibert où elle fait des étiquettes dans l'entresol. Elle est alors inscrite au PC, cellule du 5^e arrondissement. C'est alors qu'en 1935, elle achète un Leica (sa mère vient de mourir en 1934, et elle reçoit un petit héritage qui lui permet cette dépense). Elle fait de nombreuses photos de Gide et de son entourage en 1935-36, notamment au Congrès des Écrivains de 1935. Elle rend alors de nombreuses visites à Gide en tant que camarades, et fait la connaissance de Pierre Herbart, Jef Last, etc. C'est également en 1935 que son divorce a été prononcé.

Elle est exclue du Parti en 1936 à la suite de la publication de *Retour de l'URSS* dont le parti interdit la lecture. Cependant, on y lit la réfutation de Fernand Grenier. Yvonne Davet réclame que toutes les informations sur l'URSS circulent dans le Parti. Une séance d'explication a lieu, qui l'exclut du Parti en tant que bourgeoise et déviationniste, en même temps qu'elle-même donne sa démission.

En 1938, elle se rend à Nice pendant un mois pour revoir son père, et

elle passe par Uzès où elle fait de nombreuses photos dont certaines ont été exposées par la Bibliothèque Nationale lors de l'exposition du centenaire. C'est à Nice qu'elle fait la connaissance de Dorothy Bussy, grâce à une lettre de recommandation de Gide. Elle ignore alors l'amour de l'Anglaise pour Gide.

Survient la guerre, alors qu'elle est à Paris. En juin 1940, deux jours avant l'arrivée des Allemands, elle se joint à l'exode pour retrouver Gide à Nice. Elle part à pied, les lettres de Gide dans ses poches et cousues à ses vêtements autour de sa taille. Dans sa valise, les livres et les papiers de Gide. Elle met dix-sept jours pour rejoindre Nice, via Orléans, La Rochelle et Bordeaux. À Nice, elle fait la queue à cinq heures et demie du matin pour obtenir 1/2 kg d'oranges pour Gide. Elle lui donne ses tickets de rationnement. Elle ne loge pas chez son père qui lui reproche toujours d'avoir gâché sa vie avec Gide, et de ne pas être fonctionnaire. Elle loge dans une petite chambre et travaille comme comptable.

Gide part en Tunisie en mai 1942. Elle a alors le malheur de demander à Gide : « Si je pouvais avoir une place d'institutrice en Tunisie, pourrais-je vous revoir ? ». En réponse, une carte postale glacée de Gide. Elle ne lui écrit plus, désespérée.

Elle éprouve de la haine pour l'Angleterre. À l'université de Nice, elle a fait des études d'anglais, et un professeur d'anglais lui a proposé de traduire le *Journal de l'année de la peste*, de De Foe, tout en lui prêchant l'entente franco-allemande. Et puis, il y a eu le drame de Mers el-Kébir.

Alors Yvonne Davet commet une « grande faute ». Voulant faire une nouvelle expérience, familière de la littérature allemande et notamment de Goethe, elle part pour l'Allemagne pour y travailler en usine. On lui a fait miroiter un contrat, un logement, etc. En fait, c'est un travail forcé et pénible dans les usines Zeiss, à Jena, en Thuringe; travail très dur : il lui faut saisir des lentilles brûlantes avec les mains, et elle loge durant vingt-sept mois dans un camp, avec des prostituées, etc. Période très difficile de sa vie, sans nouvelles. On la croit morte. Elle a pourtant prévenu Dorothy Bussy de son départ pour l'Allemagne, mais même par la Croix-rouge, on ne peut avoir de ses nouvelles. Elle rentre à Paris en septembre 1945.

Au printemps de 1946, Gide l'engage comme secrétaire. En 1947, avant son départ en Suisse, Gide rédige un premier testament en faveur d'Yvonne Davet, pour gérer son droit moral, tandis que les droits d'auteur iraient à Élisabeth Van Rysselberghe. Il lui commande un projet de « Morceaux choisis » qui devraient d'abord être publiés en anglais par

Schiffrin, à New York. Elle prépare également les tomes 16 et 17 des *Œuvres complètes*. Mais elle se trouve alors en butte à des « manœuvres des Van Rysselberghe » et à la « perfidie d'Amrouche » : elle ne devrait recevoir qu'une petite rente, comme la femme de ménage! Elle est remerciée en avril 1950, avant le voyage en Sicile, et elle est remplacée par Béatrix Beck qui prend son travail en novembre (*sic*). « En fait, elle rédige *Léon Morin prêtre* ». Cependant, Gide a demandé à Yvonne Davet de poursuivre son travail de préparation dans sa chambre d'hôtel du 2 rue Lhomond.

Littérature engagée est imprimé en avril 1950. Par modestie, elle demande à Gallimard de supprimer de la couverture la mention « préparée et publiée par Yvonne Davet », alors que la couverture est composée. On refait donc la couverture, de sorte que son nom ne subsiste que sur la page de titre. Gide ne lui dédicacera même pas cet ouvrage, alors qu'il lui avait précédemment offert des dédicaces élogieuses (pour Hamlet, Attendu que, Thésée, etc.). Elle n'a plus la possibilité de revoir Gide. Elle le revoit une dernière fois pendant une heure ou deux en novembre 1950, pour lui soumettre les manuscrits des tomes 16 et 17 des Œuvres complètes qu'elle a continué à préparer dans sa chambre.

En 1950, avant son voyage en Sicile, Gide revoit et modifie le codicille de son testament, au détriment d'Yvonne Davet. Elle est invitée pendant un mois chez Florence Gould, dans une maison de Jouhandeau. Une indiscrétion de Jouhandeau dans son *Journal* provoque un drame...

Ce sont alors les répétitions des *Caves du Vatican* à la Comédie-Française. Gide prend froid. Il s'alite en janvier, et on ne lui permet pas de revoir Gide malade. Il meurt le 19 février 1951 à dix heures du soir. Herbart lui téléphone de ne pas venir le lendemain matin, à cause de la confection du masque mortuaire, mais dans l'après-midi, pour recevoir les visiteurs. Yvonne Davet arrive donc le 20, en début d'après-midi, et reste debout, discrètement, derrière la porte. Vers 19 h, elle veut se retirer. Herbart lui demande de veiller Gide. Elle veille donc Gide d'un côté du lit, tandis que, de l'autre, Berthold Mahn fait le croquis mortuaire de Gide, publié dans le numéro d'*Hommage* de *La NRF*. Vers minuit, elle se retire.

Quelques jours plus tard, elle est invitée par Catherine Gide et Jean Lambert à passer deux jours à La Mivoie. Elle est très touchée, apporte des cadeaux aux trois enfants. Mais quelques jours plus tard, Catherine Gide lui propose de renoncer à la rente prévue dans le testament, en échange de quoi elle lui servira la même rente et la prendra comme

secrétaire pour gérer son droit moral. Yvonne Davet refuse.

Vers 1975, alors qu'elle reste seule dans son hôtel, elle tombe gravement malade, et subit une hémorragie intestinale. Elle est alors admise à la Fondation Galignani — fondée cent ans auparavant pour la retraite des intellectuels — sur la recommandation de la maison Gallimard. Marcel Arland y a fait valoir ses traductions de l'anglais, et ses publications gidiennes (notices de « la Pléiade », *Littérature engagée, Autour des « Nourritures terrestres »*, etc.). Mais Gallimard, après la mort de Gide, refuse de publier les tomes 16 et 17 des *Œuvres complètes*, alors qu'ils sont déjà imprimés et qu'Yvonne Davet en a corrigé les épreuves, prétextant qu'il n'y a pas assez de souscripteurs.

Yvonne Davet ne reçoit alors de Gallimard qu'une rente trimestrielle, soit environ 1600 F par trimestre, correspondant aux droits des *Nourritures terrestres* et des *Nouvelles Nourritures* l'année de la mort de Gide. Pour ses traductions, elle n'a reçu que des à-valoir, mais jamais de pourcentage.

Elle conclut cette entrevue en demandant que la vérité soit rétablie, contre certaines allégations de la Petite Dame, de Dorothy Bussy, et surtout de Béatrix Beck.

Troisième entretien, le mercredi 29 septembre 1982. Elle me demande de la prévenir deux ou trois jours à l'avance quand je veux venir lui rendre visite, car parler de Gide la met dans un état tel qu'il lui faut s'y préparer. Je reviens à sa correspondance avec Gide. Elle ne veut me la remettre pour la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet qu'après en avoir annoté toutes les lettres. Elle les a relues, et il y aurait beaucoup à écrire pour expliquer ce qui s'y dit. Suit donc un nouvel entretien où nous revenons sur certains points de sa vie. Voici les éléments nouveaux que je note :

En 1934, après la mort de sa mère, elle se rend trois mois au Maroc avec son père. Gide lui aurait laissé entendre qu'il passerait peut-être la voir là-bas. En fait, c'est quelques mois plus tard qu'il s'y rend, en mars-avril 1935, en compagnie de Jef Last. Ils passent par l'Espagne, à l'aller comme au retour, et Gide fait à Madrid la rencontre d'un portier d'hôtel sur qui il compose un article qui est publié sous le titre de « Rencontre à Tolède » (pour ne pas compromettre le militant espagnol concerné) dans Littérature internationale (n° 3, 1936, pp. 3-5; puis dans Rencontres et dans Littérature engagée). Gide y rapporte notamment qu'il pense charger « une jeune femme [qu'il connaît] à peine, assez toutefois pour ne

pouvoir douter de son dévouement », de s'abonner pour le militant au *Journal de Moscou* et de le lui faire parvenir à son adresse. C'est ce dont s'acquittera effectivement avec soin Yvonne Davet pendant six mois, dissimulant le journal dans des paquets de confiserie ou entourant des jouets pour enfants.

En 1933, Y. D. a acheté une revue, les *Cahiers du Sud*, portant sur le théâtre élizabéthain. Elle y découvre un extrait d'*Arden of Feversham*, traduit par Gide. En 1950, Gide reprend cette traduction pour la compléter, et il la corrige sur son exemplaire personnel de la revue qu'elle lui prête et qu'elle me montre. Le reste du manuscrit, demeuré inédit, figure dans les archives de Catherine Gide.

Yvonne Davet traductrice. Dès avant la guerre, elle veut traduire Orwell, avec qui elle correspond de 1937 à 1946 (26 lettres d'Orwell, à quoi s'ajoute une lettre de sa nouvelle femme de 1950). Elle me montre une photo d'Orwell avec un petit garçon (adopté?) qu'il est en train de reculotter. Elle traduit un premier livre de lui, qu'elle propose à Raymond Queneau, pour Gallimard, qui l'a d'abord refusé. Mais après la guerre, après le succès de 1984, Queneau vient voir Yvonne Davet pour lui demander sa traduction et lui en commander une autre. C'est ainsi qu'elle fait paraître chez Gallimard La Catalogne libre, en 1955 (republié en 1981 par les éditions Champ libre sous le titre Hommage à la Catalogne), puis Et vive l'aspidistra!, en 1960. Très aimablement, elle m'offre un exemplaire dédicacé de la nouvelle publication d'Hommage à la Catalogne qui vient d'être faite par les éditions Champ libre, car en 1981, la veuve d'Orwell a ôté à la maison Gallimard ses droits de traduction d'Orwell pour les leur confier. Elle a aussi traduit Nabokov, qui paraît avec une préface d'elle, reprise d'un article d'hommage qu'elle a d'abord donné à La Table ronde. Puis, cette préface a disparu de la réédition.

Yvonne Davet me promet une liste complète de ses traductions, promesse qu'elle tiendra et au-delà en m'envoyant, fin mai 1983, la liste complète de ses publications que nous donnons à la fin de cet article.

Nous revenons à sa correspondance avec Gide, qui comprend environ 280 lettres, de 1932 à 1950, dont je lui propose de me confier l'édition. Elle me montre une lettre où elle l'appelle : « Cher Grand Camarade ». « Dans ces lettres — dit-elle — il faut faire apparaître les silences. Car Gide ne s'est jamais enquis de ma vie privée, de mes moyens de subsistance, de mon enfant, de mon travail, etc. ». Pas non plus de ses souffrances. Ainsi, lors de l'évacuation, lorsqu'elle a quitté Paris pour re-

joindre Gide à Cabris. Elle a mis 17 jours pour arriver à Nice, puis Grasse, via Bordeaux. À Grasse, elle cherche du travail et téléphone à Gide. C'est l'été. Elle se fait injurier par Gide et songe à se suicider. Elle se retire quelques jours à Nice chez son père, mais elle connaît aussi avec lui des frictions. C'est pour elle une période de grand désespoir.

On en vient aux circonstances dans lesquelles elle a remis les lettres de Gide à la Bibliothèque Doucet. Après la mort de Gide, elle a voulu se retirer à Nice. Elle a besoin d'argent pour son déménagement. Elle se résout à vendre les lettres de Gide à la bibliothèque Doucet. Octave Nadal vient la voir, puis elle prend contact avec François Chapon. On ne lui verse d'abord qu'une petite somme, moins du quart de la somme convenue, de sorte qu'elle se trouve dans l'impossibilité de déménager alors qu'elle attend avec ses malles.

Elle se retire pourtant à Nice. Parmi ses meubles figurait celui où Gide serrait sa correspondance, que lui a remise Jean Lambert. Mais de déménagement en déménagement, dans des chambres toujours plus petites, à Nice, elle a dû un jour le vendre.

En 1977, à la suite d'une grave maladie, elle est opérée et rentre à la Fondation Galignani en 1978. Elle se sent toujours fatiguée, ne peut rien faire le matin, souffre d'asthénie. La moindre lettre lui coûte des semaines de travail; une visite la met sur les nerfs pendant deux jours.

Quatrième entretien, le 11 février 1983. Yvonne Davet revient sur les sombres périodes de la guerre. Elle me précise qu'en mai 1940, elle s'était inscrite comme volontaire dans un service de renseignements. Que c'est le 12 juin 1940 qu'elle est partie à pied pour le Midi, pour ne pas se trouver séparée de Gide. Qu'elle n'avait alors avec elle qu'une valise avec les livres dédicacés de Gide, ainsi que les lettres de Gide, par paquets autour de sa ceinture. En revanche, aucune nourriture ni vêtement de rechange. L'armistice la trouve à 40 km de Bordeaux. Après 17 jours, elle arrive à Nice, chez son père, tandis que Gide est à Cabris, près de Grasse, chez les Van Rysselberghe. Elle n'ose d'abord pas faire signe à Gide qu'elle n'a pas vu depuis près de deux ans. Celui-ci lui avait alors demandé de traduire le livre de Justin O'Brien: *The Novel of Adolescence in France* [sa thèse publiée par Columbia University Press en 1937, adressée à Gide en novembre 1937]; ce qu'elle avait fait sans avoir été rétribuée ¹.

¹ Voir André Gide, Justin O'Brien, Correspondance 1937-1951, Centre d'Études

Après une quinzaine de jours, elle décide de s'établir à Grasse, pour être plus près de Cabris. Elle prend une chambre dans un hôtel, cherche du travail, et téléphone à Gide pour lui demander si elle peut lui rendre visite. Il réagit fort mal : « Il n'est pas question que je vous reçoive ici ». Elle ignorait alors qu'il se trouvait chez les Van Rysselberghe. Elle est désespérée. Malgré la grande chaleur, elle tremble de froid ; le monde se dérobe ; elle songe à se suicider en se coupant les veines. Elle rentre à Nice, mais n'a pas le courage de se couper les veines.

À Nice, elle suit à l'université des cours d'anglais d'agrégation, gratuits, et rend des devoirs. Avec le professeur, elle commence la traduction de *La Peste à Londres*, de Stevenson. Il lui fait de la propagande pro-allemande et anti-anglaise. Après Mers el-Kébir, elle a plus de haine envers l'Angleterre qu'envers l'Allemagne. Elle n'a pas de radio, n'a pas écouté l'appel du 18 juin, et n'écoute pas la BBC.

Gide part pour la Tunisie. Yvonne Davet lui écrit qu'elle a passé une annonce pour demander un poste d'institutrice ou de dame de compagnie pour des enfants de familles réfugiées en Tunisie. Gide est furieux et lui répond que, si elle vient en Tunisie, il s'en ira ailleurs. Alors, désespérée et croyant par ailleurs en la possibilité d'une nouvelle Europe, elle cède à la propagande et part comme travailleuse volontaire en Allemagne, sans connaître l'allemand. On lui a fait beaucoup de promesses, notamment qu'elle pourra étudier le soir. Elle restera vingt-sept mois en Allemagne, jusqu'à son retour fin mai 1945. Elle travaille dans diverses usines Zeiss, à Jena, non loin de Buchenwald. Elle me dit connaître alors l'existence des camps de concentration, et savoir qu'on n'en revient pas. Mais elle ignore complètement ce qui se passe à l'intérieur.

Elle doit travailler debout, pour ébarber les lentilles, et surveiller trois machines. Elle loge dans des baraquements situés dans des camps, dor-

gidiennes,1979. On y lit notamment cette lettre d'Yvonne Davet à Justin O'Brien, datée de « Cabris, le 23 février 38 » : « Je ne sais pas si André Gide vous a écrit qu'il m'a confié la traduction française de votre si remarquable et belle étude : *The Novel of Adolescence in France*? J'y ai déjà beaucoup travaillé; je serai de retour vers le 15 mars à Paris. J'espère, à cette époque-là, pouvoir commencer à la taper à la machine. Je vous en soumettrai aussitôt que possible un exemplaire. [...] Je suis vivement reconnaissante à André Gide d'avoir songé à moi pour cette traduction. Et le sujet traité, et la manière dont vous le traitez, m'attachent profondément. » En post-scriptum : « Voici mon adresse habituelle : Mme Yvonne Davet, 1, Place du Général Beuret, Paris (15°) ».

mant dans des châlits. Toutes les nationalités sont mélangées, il y a beaucoup de prostituées, sa voisine de châlit a des poux. En fait, il s'agit de travaux forcés. Elles n'ont pas le droit de circuler librement, mais elle se rend pourtant illégalement à Weimar et à Leipzig, n'osant parler à personne. Elle subit les bombardements de la ville. Le 13 avril 1945, elle voit arriver les chars américains. Puis elle assiste au défilé des rescapés de Buchenwald libérés.

Pendant son séjour en Allemagne, elle n'a pas pu écrire à Gide : aucune de ses lettres n'arrive. Elle n'a reçu là-bas que des lettres de Dorothy Bussy. Elle rentre en France fin mai 1945. Elle n'a presque rien : tout ce qu'elle avait pu emporter a été saisi à la frontière. Elle voyage dans des wagons à bestiaux, tous couchés sur le côté pour prendre moins de place. Elle arrive à Albi pour retrouver son père, chez sa sœur aînée. Son père mourra trois jours plus tard.

À Albi, elle est interrogée par la police. Elle raconte tout ce qu'elle a vécu, ne cachant rien, et n'est pas inquiétée. De retour à Nice, elle écrit à Gide, qui l'encourage à écrire tout de suite ses souvenirs, ce qu'elle fait et elle me montre 201 pages dactylographiées intitulées, je crois, *Souvenirs d'esclavage*. Elle les communique à Gide qui en revoit le texte. Herbart doit le publier, mais il faut qu'elle le raccourcisse, ce qu'elle fait en le ramenant à 40 pages. Mais ce texte ne sera jamais publié. Elle m'en montre deux exemplaires dactylographiés, l'un revu par Gide, l'autre corrigé par elle en vue de la publication.

Ce séjour « volontaire » en Allemagne reste le grand remords de sa vie. Sans cesse elle y revient par besoin d'avouer et de se justifier. Elle me dit aussi qu'elle n'est pas croyante, qu'elle ne veut pas d'obsèques religieuses, que son corps peut aller n'importe où, qu'elle n'a pas fait de testament.

Elle me dit qu'elle se sent diminuée, qu'elle ne peut plus travailler, mais repousse sans cesse ma demande de me laisser prendre copie de sa correspondance, de ses papiers gidiens : « Quand ça ira mieux... Je veux relire tout cela, l'annoter, etc. ». Or, elle se plaint par ailleurs de se trouver dans un mouroir.

Ce sera ma dernière visite. Le 13 février 1983, je lui adresse la lettre suivante :

Chère Madame.

Vous savez quel plaisir j'ai eu à vous rencontrer depuis un an, et avec quelle émotion je vous ai entendue évoquer vos souvenirs. Vous savez à quel point je m'intéresse à André Gide et combien je serais désireux de pouvoir, si vous le souhaitez et si vous m'en donniez la possibilité, rectifier l'image qu'a pu donner de vous certaines déclarations et éditer peut-être un jour la correspondance que vous avez eue avec le grand écrivain.

J'espère que vous êtes persuadée que ne me guide en la matière aucun souci d'intérêt personnel. Mon unique dessein serait de sauvegarder les précieux documents que vous possédez, et surtout d'assurer de vous un portrait qui soit conforme à celle que vous êtes réellement. Or j'estime qu'il est indispensable que nous puissions prendre des dispositions qui assurent la préservation de votre héritage matériel et moral, faute de quoi votre œuvre, votre correspondance et vos livres seraient un jour dispersés dans des conditions qui échapperaient totalement aux chercheurs de bonne foi.

Si vous avez confiance en moi, je suis prêt à venir vous voir quand vous le souhaiterez avec Madame Nicole Prévot, de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, pour envisager avec vous les dispositions d'un legs et de la création d'un fonds Yvonne Davet à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Toutes les dispositions pourront être prises pour que la communication de ces documents soit soumise à votre autorisation.

Pour ma part, j'ai conscience que mes visites vous dérangent dans votre travail et que, si je vous suis très reconnaissant pour l'excellent accueil que vous avez bien voulu me réserver, vous n'avez jamais pris d'engagement pour le travail dont j'accepterais volontiers de me charger. C'est pourquoi je préfère désormais attendre votre accord pour renouveler mes visites.

Cependant, au nom de Gide que vous avez tant admiré et qui avait de son côté pris toutes ses dispositions pour assurer le portrait le plus complet possible de luimême, je vous adjure de ne rien détruire qui puisse altérer l'image de vousmême. Vous savez que tout élément manquant ne pourrait qu'alimenter les suppositions, et je sais pour ma part que votre vie et votre conduite furent toujours dignes du plus grand respect. Si, de votre côté, vous voulez bien me juger digne de dresser de vous le portrait le plus exact possible, je vous serais reconnaissant de m'en donner les moyens.

Le travail me presse de toutes parts. En particulier j'assure actuellement la préparation d'un grand colloque international André Gide qui se tiendra à Paris en janvier 1984. Je souhaite que nous puissions entamer une collaboration confiante, faute de quoi je serais obligé de me consacrer aux multiples travaux qui m'attendent.

Dans l'espoir que vous comprendrez le souci qui m'attache à votre personne, je vous prie d'agréer, chère Madame, l'expression de mes sentiments respectueux.

À la suite de cette lettre, j'avais effectivement demandé à Nicole Prévot, ingénieur CNRS à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet et membre de l'équipe de recherche sur la correspondance, d'aller la voir pour tenter de la convaincre de déposer ses papiers à la BLJD et pour étudier avec elle la possibilité et les modalités d'un legs à cette bibliothèque.

C'est fin mai 1983 que je recevais d'Yvonne Davet un paquet contenant la réédition de sa traduction de *Et vive l'aspidistra!*, d'Orwell, les deux listes de ses publications ci-dessous, et la longue lettre suivante :

Neuilly, le 26 mai 1983.

Cher Monsieur.

Voici, pour votre documentation, les listes que vous m'avez demandées à plusieurs reprises, et de mes traductions et de mes petits travaux d'études et de critiques littéraires. J'y ai mis le temps, à vous les envoyer, mais les crises aiguës d'arthrite dont je souffre sans répit depuis ne me laissent guère l'envie de me déplacer, même dans ma chambre, pour rechercher ici et là telle ou telle référence.

J'y joins une de mes traductions, sans savoir si George Orwell vous intéresse, mais tout simplement à titre de souvenir.

Par ailleurs, je vous sais gré d'avoir cessé vos visites. Dorénavant, je ne veux plus avoir aucune conversation. Je vous remercie de vous être intéressé à moi — mais le harcèlement et l'indiscrétion de votre dernière lettre, qui m'a profondément irritée et rendue malade, m'a confirmé ce que j'avais commencé à soupçonner: c'est qu'il y avait un grand malentendu entre nous.

Malgré ma très grande fatigue et mon recul habituel devant toute nouvelle connaissance, conversation ou correspondance, j'avais fini par céder à vos sollicitations et vous recevoir — et naturellement, comme vous étiez sympathique et sembliez me témoigner de la sympathie, i'ai répondu à vos questions avec une courtoise confiance, mais un mot en entraînant un autre, et déshabituée dans ma longue solitude, j'en ai peut-être dit plus que je n'aurais voulu, si je n'avais pas été prise à l'improviste. Mais rappelez-vous mon sursaut quand vous m'avez avoué qu'il y avait un magnétophone dans votre serviette! Vous m'avez affirmé qu'il n'était pas en état de marche — je vous ai cru sur parole. Mais ensuite, vous avez voulu prendre des notes par écrit, et je m'y suis formellement opposée. Je vous ai dit que je n'avais jamais accepté de répondre à aucune interview, et cela dès la semaine de la mort de Gide. Je vous ai dit aussi que tout propos que je tenais ainsi à l'improviste dans une conversation amicale était sujet à caution parce que la fatigue de la vieillesse ne me permettait plus de trouver toujours le mot juste, et que, de toute manière, tout ce qui concerne Gide ou a trait à Gide est beaucoup trop complexe pour pouvoir être exprimé ainsi — sans qu'on se méprenne.

Je croyais que vous aviez compris mon silence depuis tant d'années.

Quant à certaines attaques auxquelles j'ai été en butte, j'ai aussi gardé le silence, et ce n'est certes pas ainsi que je puisse souhaiter d'être « défendue », par quelqu'un d'autre, et à la manière d'une interview journalistique, avec ma connivence!! J'ai en horreur ce genre d'étalage.

Si quelque justice doit m'être rendue, *plus tard*, si tant est que j'en vaille la peine, étant donné ma bien petite importance littéraire, je veux que cela soit simplement par la juxtaposition de certains *faits* indiscutables qui feront contrepoids, et se trouveront parmi les nombreux documents de diverses sortes que je donnerai

pour enrichir le Fonds Gide à la Bibliothèque Doucet.

Je me réjouis que vous soyez débordé de travail et de projets, comme vous me l'écrivez dans votre dernière lettre, car ainsi la déception que je vous cause n'aura pas d'importance. Car votre dernière lettre, du 13 février, m'a fait comprendre que vous étiez « pressé » et qu'en réalité, c'est de mon vivant déjà que vous vouliez pouvoir faire la publication que vous projetiez à mon sujet, puisque vous me reprochiez de ne pas vous avoir encore donné l'autorisation auprès de la Bibliothèque Doucet d'avoir accès à ce que j'y ai déjà mis et à ce que j'y mettrai.

Il vaut mieux que tout soit bien net dès maintenant.

Pour les lettres d'André Gide à moi adressées qui sont déjà à la Bibliothèque, il a été spécifié qu'on ne devra en donner communication à personne avant un délai décent après ma mort. Il en sera de même pour tout ce que je vais donner à la Bibliothèque Doucet concernant Gide et quelques autres écrivains. J'en garderai l'usufruit — je ne sais pas si c'est le terme exact — je veux dire que je demeurerai seule à y avoir droit d'accès si, par exemple, me venait le désir d'écrire quelque chose qui nécessiterait de revoir certains documents.

Je serai seule aussi à pouvoir autoriser quelqu'un à avoir accès à tel ou tel document.

Mais je dois vous dire qu'actuellement je n'ai pas l'intention de donner aucune autorisation de communication avant un délai décent après ma mort, ni d'exprimer en faveur de personne un droit d'exclusivité même à partir de l'époque de ma mort.

Bref, ce que je souhaite :

- pour le peu de temps qui me reste à vivre, un peu de paix enfin!
- pour après ma mort : de la compréhension et de la décence de la part de ceux qui prendront connaissance de mes documents.

Dès avant Pâques, j'ai pris contact avec Madame Nicole Prévot par l'intermédiaire d'une amie commune. Madame Prévot est venue me faire une longue visite. Nous nous reverrons bientôt. Nous nous sommes parfaitement comprises, je crois.

Elle m'a dit qu'une liste détaillée et en double serait dressée pour la Bibliothèque D.: correspondances, livres, photographies.

Il me reste à trouver la force de mener à bien le travail qui me reste à faire pour trier, classer, etc. Je suis, physiquement, si faible et souffrante que j'ai bien besoin que plus rien ne vienne me déranger — et, en particulier, me causer une fatigue nerveuse.

En dépit de notre malentendu, veuillez croire, cher Monsieur, à mon cordial souvenir.

Y. Davet.

Le 3 juin, je répondais par une longue lettre de remerciements et d'explications, protestant de ma bonne foi et de ma sympathie pour elle. Puis ce fut tout.

YVONNE DAVET : BIBLIOGRAPHIE (présentée et commentée par elle-même)

- I. Études et critique littéraire
- Autour des Nourritures terrestres. Histoire d'un livre, Gallimard, 1948, 252 pp. Table des matières :

Avant-propos	7
Introduction	9
I. Genèse du livre	11
II. Accueil de la critique	81
III. Influence des « N. T. »	187
Index	235
Liste des lettres (dont d'inédites)	247

- En 1947, André Gide m'avait demandé de composer pendant qu'il allait passer quelques mois en Suisse, un volume de « Morceaux choisis » d'une conception toute différente de celui qui existait déjà. Il devait être traduit en anglais, édité par J. Schiffrin, aux États-Unis. Je l'avais fait, bénévolement pendant mes soirées, et j'en avais envoyé la dactylographie à Gide, en Suisse. Dans une lettre, Gide s'en était montré satisfait. Mais bientôt des familiers, et Amrouche, le persuadèrent qu'il était mal fait. Aussi, à son retour à Paris, Gide me dit qu'il ne pensait plus qu'il était opportun pour lui de publier de nouveaux « Morceaux choisis ». Ce travail est donc resté inutile.
- Au cours de mes années de secrétariat de Gide, j'ai fait les *Index* des volumes : *Journal 1939-1942* et *Journal 1942-1949*, puis ceux de la réédition du *Journal 1889-1939* et de l'édition du *Journal 1939-1949* suivi de *Souvenirs* dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».
- En avril 1950 parut chez Gallimard un recueil d'écrits d'André Gide intitulé : Littérature engagée. C'est moi qui ai demandé à M. Festy (alors Directeur de la Fabrication chez Gallimard) de retirer de la couverture la mention « Textes réunis et présentés par Yvonne Davet » ne sachant pas si cela plairait à Gide — à qui je ne l'ai jamais dit. Et, sous l'influence de son entourage sans doute, il ne m'a pas dit un mot de remerciement de mon travail, ou offert un exemplaire dédicacé, quand ses exemplaires lui sont parvenus à Pâques 1950, à Juan-les-Pins. C'est à la demande que m'en fit Gide, avant de partir pour plusieurs mois dans le Midi, que je l'ai composé, avec une Introduction et en faisant précéder chacun des textes d'un « chapeau » éclairant le contexte politique. Ces textes n'avaient jamais encore été recueillis en volume (et je m'étais procuré quelques lettres inédites), mais devaient ensuite figurer, à leur place chronologique, dans les deux tomes XVI et XVII des Œuvres complètes d'André Gide, qui correspondaient à sa période « politique » et feraient suite aux quinze tomes parus avant la guerre de 39. André Gide et Gallimard m'avaient, en effet, demandé aussi de m'occuper de la composition des tomes manquants des Œuvres complètes. Et André Gide m'avait réaffirmé ce désir, même après que j'avais cessé, à partir de l'été 1950,

d'être sa secrétaire.

J'ai mené à bonne fin les tomes XVI et XVII et j'avais été en faire prendre connaissance sur dactylographie à Gide, rue Vaneau, en octobre ou novembre 1950; il s'en était montré très satisfait. Après sa mort j'en ai corrigé les placards, puis les épreuves. Mais ensuite plusieurs années passèrent sans qu'ils paraissent. Ayant été m'informer au Service de la Fabrication chez Gallimard, on me répondit que, n'étant pas parvenu à retrouver un nombre suffisant des souscripteurs d'avant-guerre, Gallimard avait renoncé à poursuivre cette publication. Personne n'avait songé à m'en informer, et on ne voulut pas me rendre les épreuves corrigées des 2 tomes que je redemandais comme souvenir, du moins, de mon travail. Il ne m'est resté que le second jeu des placards.

- « Voix d'André Gide », article dans *Preuves* (Cahiers mensuels du Congrès pour la Liberté de la Culture), 1^{ère} année, n° 1, mars 1951, pp. 4-6.
- « Le plus irremplaçable des êtres », *La Nouvelle N.R.F.* [*sic*], « Hommage à André Gide », novembre 1951, pp. 342-357. (Jean Paulhan avait fortement insisté pour que je lui donne, non mon article sur l'œuvre, mais un texte de souvenirs sur l'homme).
- « Introduction à *L'Immoraliste* », demandée par la « Guilde du Livre » de Lausanne pour une édition h.c. de *L'Immoraliste*, n° 159, pp. 5-24; achevé d'imprimer: 30 mai 1951. Voulant profiter de l'actualité (!!) la Guilde m'a harcelée de lettres et de télégrammes pour que j'écrive cette Introduction plus vite, et, finalement, n'a pas attendu que je lui renvoie les épreuves corrigées pour sortir le livre, d'où une Introduction fourmillant de « coquilles », de mots mis pour d'autres formant des contresens, etc.
- La Guilde du Livre a fait paraître dans son *Bulletin* (n° de juin 1951, pp. 120-123) un extrait de cette introduction sous le titre ridicule (qui n'est pas de moi, mais de l'éditeur, sans m'en prévenir): « Personne n'a dit sur *L'Immoraliste* quelque chose d'à peu près raisonnable... » !!!
- « L'acte gratuit : une « étiquette provisoire » !!, dans *Club* (bulletin du « Club du Meilleur Livre ») n° spécial d'été 1953, pp. 11-12, et la fin dans le n° spécial *Étrennes 1953*, p. 14. (Texte avec des coquilles absurdes, les épreuves ne m'ayant pas été envoyées à corriger : p.11 : « parole » pour « parodie » « absorbées » pour « abordées » « prodige » pour « prodigue » !!).
- Peu d'années après la mort d'André Gide, Gallimard m'a proposé de faire le « GIDE » qui devait inaugurer sa nouvelle collection : « La Bibliothèque Idéale ». Après y avoir travaillé près de deux ans, mon mauvais état de santé, et des motifs privés d'ordre moral, m'ont fait renoncer à poursuivre ce travail.
- Gallimard m'avait demandé également de faire une partie des « Notices » pour le volume de la « Bibliothèque de la Pléiade » qui serait consacré aux *Romans,Récits et Soties, Œuvres lyriques* d'André Gide, et qui parut en 1958. J'avais accepté d'en faire 7, mais mon mauvais état de santé ne me permit d'en faire que 4 : celles concernant :

Les Nouvelles Nourritures, pp. 1492-1500

El Hadj, pp. 1504-1510 Isabelle, pp. 1556-1562 Les Caves du Vatican, pp. 1565-1577

(Ces 4 « Notices » sont les travaux dont je suis le moins insatisfaite. Ainsi, peutêtre, que de l'« Introduction » à *L'Immoraliste* de la Guilde, mais il est fâcheux qu'au moment où j'écrivais celle-ci, je n'avais pas connaissance de l'ouvrage posthume *Et nunc manet in te*, suivi de *Journal intime*, qui ne parut que quelque mois plus tard.)

II. Chroniques ne concernant pas André Gide

- Dans la revue *La Table Ronde* :
- n° 29, de mai 1950 : « George Orwell et notre temps », pp. 134-143.
- n° 35, de novembre 1950 : « Vladimir Nabokov », pp. 145-149.
- n° 36, de décembre 1950 : « Une nouvelle "approximation" au sujet d'Emily Brontë » (à propos du livre : *Le Secret d'Emily Brontë*, par Jacques Debû-Bridel, Ferenczi, 1950), pp. 120-121.
- Dans la revue *Paru*:
- n° 55, de novembre 1949, pp. 21-24 : sur Jeu de Patience de Louis Guilloux.
- n° 58, de mars 1950, pp. 28-30 : sur *Quand le soleil se tait* par Jean Duvignaud.
- -n° 63, d'août-septembre 1950, sur la $\it Bibliographie$ des Œuvres d'André Gide par Arnold Naville.
- Quelques Notes critiques dans la revue Aux Écoutes, en 1958 :
- sur un ouvrage de Françoise Reiss consacré à Nijinsky,
- sur un roman de Henri Bosco, entre autres.
- Quand je me trouvais sans travail de traduction, je faisais des rapports critiques de lecture de livres anglais et américains pour divers éditeurs. Par certains de ces rapports, je me flatte d'avoir contribué à faire retenir, pour être traduits en français, les ouvrages suivants :
- La vraie vie de Sebastian Knight, par V. Nabokov (Albin Michel, 1950)
- Rouge vénitien, de P.M. Pasinetti (Albin Michel, 1963)
- L'homme qui a tué le cerf, de Frank Waters (Albin Michel, 1964)
- L'Araignée dans le rhododendron, de Marilyn Harris (Albin Michel, 1969)

III. Traductions de l'anglais et de l'américain, publiées de 1951 à 1978

● La vraie vie de Sebastian Knight, de Vladimir NABOKOV, avec, en Introduction, mon étude sur Nabokov parue dans la revue La Table ronde, n° 35, novembre 1950, pp. 145-149. (Albin Michel, 1951). Un extrait de cette traduction a paru dans la revue du Mercure de France, n° 1056, du 1^{er} août 1951, pp. 577-595. En 1962: rachat par Gallimard à Albin Michel de cette traduction que Gallimard fait reparaître, avec l'Introduction, sous sa couverture de la collection « Du Monde entier ». En 1979, Gallimard réédite cette traduction, mais sans l'Introduction, dans la collection de poche « Folio », n° 1081.

- *Missié Johnson*, de Joyce CARY (1939), roman, traduit de l'anglais par Yvonne Davet. Paris, Éditions Plon, « Feux croisés », 1953, 324 p.; réédition : Paris, U.G.E., « 10-18. Domaine étranger » n° 1763, 1986, 324 p.
- La Catalogne libre (1936-1937), de George ORWELL (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1955). 1976: réédition de cette traduction par Gallimard dans sa collection de poche « Idées », n° 346. 1982: réédition de cette traduction sous le titre: Hommage à la Catalogne, Éditions Champ Libre.
- Et vive l'Aspidistra!, de George ORWELL (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1960). 1982 : réédition de cette traduction par les Éditions Champ Libre.
- Autres Rivages, de Vladimir NABOKOV (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1961. (Réimpression dans la même collection en 1979). À cette traduction a été décerné le Grand Prix Annuel de Traduction Halpérine-Kaminsky, de 1961.
- *Une tête coupée*, d'Iris MURDOCH (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1961).
- Retour au pays, de Gérard HANLEY (contrat de parution aux Éditions du Mercure de France, mais une fois la traduction chevée, l'éditeur a trouvé trop coûteux à fabriquer ce gros ouvrage, et, l'auteur n'acceptant aucune coupure, a préféré renoncer à le publier!). Jamais paru et ne pourra plus paraître désormais, à cause du contexte politique.
- L'Homme qui a tué le cerf, de Frank WATERS (Albin Michel, collection « les grandes traductions », 1964).
- Les Enfants, c'est tout!, de James PURDY (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1967).
- Une étude critique en anglais de Nathalie BABEL servant d'« Introduction » à la *Correspondance* d'Isaac BABEL (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1967).
- Le Marmot a pris le large et Eugène n'est plus que poussière, de Shena MACKAY (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1968).
- L'Araignée dans le rhododendron, de Michel HARRIS (Albin Michel, collection « Nouvelles », 1969).
- *Un homme magnanime*, de Reynolds PRICE (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1970).
- Maundy, de Julian GLOAG (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1971).
- *Un homme à catastrophes*, d'Iris MURDOCH (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1971).
- La Prisonnière des Sargasses, de Jean RHYS (Denoël, 1971). Réédition par Gallimard dans la collection « Folio », n° 944, 1977.
- *Une défaite assez honorable*, d'Iris MURDOCH (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1972. Réimpression dans la même collection : 1973).
- Le Vrai Testament de Kafka, étude en anglais d'Eric HELLER, en « Intro-

duction » aux *Lettres à Felice* de Kafka (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1972).

- Le Prince Noir, d'Iris MURDOCH (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1976).
- L'amour profane, l'amour sacré, d'Iris MURDOCH (Gallimard, collection « Du Monde entier », 1978).
- Traduction d'un article critique de Sidney HOOK sur « Dominations and Powers », par George SANTAYANA, dans la revue américaine *Profils*, n° 3, avril 1953, pp. 148-152.

UN NOUVEAU SITE CONSACRÉ À ANDRÉ GIDE

Il existe actuellement quatre sites importants consacrés à Gide et qui se complètent :

Gidiana.net andregide.org Gide.news andre-gide.fr

PRÉSENTATION DU SITE

andre-gide.fr

Responsable: Martine Sagaert.

Conseil scientifique: Jean Claude, Alain Goulet, Pierre Masson, Peter

Schnyder.

Conseil technique: Harrisson Ratsimba Rajohn.

Conception-réalisation du site : Lucie Michaud, France Dufay, Marianne Mathon.

Avec la collaboration de Caroline Benay-Kerscaven, Elodie Feignon, Pascale Rochette, Laure Vivion, Nicolas Delaval, Virginie Gribelin, Maeva Usabiaga (étudiants de la filière Bibliothèque-Médiathèque, Pôle des Métiers du Livre, Université de Bordeaux 3).

Ce site GIDE, qui a reçu l'aval de Catherine Gide et de l'Association des Amis d'André Gide, a été créé en 2006 avec des étudiants de la filière Bibliothèque-Médiathèque (Université de Bordeaux 3, IUT Michel de Montaigne, Pôle des Métiers du Livre). Sa mise à jour régulière sera effectuée à partir de septembre 2008 par des étudiants de Master Lettres de l'Université du Sud - Toulon Var.

- Un site pédagogique, créé en collaboration avec des étudiants et pour des étudiants
- Un site généraliste, qui donne à voir GIDE VIVANT
- Un site spécialisé, qui considère l'œuvre dans sa forme imprimée, mais prend aussi en compte sa genèse.

Ce site est le site de tous les gidiens. N'hésitez pas à transmettre à Martine Sagaert (martine.sagaert@univ-tin.fr) les informations susceptibles de l'enrichir.

Et inscrivez-vous dans l'annuaire électronique des gidiens.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXIX 1

Commencé à Paris le 15 février 1947.

Je viens de relire mes anciens carnets (1931–1938). Cela m'a passionné. Je m'y suis retrouvé et tel que je suis encore... Si je n'écrivais point, je lisais des bouquins par centaines. Il y avait au fond beaucoup moins de laisser-aller dans ma vie que je n'étais tenté, à distance, de le croire. J'étais très exigeant et n'acceptais déjà ni concessions ni la moindre réclame. Mais je ne passais point de jour sans rugir d'impatience... Tout ce que je suis devenu, je le dois strictement à ces longues années d'attente — pendant lesquelles j'avançais dans la nuit, mais avec confiance, à la rencontre de moi-même. Le plus intéressant peut-être de ces carnets, ce sont des dialogues, des conversations que je rapporte. Cela est proprement irremplaçable. Il est impossible ensuite de retrouver le ton (et même la substance) des propos.

Rentré de Genève depuis le 5 février (une journée à Neuchâtel chez les Heyd, une autre à Zurich où je visite longuement l'exposition du Musée de Vienne). Rencontré Baud-Bovy. Il m'avoue que s'il avait connu plus tôt mes travaux il eût suspendu les siens. Visite à Marcel Raymond (je connais par son intermédiaire Starobinsky et Halvas, deux garçons passionnés de questions grecques). Revu Marc, étudiant en médecine. Parlé de Seferis à Raymond.

^{1.} Les carnets I à XXXVIII (1931-1947) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 155 et 157 du *BAAG*.

Je le note sans cesse dans mes anciens carnets, ma volupté la plus grande (âpre sans doute) est de recevoir des critiques; je soumettais jadis mes essai aux juges les plus sévères, Fernand, etc. Combien de fois fus-je étrillé. Jamais cela ne me découragea, au contraire. Et je sens que tous mes progrès ont tenu à ces excès de sévérité que je recherchais.

Gide insista à Genève pour lire les manuscrits que j'avais dans ma valise. Il me faut avouer que presque toujours il en fut satisfait. Mais ce ne sont pas les louanges que je veux retenir (ça n'apprend rien). Ses critiques, ses annotations, les mots que lui-même remplaça, c'est là que fut un enseignement sans égal. Écrit là-bas (à la demande du *Mercure*) quelques pages sur la Grèce.

Montré à Gide: l'Essai sur Alexandrie et la traduction de Kavafis; la préface à l'Anthologie lyrique; l'article pour le *Courrier de l'Étudiant*; l'essai sur la *traduction*; l'article pour le *Mercure*. Chaque fois il fut satisfait, et surtout déclara qu'on était pris, que je savais l'art d'intéresser. Mais les faiblesses qui se rencontraient parfois dans mes écrits choquaient d'autant plus que je prétendais à un ton élevé, et qu'on sent mon désir de viser haut

Passé à l'imprimerie d'Egloff. Le bouquin est à peu près fini. Signé contrat avec les Trois Collines ; mais j'attends encore les épreuves du *Domaine*.

Soirée avec Max-Pol Fouchet chez Cottez : ressenti le lendemain un malaise ; je ne suis pas fait pour la gent littéraire parisienne... (Toutes les fois que je ressens un malaise au contact d'une personne, il y a là une raison sérieuse, c'est un avertissement de l'instinct.)

20.

Je me bats depuis plus de huit jours contre le vide, essayant d'écrire l'essai sur la notion d'exil... Je voudrais ici expliquer qu'il importe d'avoir en soi ses racines – ce qui permet d'emporter partout sa patrie (et sa culture). Mais je voudrais aussi – passant sur un plan plus intime – expliquer qu'il y a des moyens de ne se sentir jamais à l'étranger...

Apparition de Sotty; visité avec lui l'étonnante exposition Van Gogh. Emmené au cirque ce tantôt neveux et nièces.

21.

Je patauge dans mon essai. Je m'arrache du ventre les phrases une à une, et jamais je ne les trouve assez bonnes. C'est alambiqué; on ne sent pas cette sorte de circulation sanguine qui doit relier une phrase à l'autre. Peut-être suis-je parti sur une fausse piste.

Étienne m'emmène revoir Les Dieux du stade.

Je continue pourtant à me battre les flancs. Ce qui me ralentit aussi épouvantablement, c'est mon exigence; je ne me pardonne à peu près rien, et déchire sans cesse. Relu avec émerveillement *La Princesse de Clèvres*. Nombre de lectures depuis que je mène une vie si terne.

Souvent, le soir, je prends un tome des *Lundis*. Relu *Le Gai Savoir*. Nietzsche est peut-être l'auteur qui m'a le plus marqué; il n'en est pas que je cite plus souvent et qui vienne plus spontanément sous ma plume. Relu les *Memoranda* et plusieurs chapitres de La Bruyère. Relu les *Annales* de Goethe et un volume de Tallemant. Je le constate par mes lectures, je suis de plus en plus attiré par la critique, les essais, la morale, les mémoires. Les œuvres d'imagination m'ennuient.

23.

Quelques pages ouvertes au hasard, ça devient ma manière de relire... Passé une heure au Louvre. Je reviens à Rubens. Étonnantes mosaïques trouvées en Italie. Soirée chez Romain Aléou. Romain A. revient sans cesse maintenant sur l'avarice et le mauvais caractère de son frère. Il lui reste peu de bons souvenirs d'un homme auquel il sacrifia toute sa vie.

Reparcouru ce matin Souffrance et Bonheur du Chrétien, moins pour les thèses qui me semblent stupides que pour le plaisir de lire de bons essais – un peu trop Barrès parfois, un peu trop de citations religieuses, mais tout de même un son de voix, un certain pathétique. Déjeuné chez Laleure; il avait invité Tosi, son directeur (éd. Denoël). Tosi, italianisant, s'est spécialisé dans l'étude de D'Annunzio. Il tâche de défendre un cabotin qui me paraît indéfendable. (Vient de découvrir le carnet de voyage en Grèce; le poète, paraît-il, fut pris à Olympie d'un goût fort trouble pour l'Hermès...)

Assez peu de désir de voir les gens ; je crois que le souvenir de Gide en est la cause : tout maintenant me paraît fade.

Relu *La Tentation de St Antoine*. Description d'Alexandrie et des tombes thébaines.

Causé longuement ce soir avec Henri des anciens étés (1924-25 en Savoie, etc.). J'admire la mémoire d'Henri ; il y a une quantité de choses qu'il me fait retrouver...

Besoin de maigrir. Gide me prédisait l'autre jour que je deviendrai « pot à tabac ».

J'avais lu hier soir avant de m'endormir des notes de Valéry sur la littérature, et cela m'avait remis le cœur en place. Toutes les difficultés qu je sentais, il en faisait état, il en montrait la signification. Parcouru ce matin d'anciens numéros de *La N.R.F.* (jadis, cette lecture m'abattait, je

me sentais honteux de ma nullité; aujourd'hui, les écrits des autres me stimulent).

Tâché de faire la sieste, mais bientôt, sur mon lit, je me mis à écrire. Et presque sans effort. Les idées que j'essayais de manière si confuse à exprimer ces derniers jours trouvaient à présent une forme beaucoup plus simple et agréable. Tout se succédait de manière logique, harmonieuse... Une fois de plus, j'ai constaté que la forme est l'essentiel, et que c'est là que joue vraiment la création. Les phrases simples que j'ai enfin pu écrire, je les sens cependant gonflées de toutes les intentions qu'à grand renfort d'images je tâchais l'autre jour d'y introduire. Tout s'est décanté, mais l'essentiel demeure. Cet essai, je voudrais en faire une boîte à surprises, c'est-à-dire parler de bien des choses que je sens. Si je réussis, peu de personnes me goûteront. Selon Tosi, les essais en ce moment ne touchent aucunement le public... Il n'empêche que c'est dans cette voie (et Dieu sait si je l'ai voulu) que je parviens à m'exprimer.

Soirée chez Michel; il y avait son ami H., qui nous raconte de ses aventures, et décrit les liaisons dont il fut témoin dans les stalags en Autriche. Les amours entre prisonniers étaient quasi de règle; seuls les « ballots » couchaient seuls.

26.

Travaillé un peu ce matin. Après la sieste, repris comme automatiquement ce que j'avais écrit le matin. Mais je me sentis tout à coup accablé de dégoût... Je paie en ce moment les leçons sévères de Gide, je veux dire que leur effet s'assimile – et ça me rend féroce.

Sorti à la recherche d'un gymnase. Pu commencer ce soir même mes leçons. Impression de joie large et de calme en sortant du gymnase. Après dîner, soirée chez Frère qui avait invité quelques amis. Très satisfait. Les garçons étaient agréables. Deux jeunes poètes (du Lude et Jacotet), un étudiant en théologie. Du Lude assez racé. Compagnon de Frère en captivité. Semble lire tous les livres qui paraissent.

27.

Journée de détente. Déjeuner à Bois-Colombes chez Annie, et passé à peu près l'après-midi à jouer avec les enfants. Annie me lit quelquesunes des lettres que Jacques lui envoyait presque chaque jour du front d'Italie, lettres bâclées mais d'un ton excellent, réflexions négligemment jetées, images poétiques – une sorte de grâce partout répandue.

Pris le métro à 7 h pour dîner chez Madeleine; heureux de voir les enfants, puis de causer au coin du feu. Beaucoup parlé aujourd'hui, et très spontanément; la gymnastique m'a vraiment, je crois, aéré. Hier

déjà, chez Frère je fus « brillant » (m'a-t-il dit ce matin au téléphone). Tout cela n'est rien ; c'est mon travail qui doit bénéficier de ma joie.

28.

Relu avec intérêt, avec joie, *Regards sur le monde actuel*; belles pages sur l'Europe, Paris etc. Et toujours ce ton de l'essai que je poursuis si passionnément. Essayé ce matin, comme on fait une marqueterie, de mettre à leur place différentes phrases de *L'Exil*; la première partie (ou plutôt ce qui touche aux polyglottes qui ne connaissent aucune langue), je n'arrive pas à la dessiner; j'ai écrit pas mal de phrases, mais je ne sais pas comment les enchaîner; l'une fait tort à l'autre; et des images venant à la traverse brisent la continuité... Une heure de sieste. Après quoi j'écrivis assez librement une page sur la manière dont un jeune auteur prend peu à peu possession de sa langue. Interrompu dans mon élan par des épreuves que m'envoie le *Mercure*, retournées aussitôt. L'article est bref, mais assez plein si on sait lire (je pense toujours au mot de Nietzsche sur les chevaux de course). Gymnase. Lu du Sainte-Beuve.

1^{er} mars.

Encore une journée inqualifiable... Mon essai depuis trois semaines n'avance que ligne à ligne. Incapable dans ce maquis de me frayer un chemin. Jamais je n'ai tant peiné – et par là l'expérience m'intéresse. Lu passablement de Proust (*Guermantes*) et plusieurs pièces des *Contemplations*.

J'ai voulu un congé, un an de liberté et la vie de Paris..., voilà ce que j'en fais. Je trouve à cela, d'ailleurs, un certain comique.

2 mars.

Dimanche. Lu quelques chapitres de Pétrone le matin. Au Petit-Palais, visité quelques salles des peintres français (collection du Louvre). Particulièrement touché par les Champaigne. Étonnante étoffe des robes (le *Miracle à Port-Royal*). Beau paysage dans le *Louis XIII*. Belle série de Corot; cela est très construit, et cependant quel frémissement: tout vibre, tout palpite. Au cinéma, *Sciuscia*, nouveau film italien. Curieux de savoir la réaction de Gide. Satisfait de ma journée solitaire – dans ces moments de recherche j'ai besoin de silence.

3 mars.

Écrit ce matin sans effort le début d'une introduction à *Sibylla*. Lu encore du Pétrone, et un peu d'Aristote (*Poétique*). Fait faire une promenade à Catherine ². Heureux d'abandonner *L'Exil*, qui peut-être n'est pas

^{2.} Catherine Levesque, la fille d'Henri. [Note de R. L.]

mûr. Ce soir au coin du feu, relu Sibylla; je n'y vois guère que déclamation...

4 mars.

Travaillé sans difficulté à la préface de *Sibylla*. Sur le sujet de Sikelianos aussitôt l'automatisme se déclanche. Je mange le morceau, j'assimile Sikelianos à Néron, mais je fais voir qu'il y a là de la grandeur. Sans doute sera-t-il blessé, mais je m'en fiche. Je n'ai pas à flatter.

Dîné chez Michel, avec qui je vais voir *Hamlet*. Barrault merveilleux comédien. J'avais vu Pitoëff dans *Hamlet* vers 1925, au Théâtre des Arts. Mais Barrault est incomparable. Corps étonnamment expressif. Sa voix est admirable dans l'ironie.

5 mars.

Mis au point sans peine l'introduction à *Sibylla*. Il est vrai que je jouais sur du connu. Je n'étais vraiment point le même homme qui séchait l'autre semaine sur *L'Exil*... Passé chez Egloff. Troisièmes épreuves des poèmes. Encore quelques corrections.

Écrit ce soir à Sikelianos (pour la première fois depuis quatre mois). Je fais tout pour me détacher de la Grèce. Aucun désir de dire des choses flatteuses ou intimes, et cela surtout parce que je sais qu'on en attend. Je me sens bourru et je veux le rester. Sorti longuement, broyant presque du noir, ou plutôt me sentant sans élan. Temps humide, presque doux. Pleine lune. Très beaux aspects d'un vieux quartier détruit entre la Seine et Saint-Paul. Dans mes heures déshéritées, ma réaction normale est de chercher la solitude, en tous cas je n'ai aucun désir de voir les gens de ma connaissance. Mais j'attends avec une impatience accrue les rencontres anonymes dont soudain le choc pourrait me rendre à moi-même.

11 mars

Fait la connaissance de deux enfants de Jos; je les emmène au cirque voir Grock; vraiment magistral; tout dans son numéro est minutieusement réglé, et tout cependant donne l'impression d'être inventé à mesure; c'est un jaillissement de surprises.

Joie de dîner avec mon petit cousin Jacques (15 ans) avant de le raccompagner à Stanislas ; il me parle de l'air le plus confiant, comme s'il m'avait toujours connu.

14 mars.

Repris Montaigne depuis hier; je le lis avec des yeux et des oreilles rafraîchis, et le phrases qui me frappent le plus, je ne les avais jamais remarquées. Revu Jean Curtis (après huit ans). Très beau et fervent. Me questionne avec fougue, mais aussi avec précision, sur la poésie grecque.

Du premier coup il devine. Intelligence presque effrayante, mais qui a conservé des recoins puérils et d'autant plus charmants. Prof au lycée de Rouen, il vient passer les week-ends à Paris...

Relu ou parcouru quantité de lettres ces derniers jours. Tout se décante après quelques années et les gens se classent d'eux-mêmes. Pas mal de lettres d'amis qui sont à présent célèbres. Plusieurs grosses liasses de gens qui sont maintenant tout à fait sortis de ma vie ³. Et puis des morts, et c'est tout ce qui me reste d'eux.

16 mars.

Frère m'emmène à l'exposition « Peintures inattendues des Maîtres ». Amusant jeu de devinettes (dont je ne résous aucune). Ce sont là des œuvres de jeunesse des peintres modernes aujourd'hui célèbres. Il n'est pas facile de les reconnaître. Je prends une bonne leçon, car Frère, au milieu de plusieurs camarades qui font cercle autour de lui, se montre des plus perspicaces. Promenade matinale avec Curtis. J'étais à Pontigny déjà surpris par son érudition. Il parle fort bien de sa passion pour les paysages urbains, ou plus exactement pour les villes vues du haut d'un avion. Il chante la beauté des usines vues de loin – la poésie des fumées.

19

Reçu quelques numéros de *Valeurs* où est publié mon essai sur Alexandrie.

20.

Déjeuné avec Christian Belle. Grande vie sauvage, envoûtante, du Brésil. Il se sent mordu par la forêt vierge, les lianes, la tendresse même des Brésiliens qui vous serrent dans leurs bras, vous enchaînent et collent après vous. Et puis, je ne sais quoi d'informe dans la nature, de géologique et de formidable dans le paysage. Dégoût bien naturel pour l'Amérique du Nord contre laquelle d'ailleurs lutte toute l'Amérique latine. Griserie et angoisse causées par le vide : tout est vierge et immense en Amérique ; l'homme ne sent plus de limites... Il y a de la sympathie entre nous. Passé ensuite à tout hasard chez Gide (point revu depuis Genève). Il part demain pour Locarno (où sans doute Heyd viendra le retrouver). « On me presse aussi beaucoup d'aller passer l'hiver en Louisiane. Mais je ne fais pas de projets. Avant de quitter Paris je prends toutes sortes de dispositions. Je ne ais trop pourquoi, je ne crois guère à l'avenir. » (Ne m'a point paru souffrant ; tirant seulement un peu la

^{3.} J'ai dû détruire tout ça. Fait d'autres destructions en arrivant à Colmar (68). [Note au crayon de R. L.]

jambe ; un peu maigri aussi, mais le teint coloré.) « Oui, me dit-il, ce départ me plonge dans l'angoisse. Je veux fuir la vie effroyable de Paris, mais je ne pars pas sans un malaise affreux. » Il me fait voir *L'Eta breve*, roman italien qu'il emporte et qu'on lui a recommandé. Au demeurant, il a beaucoup lu, et fort bien, ces dernières semaines.

Mis au point une nouvelle fois le manuscrit de *Trésor*. J'ai fait une petite note au lecteur pour prévenir la critique facile qu'on ne saurait présenter en 100 pages quinze siècles de littérature.

21 mars.

Que je ne tienne même pas mon journal, hier, choquait Gide. Car, disait-il, ce sont dans ces périodes ternes qu'il est le plus intéressant de le tenir. Mais ceci me montre suffisamment l'abîme où je me traîne. Je ne crois pas pourtant que cet hiver de repliement, cette attente inactive soient inutiles; la forme nouvelle que je rêve requiert peut-être ce veule piétinement. Conduit Bernadette ⁴ chez Frère. Agréable surprise. Quantité de dessins que je n'avais pas vus. Tout est vivant, animé. Il y a de l'instinct, presque toujours de l'émotion. Ensuite, les conseils de Frère. Je pourrais en faire mon projet. Assez touché de voir Bernadette l'écouter, car c'est sans doute la première fois qu'un artiste lui parle et la prend au sérieux.

Dîné chez Yvette Guyot avec Benda. Malgré moi je le comparais à Gide. L'humanité lui manque. Petit vieux tout agressif, et déblatérant sans charité contre tout le monde. Mais point aigri, trouvant une sorte d'amusement à prendre à contre-poil son siècle. Vivement anticlérical. Et détestant la littérature. Ne dédaignant pas de se citer lui-même, ou de faire allusion à ses travaux (ou plutôt à l'effet qu'ils produisent). Esprit sans doute tout armé de logique et qui n'use que de raison. On est d'autant plus surpris de le voir succomber à des passions, condamner sans avoir lu, etc. Curtis était là, qui, lui, sait donner la réplique à Benda. Pour moi, j'ai l'impression qu'il est tout à fait inutile de l'affronter.

22.

Benda partant en guerre contre le sentimentalisme de notre époque (Journée des Mères, etc.). Partout il décèle des relents de romantisme et une redondance intolérable (exagération, ces derniers jours, pour la mort de J.-R. Bloch). Se méfiant aussi des personnages d'exception, monstres etc... que peignent nos romanciers. Un cœur simple, dit-il, est beaucoup

^{4.} Cousine de Robert Levesque.

plus difficile à représenter, ainsi que tous les bons sentiments. Antigone, Cordelia, Ursule Mirouet, voilà de grandes figures.

Vues curieuses de Curtis sur le suicide (reflet d'une récente conversation avec Sartre). Curtis fait la conquête simultanée de deux écoles philosophiques. Pour Sartre, le suicide ne saurait être sincère, car il suppose toujours un lien avec le social, le désir de frapper la galerie, la représentation d'autrui qu'on se fait après le coup etc... L'attitude de Curtis était plus individualiste (je lui apporte d'ailleurs quelques faits qui le confirment dans son sens).

Déjeuné avec Starobinski, venu de Genève prononcer une conférence (je n'y fus pas). À peine a-t-il vingt-cinq ans. Les vues originales ne lui manquent pas. Distingue chez Dostoiewsky des événements en quelque sorte créés par la fatalité interne des caractères, et chez Kafka, au contraire, des fatalités extérieures qui déterminent la vie d'un individu. Et malgré ces divergences parvient à créer mille rapprochements entre les deux auteurs. A revu Emmanuel, de nouveau dans une crise d'abattement après trois mois que l'on dit très brillants. Des bruits d'impuissance courent sur son compte, ce qui expliquerait l'exacerbation grandissante de sa poésie. Continue de solliciter çà et là des articles, ce qui à la fin lasse. Mais le *Don Juan* (il en fait un impuissant qui refile ses conquêtes à son valet) qu'il vient d'écrire aurait frappé Barrault d'admiration... Starobinski parle assez bien de la griserie que donne Paris (bien que les gens lui semblent en ce moment assez sombres et inquiets). Il parle aussi de certains camarades suisses qu'il retrouve ici. Débarqués l'an dernier pleins de flamme, et qui renoncent à leurs ambitions car Paris les a rétamés. Grande épreuve de la Capitale. Mais aussi danger d'usure...

23

Assez effaré en relisant *L'Ennemi des lois* par la veulerie du style. Barrès à cette époque (1892) – et peut-être tout le long de sa vie – écrivait par à peu près ; tout est vague, vulgaire, lâché... Je n'écris rien, hélas! mais des phrases comme celles de Barrès, j'en rougirais, je les bifferais, je me mépriserais moi-même si ma plume formait un tel charabia.

Relancé par un certain Schildt, écrivain finno-suédois arrivant de Stosckholm et que m'envoie Letellier. Ce garçon est l'auteur d'un *Gide*, que Gide lui-même voudrait voir traduit en français, et aussi d'un *Cézanne*. Traducteur de Gide et de Valéry etc., sans doute ce que la Suède (pays terriblement matérialiste, Sch. s'en plaint) peut aujourd'hui offrir de plus distingué. Pays à connaître (mais sans génie).

Relu hier des lettres de Jouhandeau (notre correspondance s'arrête en 1931). Impression pénible. Toujours de la littérature ; une vieille fille qui minaude (des lettres aussi de paranoïaque, insolentes). Cet homme sans doute est extraordinaire, mais j'aurais pu m'assurer, en relisant ses lettres, qu'il n'est pas un écrivain-né, mais un distillateur assez rocailleux... une lettre de décembre 25, une autre d'août 26, à la suite de quelques pages de mon cru. Ici Jouhandeau trouva des termes qui me firent longtemps battre le cœur, et comme bientôt ensuite ie pus lire aussi des encouragements de Gide..., un tel patronage m'enleva tout désir de gloriole ou de publication hâtive. Du premier coup j'avais trouvé des protecteurs. Il me restait uniquement à mériter leur confiance. Il me serait impossible de revoir Jouhandeau ; il s'est rangé du côté allemand pendant la guerre. Il a donc trahi cette culture qu'il nous prodiguait au collège. Et puis il y a des morts entre nous, de ses anciens élèves Fernand et Le Planquais (torturé par la Gestapo). Qu'est devenu Serdet, lui aussi ancien élève de Jouhandeau? À l'heure présente, je n'ai plus d'amis de collège. Et la Sorbonne où j'ai passé quatre ans ne m'en a pas donné.

Passé la soirée à retirer du secrétaire de Maman les lettres que depuis vingt ans j'adressai aux parents. La plupart étaient déjà classées, et presque toujours conservées dans leurs enveloppes.

Passé ce matin chez *Charlot*; à peine vu Amrouche, mais causé avec Guibert, ou plutôt c'est lui qui me submerge sous ses propos trépidants de narcisse et d'exhibitionniste. On ne saurait voir esprit plus sautillant, non sans charme, mais tout de même exaspérant. Je le lui faisais sentir, car je me sens devenir rosse avec un tel sauteur. De plus il est polyglotte. Je déclare (il me croyait un helléniste) que j'ignore à peu près le grec. Il tombe des nues, et à bon droit se scandalise que j'aie pu passer huit ans dans un pays sans en apprendre la langue. Mais j'en profite pour faire certaines allusions à la piètre estime où je tiens ceux qui sacrifient la connaissance profonde de leur langue maternelle à des baragouinages... Amrouche et Denoël m'apprennent qu'il y eut encore des scènes dramatiques avec la secrétaire de Gide (il me disait l'autre jour qu'elle était jalouse du petit Christian).

Lu chez *Charlot* le chapitre consacré à la Grèce dans *Découverte de l'Archipel*. Heureux d'être d'accord avec Élie Faure, mais il manque de style.

À la galerie Berri, j'admire un *Hussard* de Géricault – le shkho de travers laisse passer une touffe de cheveux frisés; gros œil un peu bovin; je ne sais quel affaissement dans le corps plus appuyé qu'assis; le sabre pend. Sensualité robuste un peu canaille. Descente admirable des Champs-Élysées; ciel parisien mouillé; éclaircies bleues. Le printemps n'est pas encore apparu; les nervures de l'hiver brillent in-corrompues.

Retrouvé les Sotty chez Clara. Nous nous rendons en chœur au Musée Carmonio. Assez étonnant ensemble. C'est un hôtel XVIIIème reconstitué en plein parc Monceau. Je prends là (car Sotty n'est pas un profane) une fort bonne leçon d'ameublement.

Sotty voulut lire *l'Abjection* de Jouhandeau; je lui portai ce volume. Une page ouverte au hasard me semble pleine de gaucheries et d'imprécisions (il y avait aussi des beautés). De même, ce soir, une page de *Dominique* (que Jacques vient de finir) me parut emplie de faiblesses; mais du moins l'auteur ne se contorsionne pas. Curieuse crise de purisme; je ne lis point, mais les phrases qui me passent sous les yeux, je ne puis m'empêcher de les cribler. Le plaisir le plus vif de la culture n'est point d'en jouir solitaire.

27.

Je me suis remis hier au travail. La question de l'exil restera pour compte. Je me contente de traiter des polyglottes. Grande satisfaction de manier de nouveau une pâte, de la modeler, d'équilibrer les parties etc.

Revu les Sotty; visite du musée Cognacq, puis de l'exposition Blake (bien de la littérature; j'imagine toutes les sottises qui se diront). Certains de ses dessins inaugurent le pire goût préraphaélite. D'autres, par bonheur, sont à souhait visionnaires. On entre dans un monde insoupçonné... Exposition des *Fauves* à leurs débuts (galerie Bing). Passionnant de voir combien les plus personnels des peintres luttèrent, ou plutôt se complurent dans l'influence de Gauguin, de Cézanne etc., avant de se trouver eux-mêmes.

Soirée avec Jacques à l'Opéra-Comique. On donnait *Le Roi malgré lui*, et je désirais depuis longtemps entendre du Chabrier. Cette œuvre n'est point vulgaire, aussi n'a-t-elle pas encore conquis le public. Y parviendra-t-elle jamais? Il n'y a pas d'air qui se retienne, mais un partipris de badinage et de bouffonnerie. C'est cependant trop « écrit » – un peu plus de brio et moins de longueur seraient à souhaiter.

28.

Joie de chercher la perfection. Il faut se faire *lisible* – exactement comme le tympan de Charlieu ou de Vézelay est lisible...

J'avais rendez-vous à midi aux Deux Magots avec Amrouche. Conversation pauvre... Ce qu'il aime avant tout, c'est la poésie, et ensuite l'essai. Car ce qui l'intéresse, c'est la qualité créatrice du langage.

Jacques, ce soir, me lit quelques poèmes du *Cornet à dés*. Grotesque interview de Claudel dans *Combat*; on sent l'interviewer éberlué...

29.

Fait de nouveau un tri parmi des lettres. Curieux, le petit nombre qui restent lisibles après dix ans. Je jouais le rôle de confident, de conseiller... Ma vie était alors encombrée par la pitié! Aujourd'hui je n'ai à peu près plus de commerce épistolaire... et parfois cette manière de solitude me pèse. Passé la matinée à Carnavalet avec Mme Sotty. Sotty ne vient pas nous rejoindre et je m'ennuyais un peu avec sa femme. J'ai horreur de faire des frais...

30.

Visite à Garanger 5.

Dîné chez Michel, à qui je raconte mon étrange visite. Nous parlons de la mort; je l'assure que je ne passe pas de jour sans penser à nos parents, mais cela reste tout intérieur. J'ouvre Montaigne, attendant le dîner, et j'y trouve ces mots justifiant d'avance mes insuccès: « Les âmes communes et populaires ne voient pas la grâce et le poids d'un discours hautain et délié » (II, 17).

Rentré à la maison et causé avec Jacques qui revient de Bierville.

1^{er} avril

Beaucoup travaillé mon essai ces derniers jours. Il n'a pourtant que six ou sept pages, mais jamais aucun écrit ne m'a donné tant de mal. Et c'est tant mieux, car j'ai pris le parti de faire la guerre aux moindres faiblesses, et de maintenir un ton à la fois alerte et dense. Je tâche d'allier le plus grand naturel à la concentration. En somme, une occasion merveilleuse de m'exercer, car tout, dans ce morceau, est voulu. Je sais exactement ce que je veux dire – ainsi que l'impression à produire sur le lecteur.

Lu du Saint-Évremond; il me ravit; plus génial que La Bruyère.

Expliqué à Catherine les débuts de l'Histoire Sainte d'après un album. Elle était empoignée. J'ai relu la *Genèse* à Genève; absolument conquis par la grandeur de ces pages. « Cela est majestueux et sans âge », disait Gide, comme certaines statues de la Chine ou les bas-reliefs assyriens.

^{5.} Professeur de philosophie à St-Jean de Passy.

5 av.

Nouvelle attaque de marasme. Rarement été moins fécond... Je me trouve aussi sec qu'un débutant – pourtant je ne suis pas désespéré.

7 av.

Garanger, à qui j'avais offert mon *Sikelianos*, m'envoie ce matin une lettre délirante. Incohérence et verbiage de ce philosophe que la théosophie guette; au demeurant, très chaleureux. Et voici que ce soir est venu me relancer, sur sa recommandation, Michot, un ancien élève de Passy devenu professeur. M'avait apporté un spécimen de la petite revue qu'il patronne à Bourges, ainsi qu'un nombre respectable de prospectus annonçant une plaquette dont il est l'auteur. Tout est allé bien vite au panier. Il se noie dans le cotonneux. Étranges, ces gens qui écrivent sans rien avoir à dire, et qui surtout ne se sont pas donné un style (ça va ensemble). Très vite j'éprouve un malaise auprès des bovarystes, et je m'explique alors très bien pourquoi je vis tellement solitaire.

11 av.

Cottez, chez Blaizot, me fait admirer le Pantagruel de Derain, le Mallarmé, la Pasiphaé de Matisse, le Tartarin de Dufy. Tous ces bouquins splendidement reliés sont le fin du fin. Laleure me prête un certain nombre d'essais de nos jeunes contemporains (Caillois, Étiemble, Camus...), je les lis très attentivement. Beaucoup de réserves sur Caillois qui a, me dit-on, ses fanatiques. Style entièrement fabriqué, balancement de lieux communs; on croirait parfois lire la traduction d'un texte latin par un distingué professeur. Aspect néo-classique du style absolument dépourvu de lyrisme et de respiration personnelle. D'autres fois, par bonheur, Caillois ne se sentant plus obligé de cacher toute émotion (ou ému malgré lui) atteint à des évocations où l'on se sent pris à témoin (certaines pages sur la Patagonie). On reparle du numéro des Cahiers du Sud consacré à la Grèce. C'est Lemerle (spécialiste de Byzance) qui en serait chargé. Je dois le rencontrer. J'attends curieusement de voir et son programme et les collaborateurs qu'il aura choisis. Je ne manque pas de textes à fournir. J'aimerais même m'occuper à moi seul du rayon littéraire ⁶. Sera-ce possible ? Je suis en droit de fixer certaines conditions.

Relu (après huit jours) la *Confusion des langues*. Pu encore y porter des améliorations. Je n'ose dire que cet essai est au point... Pensée suffisamment concentrée et rendue communicable en raison de sa ligne qui

^{6.} modernes. C'est ce qui est arrivé.

vous prend par la main et vous force agréablement à épouser ses détours. C'est là, en somme, l'élaboration même de l'art.

15 av.

Vu Lemerle. Il s'en remet à moi pour choisir les collaborateurs et surtout solliciter les Grecs.

22.

Reçu un chèque de Hollande, ce qui me fait supposer que mes essais (sur la littérature et sur la peinture en Grèce durant la guerre) ont pu paraître. Reçu ce matin des épreuves de Genève. Heureux de relire mes notices. Allégé des lourdeurs.

Une des raisons de la longue paralysie que je viens de subir (et qui continue), c'était tous mes bouquins en suspens. Je sentais le besoin de les faire paraître – c'est-à-dire d'en être délivré – pour me lancer dans du neuf. Trouvé ce matin au 7ème une enveloppe contenant des notes sur Joseph, et partant sur l'Égypte; cela date de Lyon. Je les verse au dossier de « Gide en Égypte ». Relu la correspondance de Goethe et de Schiller.

23.

Fait un choix de photos es parents que je mets dans des enveloppes destinées à chacun des enfants, et j'y ajoute pour chacun les photos de ses premières années, jeunesse, école, vacances etc. Tout cela prend du sens avec l'âge; et puis un peu plus tard viendra quelqu'un pour tout envoyer au panier...

Visite hier à Camus à qui je porte le *Trésor lyrique de la Grèce*; il demande quinze jours pour regarder le manuscrit, mais il ne doute pas de l'accepter pour sa collection de *Poésie*; ça entre dans son cadre, et il semble me faire confiance. Curieux yeux bleus, comme de pâle faïence et que le teint trop blanc, maladif, rend encore plus pâles. Accès de toux. Un grand charme timide et suffisamment de maîtrise pour ne dire que l'essentiel et parler sans discours. Déjeuné chez Étienne.

27.

Écrit à Aravantino pour qu'il demande à Elytis et à Gatsos quelques pages d'essai sur un sujet grec ⁷. (Je voudrais en somme me réserver la poésie et avoir le contrôle de toutes les traductions.)

Genève enfin s'est décidé à m'imprimer. *Charlot* m'envoie mon *Kavafis* (le manuscrit) à fin de retouches. Ce sont celles de Gide...

^{7.} Projets de textes pour Permanence de la Grèce.

30 avril.

Passé chez Egloff; ils comptent voir paraître le Sikelianos fin mai.

5 mai.

Cette année de Paris aura été un temps de pause. Plus secrètement je me serai mêlé à la France. Mais point trop n'en faut. Le *Mercure* publie mes *Notes* (à la rubrique « Grèce »).

Yvette G. me passe le *Vocabulaire esthétique* de Caillois ; malgré le parti pris irritant, on trouve çà et là des conseils dont un jeune auteur peut tirer du profit. Décidé Curtis à me lire quelque chose. Belle et lui déclaraient que je sais l'art d'encourager.

Soirée chez Parry qui rentre de la conférence de Moscou : lui aussi fut surtout conquis par la foule des rues. Immense fourmilière, sorte de corps uniforme (mais l'art consiste à découvrir là des individus), réserve inépuisable. Impression de brutalité ; et aussi de gentillesse.

6 mai.

« L'Hymette, une triste montagne aux formes rondes et molles, aux couleurs ternes et grises. » About que je relis rapidement m'édifie. J'y cueille deux perles ; l'une sur (ou plutôt contre) la poésie grecque qu'il nie, et l'autre sur la chasteté grecque, de quoi faire une accablante épigraphe à quelques mots sur Kavafis. Laleure n'a peut-être pas tort de dire (après avoir lu le *Mercure*) que l'auteur de ces pages est destiné à retourner en Grèce, qu'on l'y sent chevillé, et qu'il se défend trop contre elle.

Réveillé d'assez bonne heure, avec le désir de faire une note sur Kazan (toujours les éternels *Cahiers*) et un choix de quelques textes de l'*Odyssée*.

7.

Achevé ma note sur Kazan, et choisi des fragments. Reçu la conférence de Seferis; il faudra faire des coupures, mais le texte lui-même est excellent. Commencé une note sur Kavafis et choisi douze poèmes. Je retrouve la joie, et la facilité d'écrire. Mais c'est sur un sujet rebattu... J'agis en somme comme si les *Cahiers* devaient paraître, ou comme si j'allais accepter d'y collaborer.

Passé quai des Célestins. Perfection de l'île Saint-Louis; les musoirs, les ponts, l'architecture irrégulière des maisons, la tendre verdure des arbres, l'eau verdâtre, je n'ai rien vu de plus intime ni de plus majestueux.

Écrit à Séféris pour lui demander de me traduire *currente calamo* sa dernière plaquette de vers. J'aimerais parler de lui confusément, et présenter peut-être de l'inédit.

11 mai.

Je lis enfin *La Carrière de Beauchamp*; voici dix ans, à Pontigny, Gide déjà me reprochait cette lacune. Ici je suis conquis, émerveillé. Sans être stylisés comme du Tourguenief, les chapitres de *Beauchamp* ont une proportion en soi. Jamais rien de banal ou d'attendu. Un mélange d'humour et de profondeur, mais les remarques les plus neuves négligemment jetées. Une orchestration peut-être rare dans la littérature anglaise. Et indépendamment du sujet, un enchantement qui tient à la densité de la matière et à sa mise en œuvre.

Repris aussi la Confusion des langues, cet essai si court et qui m'a tant coûté. Je l'ai encore raccourci, et sans regret. Seul l'essentiel m'importe, et une densité qui soit lumineuse. Je comprends toujours davantage qu'écrire c'est enchaîner des formes, et que les phrases, elles-mêmes dessinées, doivent composer une arabesque. C'est le jet même de la page, sa venue, une sorte d'animation physique irriguant et gonflant le texte, qui en font sa beauté. Quand Valéry oppose prose et poésie – la prose n'ayant pour objet que de faire passer une idée, après quoi elle peut bien se dissoudre -, je ne l'approuve pas, et je trouve aussi bien que sa propre prose, infaillible, le dément. « Écrits pour toujours », dit-il de certains morceaux de la *Tentation*... Mais ce que je n'arrive pas encore à bien dissocier, c'est dans mon propre style la prose et la poésie. Quoi que j'y fasse, je ne laisse pas de toujours frôler le poétique. J'évite autant que je peux les complaisances, mais il est une sorte d'enchantement que je vise toujours à créer, et sans quoi je n'ai aucun plaisir à écrire. J'ai beau retourner en tous sens le problème, je sens que mes moyens mêmes d'expression me portent à un certain ton poétique, et que c'est là peutêtre mon style.

17.

Rencontré Ballard et Lemerle. L'affaire ⁸ fut réglée en un tour de main. On me laisse carte blanche. Ballard très déçu de Milliex et de Merlier qui pendant des années l'ont mené en bateau, promettant tout et ne donnant rien. Lemerle se charge d'une première partie, assez courte, où quelques spécialistes exposeront leurs points de vue sur l'antiquité et sur Byzance, mais les trois quarts du numéro regarderont la Grèce moderne. Aucun Français ne collaborera (surtout pas de littérateurs). Je laisserai parler les textes ; abondance de traductions : chants byzantins, textes crétois, poèmes populaires... Je présenterai moi-même chaque

_

^{8.} Permanence de la Grèce.

époque, chaque poète. On tient à un numéro de grande qualité et qui puisse être utilement consulté. Le numéro pourrait ainsi paraître en janvier, 300 ou 350 pages. Très satisfait. Tout vient à point. Ballard m'a déclaré que j'étais aujourd'hui le seul Français capable d'entreprendre ce travail...

Passé voir Saillet à l'Odéon. Me montre les variations du premier Chant de Maldoror. À l'origine, ce n'étaient pas le « poulpe au regard de soie », le pou, le crapaud etc. qui recevaient les déclarations amoureuses de Lautréamont, mais son ami Dazet – auquel d'ailleurs sont dédiées les Poésies. Saillet plongé en ce moment dans l'étude de Jarry y fait aussi des découvertes (surtout dans Les Jours et les Nuits), mais déjà Haldernablou (dans les Minutes de sable mémorial) jette assez de lumière sur la sexualité, ou les refoulements, de Jarry. Prodigieux écrivain ; Saillet tendant à le mettre au-dessus même de Mallarmé. Ici véritablement le langage est transmuté. Il y a là une décision, un parti pris, une netteté, certain lyrisme à froid. J'emporte le livre des Minutes que m'offre Saillet. Je le relis tout aussitôt avec émerveillement. Voici près de vingt ans, Gide me le fit lire. Je ne dus pas y piger grand'chose.

Passé la journée de l'Ascension chez Annie. Déjà passablement mis au point les textes pour les *Cahiers*, et donné à la dactylo.

19 mai.

Passé la matinée à l'Arsenal, après plus de dix ans... Je voulais trouver un moyen de citer Gobineau dans les *Cahiers*. (En fait, je parlerai de sa fumerie quotidienne de narghileh à la grotte des Nymphes.) Pas plus qu'About il ne soupçonna l'existence d'une littérature grecque; il en est pour une bonne langue puriste, mais sans outrances. Reçu le texte de Théotokas, qui expose fort bien le problème de la langue. Je le lui avais corrigé voici quatre ans, et depuis, mais en vain, il avait essayé de le placer dans des revues. Écrit après le déjeuner une petite note pour présenter Elytis. Plus que jamais la Grèce m'occupe; mais j'ai l'impression que ça va finir et que je jette ma dernière flamme.

20 mai.

Passé chez Gide, resplendissant de santé et de bonne humeur, bien que son séjour à Ascona ait été plutôt morne. « La brosse », dit-il. « Il n'y a plus d'enfants. » Prépare en ce moment une allocution qu'il doit prononcer à Oxford où il sera reçu docteur *honoris causa*. Il rit de la robe, de la toque... S'intéresse aussi à mes publications. Et déclare « excellentes » mes notes du *Mercure*. Je passais à l'improviste, or Malraux s'était annoncé, lequel avait, disait-il, des choses importantes à

demander à Gide. « Sais-tu, me dit Gide, qu'on parle dans Paris de sa conversion ? Je vais mettre les pieds dans le plat. »

Visité l'exposition de reliure à la Nationale. Magnifique floraison moderne (les Legrain, Bonet, Marius Roger, Rose Adler). Digne suite des relieurs du XVIe siècle dont je n'imaginais pas la fantaisie, les méandres, les stylisations. Et quel jeu de couleurs, vraies mosaïques... Rentré assez précipitamment, car je me sentais en humeur d'écrire. Je mis au jour en effet, dans la joie et facilement, une « note préliminaire » pour exposer mon point de vue sur la poésie grecque (et par contraste sur la prose). Cette note précédera l'important florilège des poètes que je donne aux *Cahiers*, et permettra de mieux comprendre chacune des introductions qui les accompagnent. Vraiment heureux, satisfait, de retrouver la verve. Dans ces moments heureux et de santé on rature à même, ou plutôt *in petto*. La phrase naît presque parfaite. Foin de ces hésitations maladives qui m'ont empoisonné tout l'hiver, puis à la fin dégoûté, de sorte que trois mois ont passé dan le marasme, la sécheresse, et enfin sans travail.

26.

Passé tout ce lundi de Pentecôte a dévoré les cinq cents pages des *Mémoires* d'Alfieri – un livre prodigieux, et qu'à ma honte je n'avais jamais lu. Je le trouvai hier au 7ème parmi les livres que m'a laissés Fernand. Vrai roman d'aventures. Éclairs de passion, fougue très italienne. Manie ambulante. Alfieri ne cesse de courir l'Europe. Et tout à coup il se décide à un noviciat littéraire ; il apprend mot à mot sa langue (un peu comme doit le faire un écrivain de nos jours...). Lu ce soir quelques pages de Larbaud qui mettent parfaitement au point la véracité d'Alfieri (des pions l'ont contestée).

(À suivre.)

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide

LE DOSSIER DE PRESSE DU *JOURNAL*

 (XI^{1})

392-XVIII-23

PAUL ARCHAMBAULT

(Études, 20 janvier 1940, pp. 159-70)

« Tenter de vivre » Le Journal d'André Gide

Quelle émotion pour le chrétien de retrouver au centre pour ainsi dire géographique du *Journal* d'André Gide ², telle une cime entre ses deux versants, ces pages d'attente et de prière qu'il écrivait pendant la guerre de 1914 et, sous le titre de *Numquid et tu...*?, dédiait à son ami Charles Du Bos!

Ah! nous le savons bien, à peine publié, l'auteur n'avouait plus qu'à demi ce petit ouvrage quasi clandestin ³, et il se hâtait de redescendre

¹ Voir les vingt-deux premiers articles de ce dossier reproduits dans les n°s 59, 60, 67, 68, 74/75, 118, 139, 143/144, 146 et 153 du *BAAG*.

² André Gide, *Journal*, 1889-1939, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions de la *Nouvelle Revue française*. La partie du *Journal* antérieure à 1932 avait déjà figuré dans les *Œuvres complètes*. Mais la partie postérieure restait inédite. D'autre part, on a « reversé » ici un certain nombre d'opuscules et de « feuillets » épars qui prennent à cette place une signification et une valeur nouvelles. Tel est précisément le cas de *Numquid et tu...*?

³ « Je ne veux pas que l'on se trompe sur la valeur du témoignage que ces pages apporteront. Sans doute les signerais-je encore aujourd'hui de tout mon cœur.

vers les terres basses qu'il déclare aujourd'hui n'avoir plus aucune envie de quitter. Nous croyons toutefois que cette fine arête marque toujours l'un des points où le paysage tourmenté se compose et s'organise. Un de ceux aussi où affleurent et se découvrent certaines des couches indestructibles du sol, soulevé ici par on ne sait quelle poussée des profondeurs. Et nul déplacement de perspective ne saurait rien changer aux conclusions d'une solide géologie.

Nous le savons aussi, nous risquons fort de déplaire à l'auteur en choisissant, pour parler d'une œuvre qui se veut avant tout œuvre d'art, un point de vue de moraliste, risquant de rester extrinsèque, peut-être de devenir déformant. Sans doute allons-nous nous voir ranger dès l'abord parmi ces critiques qui songent beaucoup moins à comprendre l'écrivain qu'à s'armer de lui ou contre lui... Mais nous en appelons ici de Gide à Gide lui-même. Car ce même homme qui demande à être jugé avant tout en artiste, c'est le même qui écrivait dès 1910 (op. cit., p. 308) : « Je n'ai jamais écrit aucun livre sans avoir un besoin profond de l'écrire, Le Voyage d'Urien excepté; et encore il me semble que j'y ai mis beaucoup de moi, et que, pour qui sait lire, il est, lui aussi, révélateur. » André Gide n'est pas de ces créateurs, s'il en existe vraiment, à qui leur création s'impose pour ainsi dire du dehors, sans appel ni complicité intérieurs. Ce « besoin profond » dont il parle, nulle volonté étrangère ne le dépose en lui ; c'est le besoin de sa volonté même, ou plutôt de l'une des volontés qu'il a suscitées en lui, et qui pour le contredire useraient encore de lui. Si l'on appelle « gratuite » une œuvre où tout serait caprice et fantaisie, jeu désintéressé de la pensée ou de la sensibilité, rien de moins gratuit que l'œuvre d'André Gide. C'est ce qui fait peser sur lui ces responsabilités dont il s'est, hélas! longtemps trop peu soucié. C'est ce qui lui confère aussi cette authentique noblesse dont nous nous refusons à le frustrer.

Non, la rencontre du Christ n'a point été dans la vie de Gide un épisode comme un autre, sans plus de conséquence qu'un autre. Non, l'attente chrétienne de l'éternité et du salut, la soif chrétienne de sincérité, de pureté, d'humilité, de détachement, de liberté, de lumière, n'a point passé en lui comme un phénomène de rêve, un thème momentané d'inspiration... Il n'est rien où il se soit trouvé plus essentiellement, plus

Mais, écrites durant la guerre, elles gardent un reflet certain de l'angoisse et du désarroi de ce temps; et si, sans doute, je les signerais encore, je ne les écrirais peut-être plus. » (Avant-propos de l'édition de 1924, *Journal*, p. 606.)

durablement engagé. Nous le voyons aujourd'hui mieux que jamais.

Nous ne parlons pas ainsi pour atténuer les aspects perfidement, violemment, en fin de compte délibérément antichrétiens, de l'œuvre, ni pour rien excuser des multiples méfaits dont à ce titre elle est chargée : toutes choses que nous retrouverons, au contraire, chacune à sa place.

Mais d'abord il importe de déblayer la discussion d'un certain nombre de notions factices. Il est des légendes qui ne résistent pas à la lecture du *Journal*; celle d'un Gide morbide, qui ne trouverait d'intérêt qu'à l'anormal, au nauséabond; celle d'un Gide égoïste et égotiste, incapable de sortir de lui-même, de partager la vie d'une communauté, d'éprouver un mouvement de charité; celle d'un Gide démolisseur et pervertisseur, dont la joie serait d'entraîner les autres aux expériences où il s'est lui-même perdu; celle d'un Gide satanique, qui aurait passé un pacte nouveau avec le Malin.

Me sera-t-il permis de dire que ce qui m'a frappé plutôt dans le *Journal*, c'est l'importance des éléments d'humanité normale et saine qu'il enferme ? Il est curieux de voir quelle place tiennent les soucis et les obligations de famille chez cet ennemi des « foyers clos »; et si les jugements qu'il est amené à porter sur les siens ne sont pas exempts de sévérité, ils sont rarement marqués d'indifférence. Sa vive antipathie pour Barrès ⁴ et le nationalisme barrésien ⁵ ne l'empêche pas de sentir avec intensité la force de la communauté française, et surtout le prix exquis de la culture française. Le spectacle de la souffrance et de l'iniquité lui a toujours été extrêmement pénible; non tant à sa sensibilité, dont il sait et confesse qu'une nouvelle poussée de l'« élan vital » suffirait à le libérer, qu'à sa raison et à sa conscience, toujours lucides et plus difficiles à satisfaire. L'expérience communiste de Gide s'éclaire ici d'un jour sans équivoque.

Aussi bien le mot « expérience » répond-il mal en l'espèce à la réalité des choses. Sans doute, avec quelques naïfs, et d'autres qui ne l'étaient pas, Gide a-t-il été séduit par l'annonce d'un homme « nouveau » et — ô paradoxe! — définitivement « libéré », qui serait né dans les neiges de Moscou, et s'est-il montré curieux de savoir de quoi exactement il retournait: un de ses principes (il en a aussi) est que « l'homme est à faire, à

⁴ Cet « asiate » qui « sent le ténor et l'odalisque » (*Op. cit.*, p. 767).

⁵ Pour des raisons notamment biologiques : il y a des plantes qui supportent, qui demandent même la transplantation.

devenir ». Mais il y a plus et meilleur. De bonne heure Gide a dit quelle gêne ce lui avait été d'être né riche, de n'avoir même pas à gagner sa vie en un monde où « le bonheur le plus simple est permis à trop peu de gens » et où « la plainte et la protestation des autres couvrent toutes les harmonies de la terre et du ciel » (p. 1187). Ce malaise semble s'être précisé dans sa vieillesse au point de devenir parfois intolérable. « Il faudrait, pour prêter l'oreille, n'être pas assourdi par des plaintes. Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse. Où se portent mes regards. je ne vois autour de moi que détresse » (p. 1211). Nécessité supérieure, sorte d'instinct spirituel qu'on s'étonne moins, dès lors, de voir Gide apparenter à ses préoccupations religieuses. « Il faut bien que je le dise, ce qui m'amène au communisme, ce n'est pas Marx, c'est l'Évangile. C'est l'Évangile qui m'a formé. Ce sont les préceptes de l'Évangile, selon le pli qu'ils ont fait prendre à ma pensée, au comportement de tout mon être, qui m'ont inculqué le doute de ma valeur propre, le respect d'autrui, de sa pensée, de sa valeur, et qui ont en moi fortifié ce dédain, cette répugnance (qui déjà sans doute était native) à toute possession particulière, à tout accaparement » (p. 1176). Au fond, l'esthète André Gide est ici tout proche du vieux militant quarante-huitard parlant du « camarade Jésus ». On peut se sentir choqué de leurs familiarités, étonné de la fragilité de certaines de leurs déductions; on ne peut méconnaître en eux l'accent d'une authentique humanité.

S'il est par ailleurs un auteur qui justifie la définition de l'erreur comme vérité déviée, dévoyée, « devenue folle », c'est bien André Gide. Cet appétit de vie, de bonheur, de ferveur, d'exaltation, qui éclate en lui au sortir d'une adolescence paralysée par la timidité et sensible déjà à l'hypocrisie des conformismes; ce refus de l'illusion, cette exigence de souple, docile et précise exactitude qui marque de plus en plus sa vieillesse et fait notamment de sa langue une des plus claires en même temps que des plus ductiles dont puisse s'enorgueillir notre littérature; cette abomination du mensonge, cette sorte de frénésie de sincérité qui l'incite à rechercher et à dire de préférence ce qu'il sait devoir déplaire et scandaliser, et, par crainte de la flatterie des autres ou de la sienne propre, l'entraîne aux extrêmes frontières du cynisme; cette aptitude réelle au repli, au renoncement, voire à l'effacement; cette crainte de céder à l'attrait du facile, du confortable, spirituel ou matériel, qui lui fait juger la recherche du salut personnel comme une forme perfide d'égoïsme ; cette dévorante passion de la liberté dont nous aurons à dire les méprises, comment ne pas y voir certains des ingrédients de toute véritable spiri-

tualité?

Assurément la souffrance n'en est que plus vive, pour le chrétien, de voir affubler d'un manteau évangélique quelques-unes des pires falsifications auxquelles puissent prêter ces grandes idées. Quand il lit certaines pages de *Si le Grain ne meurt*, le rouge lui monte au front, de cet exergue audacieusement emprunté à l'Évangile de Jean et à l'enseignement du Sauveur. Pourtant, nulle intention de blasphème n'a présidé au déguisement. La vérité est que tout, chez Gide, problèmes et solutions, aspirations et déceptions, élans et révoltes, porte la marque chrétienne, est inconcevable hors d'une atmosphère chrétienne. Il suffit de réfléchir à ce qui le sépare des maîtres qui l'ont le plus influencé, un Nietzsche ou, hélas! un Oscar Wilde. Ou, prenant la question par un autre bout, à son indifférence relative en face d'un Gœthe, « qui s'élève si haut dans le ciel païen », mais « demeure, dès qu'il s'agit du christianisme, dans des régions si tempérées » (p. 918).

Nous ne le lui faisons pas dire. Nous n'interprétons pas. « Sans cette formation chrétienne, sans ces liens, sans Em... ⁶ qui orientait ces pieuses dispositions, je n'eusse écrit ni *André Walter*, ni *L'Immoraliste*, ni *La Porte étroite*, ni la *Symphonie*, etc., ni même, peut-être, *Les Faux-Monnayeurs*, par regimbement et protestation » (p. 1052). Et quelques lignes plus haut : « Encore aujourd'hui je garde une nostalgie de ce climat mystique où mon être s'exaltait alors ; la ferveur de mon adolescence, je ne l'ai plus jamais retrouvée ; et l'ardeur sensuelle où je me suis complu par la suite n'en est qu'une contrefaçon dérisoire. » Il est vrai que, dans un scrupule de sa terrible sincérité, il ajoute : « Du moins m'apparaît-elle ainsi, à présent que mes sens vieillissent. » Mais quelle sincérité nous obligera à croire que l'ivresse de la passion présente est forcément plus clairvoyante que l'attention penchée du souvenir ?

*

Et pourtant le fait est là de ces livres bravant tant de choses qui nous sont précieuses et chères. Le fait est là de ces exhibitions plus que désa-

⁶ Sur le drame de son foyer, Gide s'est interdit de s'expliquer. Nous ne savons rien de plus, finalement, que ce que laissait déjà entrevoir la fin de *Si le Grain ne meurt*. J'entends, nous lecteurs. Mais ceux qui ont vu, ceux qui ont touché confirment ce que nous pouvons soupçonner: au prix d'une grande souffrance a continué à brûler là, au centre de cette destinée ténébreuse, une pure lumière d'espérance. Celle-là même qu'il faut souhaiter à Gide de trouver au-dessus de son lit de mourant.

gréables auxquelles nous avons été conviés. Le fait est là de la sécheresse, de l'ironie, du sophisme, du défi, et peut-être du désespoir dévastant trop souvent une vie chargée de promesses et pleine de dons. Le fait est là de mille et mille ravages causés dans des âmes séduites ou troublées... Comment cela s'est-il produit ? Où est la fuite fatale ? La fuite d'amour, de clairvoyance et d'énergie ?

Une affirmation revient plusieurs fois dans le *Journal*, qui ne surprendra pas le lecteur déià familiarisé avec l'œuvre : Gide n'a iamais pu écrire un livre, accueillir un sujet, se prêter à un sentiment, sans éprouver tout de suite le désir d'écrire le livre, d'accueillir le sujet, de se prêter au sentiment exactement contraire. C'est ainsi que L'Immoraliste est jumeau de La Porte étroite, et le préambule de Corydon contemporain de la Préface aux Lettres de Dupouey. « D'année en année j'ai reporté La Porte étroite. Qui donc persuaderai-je que ce livre est jumeau de L'Immoraliste et que les deux sujets ont grandi concurremment dans mon esprit, l'excès de l'un trouvant dans l'excès de l'autre une permission secrète et tous deux se maintenant en équilibre ? » (p. 366). Et encore : « Sitôt rentré, j'ai écrit tout d'une haleine les pages du préambule à Corydon, en réaction à la Préface aux Lettres de Dupouey que j'achevais le matin même » (p. 641). Comme on voit par ce dernier exemple, il suffit parfois d'une journée pour que l'aiguille rebrousse chemin et parcoure le champ entier de son oscillation. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir un même ouvrage révéler au-dedans de soi cette dualité plus ou moins avouée. La Porte étroite, certains l'ont lue comme une âpre satire, les autres comme une page d'hagiographie...

Qui est André Gide? Aujourd'hui comme hier, cette personnalité systématiquement décevante échappe à la définition. Gide professe que « la sensation est plus belle encore que la pensée » (p. 309); mais son rationalisme n'est pas moins exigeant que sa sensualité. Il est l'homme de l'instant, de l'instant fugace et irremplaçable; mais, dans cet instant, « dès à présent », il demande à vivre l'éternité (p. 591). Il s'insurge si on lui interdit de résister à son désir; mais il affirme à l'occasion, non sans droit, semble-t-il, son goût de la difficulté, de l'obstacle, de la contrariété. Il est cynique, provocant; mais il se plaint que le public ne lui sache pas gré d'une retenue, d'une réserve qu'il lui plaît aussi de manifester. Il aime consentir, concéder, acquiescer; mais avec de subites reprises pleines de violence et d'irritation. Il proclame que « l'individu triomphe dans le renoncement à l'individuel » (p. 594); mais c'est une des individualités les plus ombrageuses, les plus irréductibles qui soient. Il abrite

en lui « un petit garçon qui s'amuse » et « un pasteur protestant qui l'ennuie » (p. 250). Il a « la haine du mysticisme », mais sait bien que son « angoisse est d'ordre quasi-mystique » (p. 1109). Il juge le catholicisme « inadmissible », le protestantisme « intolérable », et se sent « profondément chrétien » (p. 367).

Primat du désir et de la préférence ? Constante disponibilité, et savamment entretenue, d'un esprit *ad libitum* et « sans pente » ? Insatiabilité, refus de choisir et de rien sacrifier, volonté éperdue de tout goûter, de tout étreindre ? Sans doute ; et dans ce tumulte de voix, c'est toujours le chant des *Nourritures terrestres* qui s'élève le plus haut, le plus clair ; c'est lui qui porte l'orchestration. Mais sans remettre en question ce qui, à cet égard, tant de fois déjà a été dit et redit, il faut aller plus loin que la première impression et essayer de remonter aux causes profondes.

Besoin d'ubiquité, d'universelle présence : beaucoup d'âmes, en tout temps, en ont été tourmentées ; bien peu, même parmi les simples et les craintives, y échappent tout à fait. Sans l'avoir inventé, le vieux dilettantisme en a fourni d'assez belles illustrations. L'originalité de Gide est d'y avoir jeté — inconnues à un Renan, à un France, à un Barrès — d'une part une attirance de l'extrême, d'autre part une impatience de liberté qui lui confèrent une virulence et une grandeur extraordinaires, et portent une entreprise de divertissement aux limites de la tragédie.

Ni le constant atticisme d'expression de Gide ne doit nous faire illusion, ni cette timidité subite que lui inspire parfois dans l'action la crainte de contrister, soit le sentiment de son instabilité : l'excès l'attire sombrement. Cet homme au langage si raisonnable et si tempéré, même lorsqu'il ne s'y risque pas pour son compte (car il est timide à l'occasion, nous le répétons après lui), s'arrête fasciné et complice devant un spectacle de démesure et de déraison. « Il faut que j'aille aussi loin que possible »: cette formule de Wilde pourrait lui être une devise, avec cette autre de lui-même: « Les extrêmes me touchent. » Il est né. comme on sait, moitié cévenol et moitié normand, les altitudes et les glaciers ne l'ont jamais beaucoup vu; mais son paysage spirituel est tout l'inverse : plein de pics, d'arêtes et de gouffres : partout appelant l'ascension périlleuse et exposant à la chute irréparable. En tant qu'artiste, rien ne le ravit sans doute plus que l'œuvre d'un Sophocle ou d'un Racine; en tant qu'homme, ce sont les grands souffles polaires qui le bouleversent, ceux qui traversent l'œuvre d'un Nietzsche, par exemple, ou d'un Dostoïevski.

Curiosité de psychologue : l'homme est plus original et plus divers

quand il outrepasse. Recherche du frémissement intérieur : le bonheur, le plaisir sont mets fades encore ; la joie, la volupté réveillent mieux ; la dévotion ne serait quasiment rien sans la ferveur, l'amour sans l'ivresse. Thèse philosophique ici et là esquissée : « L'étincelle de vie ne saurait jaillir qu'entre deux pôles contraires, et d'autant plus belle et grande qu'il est entre eux plus de distance et que chacun de ces pôles reste chargé d'une plus riche opposition » (p. 801).

Toutes les démarches essentielles de Gide: appel à la vie des *Nourritures*, élan mystique de *Numquid et tu...*?, « provocation » de *Corydon*, enthousiasme communiste des années 1932 et 1933 seront marqués du même besoin de grand départ, de radicale rupture, de cap mis vers les terres les plus lointaines, les moins connues. Il arrivera que l'aventure tourne court: précisément au point où elle ne promet plus que du moyen, du commun, de l'usagé. Mais il arrivera aussi que l'expérimentateur se pique au jeu et, malgré les résistances, insiste, s'obstine, redouble; c'est le scandale; on sait assez qu'il n'est pas pour faire reculer Gide, que plutôt il l'aiguillonne.

Mais pourquoi en fin de compte ce besoin de l'« aussi loin que possible », de l'« extrême » (nous nous gardons bien de dire, pour ne pas encourager un contresens trop fréquent, de l'absolu)? Chez certains, qui ont plus de muscles que de nerfs, satisfaction de puissance; chez Gide, qui a plus de nerfs que de muscles, satisfaction de liberté.

Liberté: s'il v a une constante dans cette vie inconstante, c'est bien celle-là. Liberté de la pensée à l'égard de tous les dogmatismes ; liberté de la conduite à l'égard de tous les conformismes ; liberté du choix à l'égard de toutes les contraintes. Combien révélatrice la brusquerie de sa dérobade dès qu'une dépendance quelconque s'annonce! Un séjour a été agréé, une amitié s'est nouée, une conviction semble s'asseoir, une tâche a été commencée; tout d'un coup, voici notre homme en fuite! Que s'est-il passé? Rien d'autre sinon qu'il a cru apercevoir la menace d'une chaîne. Peu importe que la raison soit ici en mesure d'opposer à l'instinct quelques bons arguments. Cet esprit, par ailleurs si souple, ne fait pas la distinction pourtant essentielle : celle d'une liberté d'anomie. exclusive de toute dépendance, au moins de caractère perdurable et soustraite aux caprices du désir; et d'une liberté d'autonomie, exclusive seulement de toute dépendance que la conscience et la volonté ne pourraient sincèrement ratifier, assumer, intérioriser en quelque sorte à la personnalité vivante. Il veut bien servir, il lui plaît même de servir, mais à condition, précise-t-il, que le consentement d'avance acquis soit en outre

« renouvelable à toute heure, et que la raison et l'amour m'en dictent sans cesse les clauses à neuf » (p. 670). Mais dans notre monde instable, quel mobile ou motif de conduite pourrait résister à cette exigence ? Foi ou négation, souvenirs du passé ou projets d'avenir, amour ou haine, possession et poursuite même : tout dans cette perspective devient esclavage.

Mais si la liberté est pouvoir inconditionné de dire oui et de dire non, de prendre et de quitter, de se donner et de se refuser, où donc s'affirmera-t-elle mieux qu'en face de l'extrême et dans l'extrême amplitude de l'oscillation volontaire? Ainsi se noueront, se renforceront l'une l'autre les deux composantes essentielles de l'esprit gidien. Parce que le plus lointain, le plus difficile est surtout ce qui l'attire, il faudra que rien ne limite sa liberté de mouvement. Parce que le sentiment de la liberté chez lui est fait de totale et constante disponibilité, il sera au maximum là où le champ des possibilités apparaîtra le plus vaste.

*

Avons-nous dit toutes les métamorphoses, toutes les incarnations du Protée ? Loin de là ; si tel avait été le but de notre étude, nous serions encore loin de pouvoir conclure.

Mais peut-être ne sommes-nous pas loin de toucher au principe même des transformations : besoin de se prouver à chaque instant l'absolu de sa liberté ; besoin d'être à chaque instant et sans condition maître de sa préférence et de son choix. Et c'est bien par là surtout qu'un Gide, malgré les élans dont son œuvre est traversée, semble s'être fermé l'accès de la foi, de l'espérance et de la vraie charité chrétiennes.

Esprit de liberté, résolution d'échapper aux servitudes du dehors et du dedans, certes, cela est chrétien, et non pas seulement par rencontre ou adoption. Dans saint Paul, dans l'Évangile même réside le germe qui devait produire (et n'a pas fini de produire) de si étonnantes fructifications. Métaphysique de la charité, a-t-on dit en parlant de la dogmatique chrétienne. Métaphysique de la liberté, peut-on dire à aussi juste titre. Les deux points de vue ne s'excluent pas et, au contraire, se commandent : charité afin que la liberté ne s'exerce pas à vide, égoïstement et stérilement ; liberté, afin que la personne, en se donnant, ne se perde pas elle-même.

Est-il expérience plus décisivement faite par l'homme moderne que celle du pouvoir désagrégateur, destructeur de la liberté, lorsqu'elle prétend se suffire à elle-même, être à elle-même son point d'appui en même temps que son but ; lorsqu'elle ne trouve plus dans les autres réalités ou

valeurs qu'une occasion, en soi indifférente, de s'affirmer à soi-même sa propre transcendance ; lorsqu'elle néglige de s'alimenter par l'amour en même temps qu'elle se dépense par l'effort ? Certitude, règle, joie, élan, instinct et nature même, rien alors qui puisse être soustrait à cette flamme dévoratrice ; quand tout le reste est consumé, il lui reste de se consumer elle-même, et elle n'y manque pas ; un nihilisme plus ou moins radical, une totale désagrégation de la personnalité est à la limite de l'expérience.

C'est que l'acte d'une volonté libre est la synthèse au moins de deux forces : un bien ou valeur qui s'offre par le canal de la pensée ou de la sensibilité, apportant à l'être qui l'accueille à la fois détermination intellectuelle et force vitale ; une initiative proprement volontaire grâce à laquelle ce bien reçoit l'honneur d'un consentement vraiment intérieur et personnel, et s'y sublime ainsi, mais sans s'y dissoudre jamais. Deux aspects d'une même opération. Aussi inséparables que le corps et l'âme, la matière et la forme. Et appelés à se développer en fonction l'un de l'autre. Plus une liberté est exigeante et audacieuse, plus le bien où elle s'incarne doit être substantiel et pour ainsi dire nourricier. Une liberté absolue ne peut se concevoir que dans le bien absolu.

Dira-t-on qu'un Gide compte justement au nombre de ces esprits à qui l'idée d'absolu ne pose plus de problème vivant, n'offre même plus de sens assignable? Et que dans le domaine du relatif, du fini, du sensible, de l'éphémère, où il s'est fixé, il reste assez de place pour se mouvoir et de délice pour s'enivrer, surtout à une pensée aussi agile, sans venir buter à ces lourdes « apories » de métaphysiciens?

Soit! Mais à condition à tout le moins que la règle du jeu soit respectée et que, sur ce bien proclamé relatif et fini, ne prétende pas s'appuyer en même temps une volonté d'infini et d'absolu. Or voici où nous retrouvons la grandeur tragique du destin d'un Gide: cette avidité métaphysique essentielle d'une âme que l'apparence n'enclôt pas, puisque à l'instant ce n'est rien moins que l'éternité qu'elle demande et à l'éclair desséchant du plaisir le rafraîchissement de la totale joie. L'échappatoire des frivoles, à supposer qu'elle soit vraiment praticable, il se l'est interdite par ce sérieux émouvant qu'il apporte à sa tâche d'homme; et la voie des vrais conquérants, qui est la voie de l'effort continu et persévérant, il se l'est formée en rejetant toute discipline de continuité.

Y a-t-il une issue à cette recherche ainsi engagée ? Ce n'est pas en tout cas le *Journal* qui nous permettra de l'affirmer. « Je n'imaginais que souriante, en dépit du chagrin, ma vieillesse, lisons-nous page 1315. Si je ne parviens pas à rejoindre la sérénité, ma philosophie fait faillite. »

Et, page 1332, c'est sur ce cri désespéré que se ferme le volume : « Me voici libre comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement ; vais-je savoir encore tenter de vivre ? » L'aveu est assez lourd, assez cruel, pour qu'on ne se sente ni le besoin ni le droit d'insister.

393-XVIII-24 AUGUSTE ANGLÈS

(Temps présent, 23 août 1946)

Narcisse parle

Voici donc quelques feuillets supplémentaires, datés de 1939 à 1942 ⁷, de ce fameux *Journal* qu'André Gide eut la constance de tenir depuis un demi-siècle et où beaucoup veulent voir à la fois le meilleur de son œuvre et l'un des témoignages les plus décisifs, avec les *Essais* de Montaigne et les *Confessions* de Rousseau, qu'un homme ait apporté sur l'homme.

Le mot d'essai d'ailleurs est celui qui me paraît convenir le plus exactement à ces pages nouvelles, pourvu qu'on oublie le sens dérivé auquel on l'a finalement restreint pour le rendre à son emploi originel : ce qu'André Gide appelle « tenir son journal » est en réalité un moyen, lorsqu'il n'est attelé à aucun ouvrage précis et que son esprit risque de flotter dans l'indéterminé, d'« essayer », chaque jour ou presque, le bon fonctionnement de son écriture, d'« essayer » les thèmes qu'il pousse chacun dans leur propre sens, aussi loin qu'ils veulent bien aller, sans se soucier de leur imposer convergence ou conciliation, d'« essayer » enfin la langue française, qu'il traite comme un bon gymnaste son corps, l'obligeant à forcer sur tous ses muscles et sur toutes ses jointures pour lui faire rendre tout ce qu'elle est capable de rendre, sans la brutaliser ni la déchirer, et donnant le sentiment d'un continuel bien écrire qui n'est pas celui pourtant des grammairiens et des puristes.

*

Mais, surtout, ce mot d'essai nous indique dans quelles limites nous devons imposer à notre jugement de se tenir, si nous voulons qu'il demeure équitable. André Gide revient lui-même à plusieurs reprises sur le caractère forcément lacunaire de ces notes, qui ne prétendent pas aborder tous les aspects d'une question ni enregistrer tous les mouvements de sa pensée, mais seulement attraper, au passage, ce qui se présente à portée

⁷ Gallimard, éd.

de son esprit lorsqu'il éprouve ce besoin impérieux d'écrire, sans trop savoir au juste quoi, qui est la marque du pur écrivain. C'est que l'écrivain, chaque jour, fait ses gammes et qu'on travestit, par trop de zèle, la réalité des choses, lorsqu'on veut absolument « trouver du profond » sous le moindre mot et la moindre inflexion. Tous les écrivains ne sont pas, comme trop de critiques tentent de le faire croire aux lecteurs, des oracles ou des prophètes parlant sous la pression d'un « message » urgent à délivrer. Ce sont aussi des gens qui ont un métier. Un désir impérieux, il est vrai, les aiguillonne, mais c'est le désir d'écrire, tout simplement, et c'est souvent pour le plaisir de se sentir écrire qu'ils partent à la recherche de ce qu'ils vont bien pouvoir dire. Que de fois, dans ce Journal, on a le sentiment d'entendre Gide siffler les premières mesures d'un air dont il ignore encore les paroles. Il y a chez lui un musicien et un écrivain tout ensemble. Mais c'est le musicien qui mène la danse et appelle l'écrivain à la rescousse, secrètement désolé peut-être que les mots aient un sens.

Mais quelle satisfaction aussi, quelle joie, pour lui-même et pour le lecteur, lorsque, après quelques phrases où la ritournelle souvent tourne à vide, il rencontre un de ces bonheurs d'expression qu'il sollicite avec tant de discrétion et tant de naturel! Sa prose ne prétend pas comme celle de Valéry, faire la preuve à tout coup de son infaillibilité. Elle cherche, elle hésite, elle tâtonne, elle « essaye », elle sait se faire une grâce et une humanité de ces hésitations et de ces essais, jamais elle ne revient sur ses pas pour effacer la trace de ses divagations, elle nous entraîne avec elle, nous enveloppe, nous implique dans sa marche ondoyante vers une de ces formules parfaites qui ne retiennent rien de l'effort, mais respirent le bonheur.

Que de plaisirs précieux une telle complicité sait offrir aux lecteurs ! Mais je me demande si tous sauront s'y plaire également et s'il ne faut pas, pour en jouir, se sentir soi-même un peu écrivain. Pour ma part, ce que je goûte dans ce genre d'ouvrages, c'est avant tout qu'ils me donnent envie d'écrire et, s'il se pouvait, de bien écrire. Il est des auteurs, même admirables, qui n'éveilleront jamais ce désir : tout le plaisir qu'on prend avec eux tient au beau massacre qu'ils savent faire de la langue. Avec Gide, au contraire, c'est comme de déjeuner en compagnie d'un gourmet : il donne de l'appétit rien qu'à le voir manger. Il nous fait sentir le prix d'un mot bien choisi et bien placé, le poids d'une syllabe, l'éloquence d'un silence. Et, surtout, il sait faire régner partout cette vertu si rare aujourd'hui : l'aménité. Son propos peut-être le plus âpre et le plus

déchirant, rien ne fera se départir sa phrase de sa douceur liée et de son euphonie, ni n'obscurcira cette lumière qui la dessine et la dore comme un vaisseau sortant du port. Le grand secret d'André Gide, qui fut aussi celui de quelques écrivains français des siècles classiques et de presque tous les écrivains anciens, c'est que chez lui l'intelligence se trouve avoir la partie liée avec la sensualité : de là vient qu'elle séduise avec tant de puissance ou irrite si violemment.

Ce Journal est celui d'un écrivain qui n'est jamais mieux inspiré que lorsqu'il parle de son métier, non d'un prophète, encore une fois, ni d'un militant syndicaliste, ni d'un officier de char d'assaut : de bien se persuader de cette évidence évitera de faire trop grise mine aux pages apparemment les plus actuelles, celles qui ont trait à la défaite de 1940 et à ce qui en est résulté. Non, vraiment, le rappel, en appendice, des polémiques suscitées à Alger, et jusqu'au sein de l'Assemblée consultative, par la publication en revue de remarques qui parurent alors intempestives, n'arrive plus à nous émouvoir. Si la relecture de ces notes, prises au jour le jour, se révèle assez décevante, ce n'est pas qu'elles reflètent, au début, les hésitations qu'il aurait été si facile à l'auteur de faire disparaître pour se donner après coup les apparences et les mérites de l'infaillibilité, c'est bien plutôt qu'elles révèlent chez lui une incapacité profonde à prendre vraiment toutes les mesures du désastre. Ce qui désoriente un esprit de sa sorte dans un événement de cet ordre et de cette ampleur, c'est, il me semble du moins, sa terrifiante simplicité : plus de nuances distinguer, plus de biais favorables, plus d'articulations ni de fissures où puisse s'appliquer la pointe de l'intelligence; il faut assumer ou dominer. Mais ce qui gêne par-dessus tout André Gide, c'est le caractère abstrait, général, lointain, que revêt pour lui ce désastre. Comme il le confesse lui-même, il n'en a perçu que les échos, il ne l'a connu que par personnes interposées. Et comme il a horreur, à juste titre, de suppléer à l'expérience par des lieux communs oratoires ou moralisateurs. comme, d'autre part, il n'est pour lui d'expérience que personnelle et singulière et que tout ce qui est collectif lui demeure étranger, il se rabat sur des considérations où trop souvent on le voit retrouver non tant l'audace que les ornières de son esprit. C'est là sa probité et c'est aussi sa limite : il n'accepte pas que l'imagination puisse participer et souffrir avec toute l'intensité de la vie réelle et accorde à l'homme qui ose se fier à elle comme un don de seconde vue et de seconde vie. Qu'y faire ? On ne change pas sa nature.

Or, la nature d'André Gide, voilà ce qui nous intéresse par-dessus tout, — et en particulier ce très complexe mélange d'effort sur soi et de licence qui est sa marque propre et dont il a dans son œuvre « exploité », si l'on ose dire, tour à tour l'une et l'autre direction sans jamais rompre avec aucune, sentant bien que de cette contradiction vivait et s'accroissait son génie. Si ce Journal représente bien, au sens plein du terme, ses essais, c'est d'abord et surtout parce qu'on le voit, avec une inlassable patience et jusque dans un âge avancé, s'v « essaver » continuellement lui-même. Les efforts de ce vieillard pour lutter encore, pour se réformer, pour exiger davantage de son corps et de son cœur, pour s'éprouver, confèrent à ces pages une émouvante et involontaire juvénilité. Qu'il puisse parfois, au bout de la route, apercevoir l'ombre de la mort, ne lui décolore pas la vie. Il le répète souvent lui-même : ce n'est que la comédie de la vieillesse qu'il joue. Et lorsque, parfois, en quelque instant privilégié, il oublie complètement son rôle pour ne plus écouter que le bondissement de son être, toujours pareil, toujours jeune, toujours naïvement et comme innocemment désireux, alors ses phrases se nouent et s'enlacent ainsi qu'au plus beau jour pour retenir un moment de plus dans leur ronde l'apparition radieuse de la lumière ou le muet délire d'une nuit d'été. Ne le rendons pas à toute force plus pathétique qu'il ne se sent lui-même : c'est en de pareils moments qu'il se retrouve tout entier. Comme ce cœur s'est embarrassé de soucis étrangers dont il voulait se faire des devoirs! Comme il était peu fait pour souffrir et pour se mortifier! Qu'un peu de terre visité du soleil et des étoiles suffit à l'isolement et à la jubilation de l'homme! Que les désastres de la France sont loin! Et comme l'instant, d'un bond merveilleux, sait voler jusqu'au sein de l'éternité!

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

- ♦ Vendu sur Internet (eBay), un ex. de l'éd. or. de La Symphonie pastorale, joliment relié et truffé d'une l.a.s. de Gide à Charles Vildrac, 1 p. s.d. (photo sur le site): « Vendredi. / Mon cher Vildrac, / Merci d'avoir pensé à moi et d'avoir pressenti combien ces questions me tiennent à cœur. / J'espère bien vous rencontrer à cette réunion de lundi soir. / Bien affectueusement votre / André Gide ».
- **♦** Offerte dans le catalogue n° 124, de janvier 2008, de la librairie Les Autographes (Th. Bodin), sous le n° 127, la l.a.s. de Gide à Eugène Rouart du 14 juin 1900 (500 €). Au texte publié par David H. Walker dans son édition de la Correspondance Gide-Rouart (t. I, pp. 586-7), la citation faite par le marchand permet d'ajouter ces premières lignes ; « Que deviens-tu, cher ami ? Ne m'avais-tu pas fait espérer que nous pourrions te revoir avant de quitter Paris ? »
- Vendues sur Internet (www.autographe.org), deux l.a.s. de Gide: l'une à Raymond Bonheur, 2 pp. in-12, Cuverville, 6 juin 1903, 380 €: « ... Entendu comme cela. Mais... que le projet soit remis, non pas abandonné... Lundi donc je vais à Paris... Je descends chez Théo Van Rysselberghe... Ce matin je reçois le devis de Perrier... Nous le commenterons à loisir... »; l'autre à un destinataire non identifié, 2 pp. in 8°, Paris, 3 avril 1948, 400 €: « ... Je voudrais pouvoir vous envoyer Acqua Santa, mais ne dispose plus d'un seul exemplaire. Cette petite œuvre doit figurer dans un recueil en cours d'impression [Il lui adresse

Jeunesse et exprime son faible intérêt pour] la production de Henry Miller, dont je crois qu'on a beaucoup surfait l'importance... [Il parle ensuite de la traduction de ses livres et notamment de] celle de Si le grain ne meurt; faites pour le mieux »...

TRADUCTIONS

André GIDE, *Isabelle. Erzählung*. Aus dem Französischen von Andrea SPINGLER. Herausgegeben von Peter SCHNYDER. Mit einem Nachwort von Jean LEFEBVRE. Munich: Deutscher Taschenbuch Verlag, coll. « dtv » n° 13442, 2006. Vol. br., 19 x 12 cm, couv. ill. (« Les Oiseaux » de Georges Braque), 109 pp., ach. d'impr. Mars 2006, ISBN 3-423-13442-9, 8,50 €. [Trad. allemande d'*Isabelle* (pp. 7-91), suivie d'une postface de Jean Lefebvre (pp. 95-108) et d'une brève note bibliographique (p. 109). Avant de paraître dans cette collection de poche, cette traduction fit d'abord partie en 1992 du tome VIII des *Gesammelte Werke* de Gide publiées par le même éditeur.]

LIVRES

- **♦** Adrien LE BIHAN, *Rue André Gide. Enquête littéraire à Paris XV^e et en Union soviétique*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2007. Vol. br., 17 x 11 cm, 240 pp. (ach. d'impr. septembre 2007), ISBN 978-2-228-90258-8, 8,50 €. [Nouv. éd. du livre paru en 2003, v. *BAAG* n° 146, pp. 288-9.]
- ♠ André GIDE, Les Faux-Monnayeurs. Dossier et notes réalisés par Frédéric MAGET, lecture d'image par Agnès VERLET. Paris : Gallimard, coll. « Folioplus classiques » n° 120, 2008. Vol. br., 18 x 11 cm, 511 pp., ach. d'impr. 20 décembre 2007, ISBN 978-2-07-034960-9, 7,40 €.
- **C**Iaude FOUCART, *Visions françaises de l'Allemagne. De Léon Bloy à Pascal Quignard*, Paris : Klincksieck, coll. « Germanistique », 2008 (un vol., 24 x 15 cm, 440 pp., ach. d'impr. décembre 2007, ISBN 978-2-252-03582-5, 45 €). [Des vingt-quatre études que rassemble le livre, douze concernent Gide.]

ARTICLES

- ♣ Patrick POLLARD, « Gide and Ibsen : A Symbolist Crossroads », *The Modern Language Review*, vol. 103 n° 1, janvier 2008, pp. 46-56.
- **Colpach, un petit noyau de la future Europe, actes du Colloque international des 13 et 14 juillet 2007 : précédées d'un message de Catherine GIDE (pp. 171-2), des communications, entre autres, de nos Amis Germaine GOETZINGER (« "Le trouve que Dudelange est bien trop loin de Paris et, l'été surtout, je m'y sens parfois bien en exil" (Aline Mayrisch) », pp. 189-204), Pierre MASSON (« Aline Mayrisch et ces Messieurs de la NRF », pp. 289-302) et Catherine GRAVET (« Colpach-Bruxelles, via Tiff-sur-Ourthe », pp. 303-27).

Les Comptes de l'AAAG

Voici, tels que notre Trésorier les présentera pour approbation à la prochaine Assemblée générale, les comptes de l'AAAG, arrêtés pour l'exercice écoulé et prévisionnels pour l'exercice en cours.

BILAN FINANCIER 2007

RECETTES

En caisse au 31 décembre 2006	58 654,44	
Cotisations	12 695,26	
Vente de publications	6 611,80	
Dons	92,50	
Subvention CNL	2 000,00	
Intérêts épargne	1 851,89	
	81 905,89	81 905,89
DÉPENSES		
Trésorerie	124,77	
Publications	13 575,94	
Frais postaux	3 274,57	
_		
	16 975,28	16 975,28
En caisse au 31 décembre 2007		64 930,61

BUDGET PRÉVISIONNEL 2008

RECETTES

En caisse au 31 décembre 2007	64 930,61
Cotisations	10 000,00
Vente de publications	1 869,39
Subvention CNL	2 000,00
Intérêts épargne	1 000,00
	79 800,00
DÉPENSES	
Trésorerie	300,00
Secrétariat	1 500,00
Publications	50 000,00
Frais postaux	25 000,00
Manifestations	3 000,00
	79 800,00

Varia

FRÉDÉRIC GROVER (1920-2008) *** Nous avons appris le décès, survenu le 29 janvier, de Frédéric Grover dans sa quatrevingt-huitième année (il était né le 25 juin 1920). Ancien professeur à l'Université de Colombie britannique à Vancouver, membre de l'AAAG de 1974 à 1984, il avait été le co-éditeur de la Correspondance André Gide- Jean Paulhan (Gallimard, 1998), après avoir publié plusieurs travaux importants sur Drieu La Rochelle, dont une monographie pour « La Bibliothèque idéale » de Gallimard en 1962 et, en collaboration avec Pierre Andreu, une ample biographie (Hachette, 1979).

JE ME SOUVIENS... ***
« L'auteur de mon adolescence,
c'est André Gide », dit l'historien
Serge Gruzinski. Il se souvient
toujours de son *Journal*, offert par
un professeur de lettres en récompense à un prix du Concours général de version latine. « Il y parlait

aussi bien de l'Afrique, de l'URSS que de Jean-Sébastien Bach. » Et ce qui l'avait le plus frappé, c'était sa « liberté de ton »! [H. H.]

CHARLES GIDE ET SON DISCIPLE JAPONAIS ***

Dans le dernier numéro du bulletin des Amis du Musée d'Uzès (Uzès, musée vivant, n° 37, décembre 2007, pp. 11-8), Brigitte CHIMIER évoque les relations qu'entretinrent, durant vingtaine d'années, le professeur Charles Gide et un jeune économiste japonais, Tsunao Mivajima, d'abord son étudiant à la Faculté de Droit de Paris (peu avant la Grande Guerre), puis son collègue et ami, correspondant régulièrement avec lui depuis le Japon (où il était devenu professeur d'économie politique à l'Université d'Osaka) puis, revenu à Paris en 1928, familier de Charles Gide iusqu'à sa mort en 1932.

NOS AMIS PUBLIENT... ***
Les éditions *Orizons* (16, rue des Écoles, 75015 Paris) ont entrepris la publication intégrale du *Journal* d'Henri HEINEMANN, sous le titre *L'Éternité pliée*. Des dix volumes prévus, les deux premiers viennent de paraître : *L'Éternité pliée* (*Journal 1973-1975*) et *La Rivière entre les doigts* (*Journal 1976-1978*), 2 vol. 24 x 16 cm, 308 et 266 pp., 28,30 et 23 € vol. 24 x 16 cm, 308 et 23 € (ISBN 978-2-296-03816-5 et 978-2-296-03815-8).

en septembre prochain: Correspondance d'André Gide avec Léon Blum (1890-1951), édition présentée et annotée par Pierre Lachasse (P.U.L.). Le « cahier 2009 » paraîtra en janvier 2009 : nouvelle édition de la Correspondance André Gide-Paul Valéry (637 lettres, soit 175 de plus que dans l'édition Robert Mallet de 1955), présentée et annotée par Peter Fawcett (Gallimard, « Cahiers André Gide » n° 20).

LES CAHIERS DE L'AAAG
*** Le « cahier 2008 » paraîtra

[Notes rédigées par Henri Heinemann et Claude Martin.]

La prochaine

Assemblée générale de l'AAAG

aura lieu

le samedi 31 mai 2008, à 14 h 30

à l'École Alsacienne 100, rue Notre-Dame des Champs, Paris VI^e

Les rapports moral et financier et les débats seront suivis de la causerie de M. le pasteur Laurent Gagnebin de Bons « Gide fut-il vraiment protestant? » et de la projection du film de M. Jean-Pierre Prévost « André Gide, un air de famille »

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2008

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au Bulletin seul	28 €
Abonné étranger	36 €

Règlements:

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(La Banque Postale, Centre de Paris, IBAN: FR62. 2004.1000.0125.1727.6A02.009,

BIC: PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide

et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

3 rue du Chemin blanc

B. P. 53741

54098 Nancy Cédex

< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,

Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy

IBAN: FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,

Code SWIFT: BPLMFR2M)

Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133 Imprimé par Compo-System — 480, route de la Glande, 69760 Limonest

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON Dépôt légal : Avril 2008